

LA PORTE DU SOLEIL.

Imprimerie Hydraulique de Giroux et Vialat,
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.



LA PORTE

DU

SOLEIL

PAR

ROGER DE BEAUVOIR.

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉ A

1844.

XII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Trois voyageurs et six mules. — Paysages. — Choix étrange du site. — Vers trouvés sur une vieille image. — Aspect du monument. — La Mina de la chandelle. — Histoire. — Visite aux appartements du palais. — Les Tapisseries. — La Duchesse d'Albe et Romero. — Le Cabinet de travail. — Plus de moines. — Le *Podridero*. — Le Panthéon. — L'Église. — Service anniversaire de Ferdinand VII. — Enfants de chœur enterrant un roi. — Les jardins du palais. — Ses souterrains. — La Casa del campo. — Auberges d'Italie comparées aux posadas. — La Guitare. — Retour à Madrid.

Six heures du matin sonnaient à la Puerta del Sol, lorsque je suis parti pour l'Escurial; le vent était vif, il venait en droite de ligne de la Guadarama, dont la croupe, au lever du soleil, avait l'aspect d'un cuivre enflammé.

Cet air glacial, qui s'engouffre aux plis du manteau, ressemble à un coup d'épée; il perce, il pénètre et dispose à la mauvaise humeur. La mienne s'est dissipée en me voyant presque seul dans le *calesero* qui doit me conduire au couvent de Philippe II. Grâce aux troubles de Madrid, à l'agitation amenée dans toutes les classes par l'échauffourée de Léon, je ne trouve que deux voyageurs dans cette boîte roulante, encore l'un doit-il descendre près Colmenar Viejo. Six mules composent l'attelage, six mules pour trois Castillans! qui ne croirait, dès lors, à la rapidité du voyage? Cependant il n'en est rien, la mule en Espagne est le véritable symbole du calme, depuis qu'elle a conquis le pas sur le cheval, malgré les ordonnances de plusieurs rois pour l'amélioration de la race chevaline, elle se prélasse en reine absolue. Le mayoral, engoncé dans sa grosse veste d'arlequin, roule entre ses doigts, à côté d'elle, son papier à cigarettes; la favorite de son cortège,

sa mule de prédilection, se nomme *Esmeralda.*

C'est une belle mule, luisante et fine, qui me ferait presque croire à la métempsycose, si ce n'était une grave injure pour l'amoureuse de Phœbus de Chanteaupers. Son chapelet de grelots ressemble pourtant au tambour de basque de l'Égyptienne, ses pieds sont mignons, elle a un collier jaune en guise de fichu. Bien avant elle, d'autres mules, ses sœurs, ont traîné, sur cette route, de magnifiques attelages; des têtes couronnées, des ministres, des ambassadeurs et des infantes, ont passé sur ce chemin âpre et poudreux; c'était Philippe II, dans son coche gothique; Olivarez, sur son cheval pâle, à crinière orange; Charles II, sombre et malade dans sa litière, près de Marie-Louise d'Orléans. Quels tristes aspects, grand Dieu, pour ces hommes déjà si tristes! Des montagnes à droite, et au dessous d'elles des touffes d'arbres nains, sur un sol gris; une poussière

incessante et qui ressemble au simoun, un ciel d'un bleu morne où le milan plane seul.

Après être sortis par la porte San-Vicente, qui rappelle le nom de Sabatini, et l'exhibition des passeports (*passe*) terminée à la satisfaction de tous, nous nous acheminâmes, en laissant à gauche le Mançanarez, où Poinsinet trouva moyen de se noyer comme dernière mystification; car, la moitié du temps, le fleuve est sans eau. Bientôt, et à droite, l'œil découvre las Rosas, village assez pauvre, adossé à un mamelon grisâtre, et, vis à vis, un peu sur la gauche, un immense amas de craie blanche qu'on croirait devoir toucher bientôt; ce géant de pierre, qui n'apparaît qu'un instant, c'est l'Escurial.

La route descend, s'enfonce et le rideau des collines vous cache le mirage colossal. L'*Esmeralda*, qui a ses caprices, s'arrête à une petite *venta* isolée sur cette route; le *mayoral*, en homme complaisant et ravi de

faire halte, s'y arrête aussi. C'est une trouvaille, en Espagne, qu'une cruche d'eau passable; celle de la venta ressemblait à un cristal, et n'avait pas cet affreux goût de fièvre que conserve, en Castille, le moindre vase. J'ai partagé le déjeûner d'un mayoral, qui se composait d'un morceau de viande froide nichée au fond d'un pain rond, et, en allumant mon cigare au *brasero* du paysan, j'ai lu les vers suivants, au dessous d'une image collée sur la muraille nue :

Dice el papa : Yo soi cabesa de todos,
Dice el rey : Yo obedezeo al papa,
Dice el caballero : Yo sirvo a estos dos,
Dice el mercader : Yo engano a estos tres.
Dice el latrado : Yo revuelvo a estos cuatro.
Dice el labrador : Yo sustento a estos cinco.
Dice el medico : Yo mato a estos seis.
Dice el confesor : Yo absuelvo a estos siete.
Dice cristo : Yo suffro a estos ocho.
Dice la muerte : Yo me llevo a todos estos.

Ne trouvez-vous pas, mon ami, que cette vieille image, imprimée à Valladolid, comme le

portait sa suscription, est presque un enseignement sur le Chemin de l'Escurial? La mort, cette pâle reine, n'y a-t-elle pas son Panthéon, et les rois n'y dorment-ils pas leur grand sommeil? La tournure moqueuse de ces sentences me frappa; je poussai la fenêtre à carreaux de bois de la venta et je regardai la campagne; elle est horriblement nue. On s'est récrié sur le choix du site de l'Escurial; mais c'est à la fois un vœu et un tombeau que Philippe II avait en vue (1). L'église consacre sa victoire de Saint-Quentin, et le serment fait par ce prince à Saint-

(1) Le site de l'Escurial témoigne à lui seul de la sombre prédilection de Philippe II pour les murs et les alentours d'une chartreuse. Louis XIV ne voulut point bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement superbe et commode, parce que de ce site il découvrait le clocher de Saint-Denis; il s'enfonça dans un bas marécage où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal. Philippe II, au contraire, voulut avoir ce morne cloître devant lui, pour que la pensée de la mort ne le quittât pas. Ce trait seul suffirait pour peindre la religion d'un prince français at celle d'un prince espagnal.

Laurent, le saint jour où la bataille fut livrée, le Panthéon remplit l'intention de son père mourant, qui lui avait demandé un mausolée peur y déposer ses cendres et celles de l'impératrice Isabelle. Charles-Quint avait eu, dit-on, l'idée du caveau royal, avant Philippe ; laissons-en la gloire à ce sombre ouvrier, à Jean-Baptiste de Tolède et à Herrera, ses architectes.

Remontés en voiture, mes deux compagnons parlèrent entre eux des évènements de Madrid, et j'avoue que la gravité des circonstances me rendit attentif à cette conversation. Moi qui allais visiter d'un pas libre la tombe des rois, je laissais derrière moi un captif pour qui Madrid entière se passionnait, Diégo Léon, un noble et vaillant gentilhomme sur qui le bourreau pouvait mettre la main d'un jour à l'autre ! Dans les moindres détails que je recueillais sur son imprudence chevaleresque, je retrouvais un je ne sais quoi de nos héros français de la Fronde ;

Léon avait joué sa vie comme un homme qui en était las; il avait connu la faveur des cours et la faveur populaire, double raison pour douter des deux. Qui sait, me disais-je, si à cet heure il regrette de mourir? Ses jours furent remplis, et tout ce qu'il verrait de l'Espagne à venir n'est guère fait pour le rattacher à l'espérance. Mes deux Espagnols semblaient penser comme moi; toutefois ils étaient loin de regarder la question de Léon comme une question jugée. C'étaient deux négociants de Madrid, dont l'un ne tarda pas à me quitter, pendant que l'autre, devenu possesseur de la longue banquette du *calesero*, disposée, comme toujours, en forme d'omnibus, se mit triomphalement à faire la sieste.

Le froid du matin s'était dissipé, une chaleur cuisante lui succédait: tout d'un coup j'aperçus l'Escurial...

L'immense bâtiment disposé, vous le savez, dans la forme d'un gril, instrument du mar-

tyre de saint Laurent, m'apparaissait alors réellement avec cette configuration bizarre, dominant une plaine immense, sorte de *véga* imposante d'aspect. Au premier abord, en oubliant la base et en ne regardant que les dômes, vous diriez d'une mosquée ; elle est construite au pied de la montagne ; devant elle s'étend un long carré d'arbres, entouré d'une végétation factice. Vous arrivez à la grille qui donne entrée dans ce parc chétif et brûlé du hâle, où l'œil est surpris de trouver quelques feuillages agités des frissons de l'air et gardant le vert jaunâtre d'une vieille écharpe. La vue du couvent, peinte au Musée de Madrid, par Mazo, est dépassée ; vous reconnaissez parfaitement la forme de l'édifice, les appartements du roi forment la poignée du gril. Adossé avec ses blanches coupoles à la Sierra de la Guadarama qui l'entoure d'un long rideau de cobalt, l'Escurial se hérisse avec ses tours minces et hautes, ses petites fenêtres, ses colonnes et tout le

fouillis de son architecture fantasque. Ce n'est pas un couvent, c'est une ville.

Le couvent se nomme : San-Lorenzo; le village : l'Escurial. Dès l'entrée de ce village, assez pauvre, qui a pourtant lui-même une population de deux mille habitants, vous rencontrez des troupes de mulets et d'ânes portant le fusil du maître à la selle; le maître chemine à pied en vous lançant un regard oblique, car il y a encore ici, sur le corridor souterrain qu'on nomme *la Mina* et qui communique du village de l'Escurial au monastère, de singulières histoires. Je ne vous dirai que celle de *la chandelle;* passez moi la digression.

« Il y a trois mois, » c'est mon mayoral qui conte ceci, « une jeune fille de Saragosse vint demeurer ici avec sa mère. La mère était vieille, infirme, elle apportait à l'Escurial la *calentura* (1) qui ne l'avait pas quittée

(1) La fièvre.

tout le temps de la route ; elle mourut quelques jours après son arrivée. La fille avait des yeux fendus en amande, les plus beaux cheveux et les plus belles dents, et avec tout cela elle était sage. Un Anglais, — vous savez qu'il s'en fourre partout, — trouva moyen de parler à Rafaëla un soir qu'elle se promenait seule près de la Fresnera, dont les jardins sont fort beaux ; c'était un peintre, il fit son portrait et le lui donna. En revenant au village avec ce morceau de carton où la Rafaëla était vraiment peinte avec son air d'ange, le *zagal* des mules de la reine, un grand escogriffe taillé en forme de manche à balai, et qui était venu se remettre d'une fracture chez un de ses oncles, s'emporta beaucoup contre ce qu'il nommait la coquetterie de Rafaëla ; il prit le portrait et le déchira ni plus ni moins que si c'eût été du papier à cigarettes. La pauvre petite pleura bien fort, mais cet imbécile de *zagal* l'aimait, et elle n'avait pas le courage de se venger. Ce stu-

pide amoureux lui avait promis de l'épouser; mais, réfléchissant alors au chagrin de Rafaëla, et peut-être aussi à son indifférence habituelle pour lui, il se dit qu'il pourrait bien ne pas être aimé; il eut une entrevue dernière avec cette pauvre enfant, et la pressa tant devant son oncle, un *arriero* d'ici, qu'elle finit par le rebuter complètement. Sa fureur ne connut plus alors de bornes, il répandit le bruit dans le village que Rafaëla avait été vue plus d'une fois au bras du peintre dans les jardins de la Fresnera. Comme elle vivait ici des bontés d'un vieux parent, cela parut faire grande impression sur cet homme qui, d'ailleurs, était avare et ne se fût pas acheté une *faja* (1) sans consulter ses amis. Tant fut procédé, que, malgré les protestations de Rafaëla, on allait la mettre dehors comme une mendiante (*para pedir* (1)), quand il vint une idée superde à cet acharné

(1) Ceinture.

(1) *Pour demander.*

zagal qui voulait la perdre. La scène se passait chez le parent de Rafaëla, le *zagal* tira une chandelle de dessous son manteau et dit à Rafaëla de l'allumer.

« — Maintenant, » continua-t-il, « vous connaissez *la Mina*, si vous passez dans ce corridor souterrain sans que cette lumière s'éteigne, Rafaëla, je ne suis qu'un visionnaire ou un imposteur; votre innocence sera reconnue, si le vent n'éteint pas votre chandelle. »

L'expérience n'avait que trop prouvé à Rafaëla le danger d'une telle épreuve; cependant elle accepta, après avoir fait intérieurement sa prière à Notre-Dame-del-Pilar, la patronne de sa ville. Elle entra dans le souterrain de l'Escurial, où l'on peut à peine marcher avec des torches, tenant d'une main sa petite chandelle, et de l'autre baisant l'image de la Vierge qu'elle portait en scapulaire. L'affreux *zagal* en fut pour ses frais, et un jeune lieutenant du régiment de

la princesse, qui a su la chose, a épousé la jolie Rafaëla. Depuis ce temps, parmi les jeunes filles ses compagnes, beaucoup d'elles veulent faire l'épreuve du souterrain.

Les souterrains de l'Escurial sont dus à Charles III, autant que je me rappelle. On les parcourait aux torches, les courtisans redoutant avec raison de se voir éteints, comme la chandelle de Rafaëla, par l'horrible vent de la Guadarama qui siffle par tous les pores de ce palais. Chaque appartementa vait son souterrain et communiquait avec ce passage ténébreux et froid. Représentez-vous maintenant une panique à l'Escurial et toutes ces torches effarées courant ces abîmes! Quelle vision digne de Rembrandt ou de Martins!

Il n'y a plus, à cette heure, de religieux à l'Escurial; les moines de ce vaste cloître se tiennent parqués dans les environs de Madrid. Le gouvernement espagnol leur donne cinq réaux par jour, ou plutôt il les leur pro-

met. Vous voilà donc bien prévenu que vous visitez la plus triste des solitudes, car je ne sache rien qui anime plus un site désert que la robe de l'anachorète. Les moines de l'Escurial veillaient cependant au soin de cet édifice avec un grand zèle; le seul désordre actuel de la bibliothèque en fait foi. Cette bibliothèque, pour laquelle il m'a fallu demander une lettre de recommandation tout expresse au bibliothécaire de M. le duc d'Osuna, contenait une collection précieuse de dessins et de manuscrits; à cette heure, la chancellerie constitutionnelle remplace les moines; il vous faut passer par tous ses échelons pour visiter ce muet domaine qu'ébranle à peine le pas d'un touriste.

En Espagne, il y a des heures précises et sacramentelles pour la paresse des gardiens; aussi n'est-ce qu'à trois heures que vous pouvez voir le monastère, ou *l'église* proprement dite. En attendant, il faut bien employer son temps à visiter le Palais. Or, ce fabuleux pa-

lais de l'Escurial, nommé la *huitième merveille du monde*, semble bien dégarni en 1841. La plupart des admirables toiles qui le décoraient ont passé au Musée royal de Madrid, et sa galerie est à coup sûr fort restreinte. Les tapisseries seules présentent quelque intérêt. Vous savez que près de la porte Santa-Barbara, à Madrid, on en faisait de fort belles, leur fabrique a maintenant perdu beaucoup. Ces tapisseries, que vous retrouvez dans la chambre de la reine, dans la chambre des infants et dans plusieurs autres pièces, représentent des chasses, des vues de Madrid, des Aragonais jouant à la paume, des danseurs, des muletiers et des *toreros*, en un mot, toute la vie animée et poétique de l'Espagne. Dans la pièce du *baise-main*, une femme en voile noir, que l'on croit être la jolie duchesse d'Albe, sa mouche à l'œil, son éventail à la main, cause à l'allée des Délices avec Romero le matador, son amant; les ajustements, les costumes, la vivacité de la

couleur, font de ces tapisseries autant de tableaux pleins d'éclat. Les meubles de ces appartements royaux sont en acajou, ce bois répudié chez nous à cette heure, mais qui paraît aux Espagnols le *nec plus ultrà* actuel du luxe; il y en a quelques-uns travaillés par Charles IV, passionné ainsi que Louis XVI pour les arts mécaniques. Quelques tableaux figurent dans le *tocador* de l'infante, entre lesquels des Ribera et des Cano; les Murillo et les Raphaël qu'on vous montre dans d'autres salles sont fort douteux. Par les fenêtres entr'ouvertes, vous apercevez déjà les jardins taillés en losanges et bordés de maigres bouquets de buis; le rateau des travailleurs s'y promène en ce moment, et c'est le seul bruit qu'on entende dans cette campagne. Quelle vue sévère et froide que celle des jardins pour les infantes! Elle semble faite pour entretenir leur tristesse et leur ennui. Représentez-vous ces pauvres petites princesses avec des perles et du noir promenant par ses allées leur

immense vertugadin en compagnie de quelques *duenas* habillées de blanc, ou d'une raide camerera mayor, à laquelle un nègre présente le carreau et l'éventail ; le vent s'engouffre dans les plis de leur robe, ce vent furieux dont chaque habitant de l'Escurial vous raconte les ravages, ouragan fatal, incessant, qui faisait frémir à la fois les arbres et les daims de cette pâle vallée ! Ces jardins, par leur seul buis, ressemblent à un vrai jardin de cimetière; le murmure des ruisseaux et des fontaines n'y a rien du murmure amoureux de la fontaine de Pétrarque. Je vous ai parlé des daims : ils bondissaient autrefois par troupeaux et pêle-mêle avec les coursiers et les bœufs près de la petite forêt de fresnes (*fresnera*); Charles III en diminua le nombre, et maintenant ils ont disparu comme les moines dans la main desquels ils mangeaient.

La tribune qui s'ouvrait de plain-pied sur le maître-autel, et qui se trouvait à côté de la chambre de Philippe II, réclame l'atten-

tion ; on vous y montre une foule de reliques de ce terrible monarque, le vieux fauteuil où il reposait sa pâle majesté, et dans lequel il fut peut-être peint par son peintre Pantoja, l'escabeau sur lequel il étendait sa jambe rongée de la goutte. C'est dans cette tribune qu'il fit, dit-on, apporter son lit pour mourir ; il s'éteignit au milieu des vapeurs de l'encens et près de ses religieux, autres soldats monastiques qu'il avait si orgueilleusement disciplinés. A l'Escurial, vous êtes toujours entre l'idée religieuse et l'idée guerrière : quand vous quittez le cloître vous retrouvez la forteresse. Voyez plutôt la salle des batailles (*Sala de las Batallias!*). Toutes les murailles de cette longue galerie sont peintes à fresque, et elles représentent les plus beaux faits de la monarchie espagnole. C'est Alvaro de Luna, ou Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine ; une foule de chevaliers en armure complète, et la visière du casque abaissée, s'avancent en bataille rangée contre les Maures, leurs

pennons se jouent dans le bleu limpide de l'air. Deux Italiens ont peint cette fresque immense tournant en spirale glorieuse autour de ces murs : ce sont Fabricio et Granello, deux artistes qui étaient frères. Je n'ai pas vu Grenade, et déjà je la trouve ici nettement et scrupuleusement reproduite : les chrétiens et les Maures y sont aux prises ; Ferdinand le *conquistador* est le roi de cette épopée catholique. Plus loin, ce sont les Pays-Bas, le théâtre des victoires de Philippe II ; voici la bataille de Saint-Quentin, pour le gain de laquelle il fonda l'Escurial. Cette salle des batailles sert à cette heure de corps-de-garde dans l'occasion ; les fresques des deux frères sont abîmées de coups de piques ; le mot de : *Viva la Constitucion!* est écrit au couteau, très profondément, sur les murs. Ce vandalisme rappelle celui des soldats du connétable de Bourbon au Vatican. Mais qu'y faire? Le *miliciano* n'est-il pas à cette heure plus véritablement roi que Philippe II?

La *chambre des nourrices* intéresse ; on s'y représente ces petits princes comme l'infant don Balthasar, ces infantes comme Marie-Anne-Victoire, essayant leurs premiers pas sur ces parquets foulés par le pied formidable de Philippe II. Dans les chambres qui suivent, il y a des tapissseries dans le genre des plus fins tableaux de Goya, et dans la salle de travail du roi (*despacho*), des meubles d'une véritable richesse, des panneaux en pièces rapportées, et une composition de boiserie unique au monde. Mais tout cela est triste, abandonné, immobile comme le palais de la Belle-au-Bois-Dormant. Où sont les cavaliers, les poètes, les seigneurs aux panaches flottants ? Je me suis accoudé tristement au balcon de ce cabinet du roi, Madrid est en face comme un point à l'horizon, les jardins sont sous mes pieds. Ces tristes landes, parsemées d'un sable jaune et dont les plantes aromatiques vous entêtent, jettent l'âme dans une sombre rêverie. Tout vous porte en ce lieu

au recueillement monastique ; la vie du trappiste ne serait nullement déplacée dans ces allées nues, où s'élèvent quelques mornes obélisques de feuillage taillés par le ciseau espagnol d'un jardinier que sa pâleur fiévreuse fait ressembler à un fantôme. C'est pourtant de ce lieu que Philippe II envisageait ses victoires et ses défaites; c'est là qu'il mourut âgé de soixante-onze ans. Si la plus grande qualité d'un roi doit consister dans son application aux affaires, quel homme fut plus véritablement monarque que ce prince altier embrassant de son coup-d'œil d'aigle, du haut de ce balcon royal, les Castilles, la Flandre et le Mexique, établissant à la fois les archives de Simancas, l'université de Douai en Flandre, unissant la couronne de Portugal à celle d'Espagne, dotant les écoles de Louvain, conquérant les Philippines et les autres pays de l'Amérique, fondant à la fois des hôpitaux et des temples, et ne léguant, hélas, malgré tout ce travail, à ses succes-

seurs, qu'une monarchie marchant à grands pas vers sa décadence? De quelles sombres pensées ne dut-il pas être assiégé plus d'une fois dans ces jardins, au pied de l'autel, et jusqu'en ce cabinet de travail, ce roi souverain d'une contrée catholique, ployant le premier la tête sous le poids des sentences et des terreurs religieuses! Quelle cour splendide que celle où passèrent des généraux de la force de don Sanche Martinez de Leyra, du marquis de Santa-Cruz, de don Alvar de Bazan, de don Juan d'Autriche et du duc d'Albe, mais aussi quelle chartreuse glacée que celle de ce roi logé avec ses cent trente hyéronimites à l'Escurial! Aujourd'hui cette cour en froc noir a suivi le sort de son maître, le souffle des révolutions l'a dispersée, l'ombre de Philippe II n'a plus même le cortége de ces autres ombres. Vous venez constater en ce lieu deux déchéances, celle du sacerdoce et celle de la royauté.

Le *Pourrissoir* (*el podridero*) est un de ces

secrets ténébreux de l'Escurial dont je ne sache pas qu'on ait parlé fidèlement jusqu'ici ; il mérite bien cependant une mention particulière , même avant d'entrer dans ce Panthéon, la dernière demeure des souverains. Le ver qui ronge les cadavres avait paru sans doute à l'orgueil espagnol un attentat contre la majesté royale, car on n'enterrait que leurs ossements dans cette rotonde aussi sombre que la nuit. Ceci exige le détail suivant sur cette chambre souterraine du Panthéon.

Le corps, apporté de Madrid dans ces chariots funèbres dont on voit encore des modèles aux remises du palais de la reine, était d'abord exposé dans son cercueil au monastère de l'Escurial ; le service une fois terminé, on dépouillait le corps de ses habits et on le plaçait dans une autre bière de forme étrange.

Vous ne pourriez vous en faire une idée juste qu'en comparant ce cercueil de fer à

quatre planches jointes ensemble, trouées de tous les côtés comme des planches à bouteilles. Ce cadavre nu, ainsi placé dans la bière, était descendu dans le *pourrissoir*, chambre souterraine du Panthéon, et voici la métamorphose qu'il subissait :

A l'un des côtés du caveau mortuaire, où l'on ne pouvait distinguer les objets qu'à la lueur des torches, pendait un immense tuyau qui donnait passage à l'eau de l'un des bassins du jardin. Ce volume d'eau considérable tombait sur le corps royal nuit et jour en forme de trombe incessante, et le dépouillait bientôt de toute sa chair ; dès qu'il était réduit à l'état de squelette, on le plaçait dans son sarcophage de porphyre.

Dans l'été de 1829, la reine Marie-Amélie, femme de Ferdinand VII, fut enterrée à l'Escurial, et l'un de mes amis dut à la protection de M. le duc de Transtamarre, premier gentilhomme et le plus ancien grand

cordon de Charles III, de voir tous ces curieux détails du *podridero*.

Ces sarcophages, qu'on vous montre au Panthéon, à la lueur des torches, forment une vraie série de tiroirs mortuaires; ils sont superposés les uns aux autres et quatre par quatre. Un côté de cette nécropolis est pour les reines, l'autre est pour les rois. Je viens d'y descendre avec mon guide, après avoir traversé rapidement l'église dont je vous parlerai ensuite.

Ainsi que je vous l'ai dit, le caveau est circulaire. A la clarté du flambeau qui fait ruisseler le marbre de ces catacombes, vous pouvez lire distinctement l'inscription : *Hic locus sacer mortalitatis exuviis catholicorum regum, etc.;* elle établit de façon incontestable l'achèvement du Panthéon par Philippe IV. Plusieurs mains de Rois ont donc travaillé à cette chapelle souterraine, vous y descendez par deux étages formant ensemble près de quatre-vingt-six marches.

La croix du Christ, à l'autel, est des plus riches ; le caveau est incrusté des plus beaux marbres. Voici l'ordre de ces étranges cercueils placés dans des niches au nombre de vingt-six :

Dans le côté gauche (celui des rois), c'est Charles-Quint, Philippe II, Philippe III et Philippe IV qui remplissent le premier sarcophage ; le second contient Charles II, Louis Ier, Charles III et Charles IV ; le troisième est occupé uniquement par Ferdinand VII, Ferdinand VI étant enterré à Madrid à Las Salesas, avec la reine Barbe.

Le reste de ces tiroirs de mort est vide, il attend.

Le côté droit du caveau est occupé par les reines.

La première série se compose de : l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint ; de dona Anna, la quatrième femme de Philippe II ; de dona Margarita, femme unique de Philippe III, et de dona Isabelle de Bour-

bon, première femme de Philippe IV. — La seconde, de dona Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV et mère de Charles II; de Marie-Louise de Savoie, première femme de Philippe IV et mère de Louis Ier; de Marie-Amélie, femme de Charles III, et de Marie-Louise de Bourbon, femme de Charles IV et mère de Ferdinand VII.

Quatre sarcophages de reines restent donc sans être occupés.

Voir ce Panthéon illuminé, avec cette lampe garnie de vingt-quatre candélabres en bronze, écouter les hymnes de mort qui tournoyent aux spirales de ce souterrain, suivre ici l'enterrement d'un roi que suit tout son peuple, et demeurer seul ensuite dans ce caveau devant cette froide dépouille en songeant à l'horrible *Podrirero* dont je viens de vous parler, cela n'a-t-il pas l'air d'un conte d'Hoffmann? Je remontais ces marches descendues par tant de maîtres de la terre, lors-

que, dans l'église même où j'entrais, j'entendis psalmodier le chant des morts. C'était un service anniversaire que l'on célébrait pour l'âme de Ferdinand VII. Seul avec le sacristain qui m'accompagnait, je me trouvais témoin de cette cérémonie froide et triste ; on venait de jeter un large drap sur quelques planches formant catafalque au milieu du chœur, une lampe couronnée brûlait devant ce cercueil vide. Quelques enfants de chœur et un vieux prêtre étaient les humbles acteurs de ce drame funèbre, pas un paysan n'était agenouillé sur les nattes de l'église... Je me sentis le cœur navré devant la nudité de cette pompe ; où donc étaient les moines qui jadis enterraient les rois ? Je sortais du caveau luxueux des rois d'Espagne, et je me retrouvais devant une représentation presqu'indécente. Ces enfants de chœur riaient entre eux, ils riaient à deux pas de cette poussière du panthéon, ils enterraient un roi comme s'il se fût agi d'un *arriero*. J'éprouvais le besoin

de me soustraire à cette scène, je sortis et considérai le portail de Saint-Laurent.

Dans le seul *Patio de los Reyes*, sorte de cour préparatoire de l'église, vous ne trouvez guère qu'une impression d'ordre et de régularité; six statues colossales de rois avec leur cercle d'or et leur main de justice forment cependant la décoration du portail sacré, mais au premier coup d'œil toute cette richesse architecturale vous laisse froid ; il y a loin de là à l'escalier des Géants de Venise, et à la cour du Palais-Ducal. L'intérieur du temple produit le même effet, ici rien des ténèbres si chères aux vaisseaux gothiques, la lumière flotte, ondoie et pénètre partout. Les deux magnifiques mausolées de bronze qui sont aux côtés de ce sanctuaire, et dont l'un à gauche représente Charles-Quint avec sa famille, à genoux ; l'autre, Philippe II avec ses trois femmes dans le même recueillement de dévotion, frappe encore plus l'artiste que le maître-autel composé de marbre, d'aga-

the et de jaspe; les fresques même, bien qu'anciennes, ont un air étrange de fraîcheur, leur bleu cobalt saisit l'œil. Deux chaires toutes modernes, données en 1829 par Ferdinand VII, et qui sont en marbre oriental, déparent l'aspect de ce maître-autel; elles sont au bas de son escalier et ont l'air de se regarder mutuellement.

La sacristie possédait autrefois une foule de toiles capitales; vers le bas, à l'autel nommé la *Santa-Forma*, espèce de tabernacle composé des pierres les plus rares enchâssées dans des bronzes dorés, on vous montre Charles II à genoux avec toute sa cour et tenant un cierge devant cette *Forma*; c'ets Coëllo qui a peint ces moines, ces gardes, ces officiers et ce monarque si débile. Dans cette longue sacristie de l'Escurial si célèbre par ses richesses, les frères pouvaient entendre le bruit monotone de ces petits jets d'eau des jardins, ils se promenaient de là dans le cloître peint à fresque par Pelegrini; ce cloître

qui tourne autour de la chapelle royale, mais dont les arcades sont bouchées à cette heure par de vilains carreaux de bois. Toutes ces fresques sentent le décor et manquent de style, le bas en a été cruellement abîmé, il y a une foule de noms écrits. Arrivé à l'étage supérieur, vous découvrez le préau avec sa coupole de marbre, elle se mire ainsi que les statues d'apôtres qui flanquent sa base dans les eaux verdâtres des bassins. Le silence de ce préau ne saurait se comparer à rien, nul oiseau n'essuie son aile humide au bord des fontaines, nulle branche ne frissonne près de ces murs pâles. Le principal réfectoire des moines rappelle les délicieuses aquarelles anglaises de Cattermole ; sa largeur est digne d'éloge, on en a détaché tous les tableaux, entre autres un magnifique Titien, une *Cène* qui occupait toute sa largeur.

Vous quittez ce monastère unique au monde, et vous vous dirigez vers la *Casa del*

Campo, promenade pittoresque située à un quart de lieue de l'Escurial. Cette habitation royale date de Marie-Amélie. C'est un des côtés les plus propices pour juger le couvent et en dessiner une vue nette. Quand je m'y suis arrêté, il était six heures du soir; les tourelles grises de l'édifice se détachaient sur le fond orange des monts. Les eaux du jardin chantaient autour de moi une triste et douce cantilène... La Guadarama était vermeille, empourprée çà et là des feux du couchant. Mon guide a voulu m'arracher à la contemplation paisible et triste de ce paysage; il m'a promené inhumainement dans la Casa del Campo qui est loin de valoir Trianon. Des baignoires, dans le goût de l'empire, avec des cygnes pour robinets, un billard en acajou massif, des fauteuils sans aucun style, en bois doré, des pendules de toutes sortes, des meubles d'un goût commun, voilà l'intérieur de cette villa qui regarde l'Escurial. Ici comme en beaucoup de maisons d'Espagne,

c'est la médiocrité se faisant luxe; les plafonds sont en papier peint. Je rentrais rêveur à la *venta*, en réfléchissant à cette affreuse solitude de l'Escurial, quand je vis une jeune femme, son voile abaissé, prenant le frais à l'une des fenêtres qui forment la principale façade de l'édifice. C'est une senora de Madrid qui vient copier ici les rares tableaux qu'on y trouve; elle habite le monastère cinq mois de l'année.

Dans cette excursion laborieuse, à part le sacristain qui m'a conduit et le prêtre faisant le service anniversaire de Ferdinand VII, je n'ai pas rencontré un seul moine. Fatigué de ces onze lieues que la lenteur du *calesero* trouve moyen de rendre si longues, je me suis jeté, après un misérable dîner, sur la seule paillasse de l'auberge, en songeant à celles d'Italie, préférables en tous points aux posadas espagnoles. Ma sieste n'a pas été longue : la nuit était venue, et je suis sorti pour trouver quelque fraîcheur. Des milliers d'é-

toiles scintillaient alors sur le couvent aux neuf tours. Le silence des rues du village était profond. Une vive lumière sortit tout d'un coup d'une porte basse, j'entendis des sons de guitare. J'étais si triste que, malgré l'invitation d'un paysan, je n'osai prendre ma place d'auditeur à cette *tertullia* de laboureurs, c'était un lendemain de noce. Je me promenais autour du palais : le vent de la plaine m'apportait des brises d'aromes, j'entendais tinter la clochette de plusieurs troupeaux. Aucune lumière n'échancrait alors les fenêtres de l'édifice, qui n'en compte pas moins de dix mille en tout. Ajoutez à cela le relevé de soixante-trois fontaines, dont treize ne servent plus ; de douze cloîtres et de plus de quatre-vingts escaliers ; soixante-treize statues de bronze, une infinité de bas-reliefs ; deux cent sept livres de chœur, servant aux moines; deux bibliothèques, avec plus de vingt-quatre mille volumes imprimés et quatre mille manuscrits ; treize oratoires, huit

orgues, seize cours, cinq réfectoires et cinquante cloches, et vous aurez une idée de ce qu'était autrefois l'Escurial. La cour y passait la saison d'automne : les rois d'Espagne y chassaient. La sentence de mort, portée contre ce palais, est irrévocable, la fille de Ferdinand VII y pose elle-même rarement le pied, Espartero en a peur. L'Escurial, en effet, n'est-ce pas le Saint-Denis de la monarchie espagnole, et le régent espère-t-il se coucher un jour tranquillement dans ces sarcophages de porphyre où dorment les rois légitimes de toutes les Espagnes ?

XIII.

A M. LE VICOMTE WALSH.

Ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui m'a touché le cœur.

GOETHE.
(*Herman et Dorothée.*)

Madrid, 15 octobre 1841.

Mon cher Walsh,

Je reviens à l'instant même d'un sanglant spectacle ; ce n'est pas cette fois de celui des taureaux où Madrid se ruait il y a une semaine en habit de fête ; non, je viens de voir une exécution... celle du brave général

Diego Léon fusillé aujourd'hui même à la porte de Tolède.

Devant ce généreux sang de Castille qui fume encore, ce sang versé moins pour punir une folle conspiration de palais que pour satisfaire une rivalité personnelle et les exigences de l'Angleterre, j'ai pensé à vous, mon cher ami, à vous dont les pages ont toujours servi de refuge aux nobles infortunes, aux résistances héroïques, aux courages actifs, aux nobles cœurs. C'est donc à vous seul que j'adresse ces lignes écrites devant le cadavre d'un homme qui compte plus de victoires que le régent actuel de Madrid, ce soldat si osé qu'il a pris pour lui le nom de la Victoire elle-même... La Mode a toujours tendu la main au dévouement et au malheur, elle a redit les noms de Zumalacarreguy, de Cabrera, de Villaréal, de Zaratieguy, d'Élio, de Gomès; à son Panthéon de la fidélité appartiennent toutes les gloires qui sont pures. Refuserait-elle après cela d'inscrire dans ses

fastes le nom d'un martyr, le nom de Diégo Léon qui tintera longtemps dans l'âme de tout fidèle Espagnol comme un sombre et douloureux écho ? L'homme dont je vais vous parler n'est-il donc pas mort victime de sa loyauté et de sa parole ? Ce soldat, dont le courage est reconnu même par ses adversaires, n'a-t-il pas été indignement exposé et exploité par le cabinet doctrinaire et les gens de son parti ? Et parce qu'à cette heure le roi Charles V, prisonnier à Bourges et malheureux, comme le roi Lear, partage avec ses fidèles défenseurs le pain de l'exil et de l'infortune, s'ensuit-il de là que nous ne devions pas marquer du sceau de la honte la conduite d'une femme qui a laissé mourir Léon en lui jetant un désaveu pour récompense ? Cette femme qu'il m'en coûte ici d'accuser, cette femme qui vit chez nous dans l'étourdissement du luxe et des plaisirs, lira la première cette lettre, et je lui crois encore assez d'âme pour déplorer sa condescendance aveugle à

de lâches conseils, et donner une larme à celui qu'elle a perdu.

Ne vous y trompez pas, mon ami, ce n'est pas seulement l'histoire d'un homme que je vais vous raconter, c'est un drame héroïque et sombre, empreint de cette fatalité qui marque au front les empires en décadence, c'est le livre de la quinzaine, livre marqué de sang à chaque page, livre que j'ai vu faire, écrire sous mes propres yeux... *Quæque ipse miserrima vidi!* Ouvrez-le sans crainte avec moi, il est mille fois plus instructif que le silence de l'Escurial d'où je sors, plus éloquent que toutes les voix qui peuvent s'élever en faveur de la malheureuse Espagne; je vous le donne naïvement et parce qu'il m'a semblé que rien de ce récit qui sera adultéré vingt fois par les journaux de la France (1) ne devrait être omis ou mo-

(1) La correspondance avec les journaux de France es[t] faite à Madrid par M. Alfaro. Or, cette correspondan[ce] est toujours soumise à la censure du gouvernement espa[-]

dífié, que les ornements familiers du style, la composition et la mise en scène étaient de trop devant l'histoire d'une conspiration aussi imprudente et aussi fatale : c'est donc une simple lettre que je vous écris.

Ce matin, 15 octobre, j'ai repris le *calesero* qui m'avait mené la veille à l'Escurial. Il faisait petit jour, mais le froid était piquant, j'étais seul avec un honnête Castillan dans la voiture. Ce Castillan avait un fusil, il devait descendre au village de Las-Rosas. Le mayoral brun et trapu qui nous conduisait chantait des chansons andalouses tout le temps de cette route si mal servie par ses mules, c'était une compensation! Le Castillan s'endormit embossé jusqu'aux yeux dans son manteau. Une dernière fois je regardai la masse de pierres et les coupoles de l'Escurial, je pensai aux rois moines et aux moines rois ; à cette heure, il n'y a plus de rois ni de moi-

gnol. Celle de l'ambassadeur n'est pas plus respectée, et je vous citerai bientôt à ce sujet des faits particuliers relatifs à l'ambassade sous M. Pajeot.

nes dans toute l'Espagne! Le silence inouï de ces vastes plaines porte à la tristesse, aucun bruit n'y arrive à l'oreille, pas même le vent.

Encore une fois, vous ne sauriez vous faire une idée de cette route. Ce sont de petits arbres maladifs et nains comme les grands d'Espagne, servant de mouchetures noires à un sol gris, des bruyères d'un jaune sale et des blocs énormes semés çà et là qui tranchent arrogamment sur le bleu du ciel. La couleur des monts réjouit à peine la vue, l'œil du voyageur retombe bientôt dans un morne découragement sur des plaines sans verdure, lande immense où l'oiseau lui-même se tait sur les branches mortes du sorbier. Le mayoral n'en chantait pas moins la chanson suivante à ses huit mules :

Los ojos de mi morena
Se parecen a mis males,
Negros como mi fatiga,
Grandes como mis pesares (1).

(1) Les yeux de ma brune
Ressemblent à mes maux :
Noirs comme ma peine,
Grands comme mes ennuis.

Arrivé à Las-Rosas, le *calesero* fit halte, le Castillan se frotta les yeux, regarda du côté de Madrid et ne me dit pas d'autre parole : « *Oy, senor mio, grande funzion en Madrid* (1) ! » Disant cela, il me serra la main d'une façon convulsive, sauta lestement par la portière et se perdit dans le petit sentier du village de Las-Rosas.

« Quel pouvait être ce singulier compagnon, taciturne et triste, que m'annonçait-il, qu'allais-je trouver à Madrid quittée par moi de la veille ? Ce ne pouvait être une *corrida* (2), j'en avais vu une le 4, l'émeute du palais avait eu lieu le 7, j'étais parti de la ville le 14 octobre au matin, et, quelques instants avant mon départ, on s'entretenait encore autour de moi de l'affaire de Léon, et de l'effet produit par la courageuse et noble défense prononcée par le général Roncali.

(1) Aujourd'hui, Monsieur, grande représentation à Madrid.

(2) Course de taureaux.

C'était M. Luis-Gonzalès Bravo, jeune député, et l'un des plus ardents *exaltados* (notez le fait, il prouve assez en faveur de Diégo), qui avait écrit cette défense. Tant de voix s'élevaient en faveur de l'infortuné général, ses états de service, ses hauts faits d'armes, et mieux que tout cela peut-être, l'amitié des camps, cette amitié de frère qui le recommandait à la clémence du seul homme qui pût l'absoudre, parlaient si hautement en sa faveur que je partageais en vérité les timides espérances de son parti ; j'osais croire qu'on ne livrerait pas Léon aux balles des soldats conduits par lui tant de fois à la victoire. Je comptais, il est vrai, sans l'Angleterre et ne prévoyais guère la possibilité d'un désaveu de la part d'une reine dont il tenait encore une lettre sur la poitrine !

Voici, d'ailleurs, ce que des gens bien informés racontaient du mouvement du 7, dont les gazettes officielles avaient à peine parlé et pour cause :

« Le mouvement du 7 octobre, à Madrid, eut lieu *sans que Léon en eût connaissance.* Léon avait fixé l'attaque du palais au lendemain matin; mais Concha, induit en erreur par plusieurs motifs, qu'une relation seule écrite de sa main pourrait éclaircir, et pressé par les officiers de la garde royale qui avaient été séparés dans la matinée du 7, par ordre d'Espartero, crut devoir précipiter le coup. Pezuela, qui entendit à huit heures du soir battre la générale, et qui en ignorait la cause, se rendit au palais et y trouva Concha avec le bataillon de la princesse. Voyant Concha sans Léon, il crut d'abord l'affaire désespérée; mais, dans ses sentiments chevaleresques, ne voulant pas laisser Concha seul au milieu du péril, il se proposa d'aller chercher Léon et de revenir avec lui. Il sortit du palais, se rendit chez Léon et lui dit : « Général, le coup est manqué, Concha est en péril, il faut aller près de lui. » Léon répondit : « J'avais fixé l'affaire

à demain, Concha a agi contre mon ordre. » — « Mais, reprit Pezuela, Concha est en péril et je vais mourir avec lui! » — « Oh! alors! ajouta Léon, je vais avec vous! » Et il revêtit son grand uniforme de hussard, monta à cheval et se dirigea vers le palais avec Pezuela. L'horloge sonnait minuit. Pendant son séjour au palais, il ne donna aucun ordre, il ne prit aucune mesure, il ne voulait pas, sans doute, encourir la responsabilité d'une affaire dont Concha se faisait lui-même le chef. Quand on lui dit que tout était perdu et qu'il fallait se sauver, il monta à cheval comme les autres et partit avec eux. Arrivés à la *Puerta de Hierro* (située à un quart de lieue de Madrid), ils furent chargés par un détachement de cavalerie. Léon eut son cheval tué sous lui et se vit contraint de marcher à pied. Marchesi (colonel et chef de la garde du palais) cria à ses compagnons : *A la izquierda!* (à gauche!) et tous se jetèrent au Manzanares. Léon était sourd, il

n'entendit pas et se vit seul ; il suivit à pied et prit la droite. Au bout d'une heure, il trouva un braconnier qui marchait vers Madrid, cet homme portait du gibier. Léon tira sa bourse, lui acheta son cheval, le monta, et partit au galop. Mais le chétif animal ne tarda pas à se fatiguer du poids de son cavalier, Léon mit pied à terre et marcha, conduisant le cheval de la bride à travers champs. Cependant le régiment de hussards de la princesse était sorti de Madrid et courait à la recherche des fugitifs. Le premier escadron, sous les ordres de son colonel Rodriguez, un des séïdes habituels d'Espartero, partit en tête et arriva à *Colmenar-Viejo*, petit village à trois lieues de Madrid ; là, il s'arrêta et campa sur la place même du village. — Le deuxième escadron, commandé par Lavina, lieutenant-colonel (*et ancien aide-de-camp de Léon*), partit un peu après dans la même direction. A quelque distance de *Colmenar*, Lavina fut averti, par un des

sergents, qu'on apercevait un hussard seul à peu de distance; ce hussard marchait à pied en conduisant son cheval par la bride. Lavina ordonna à un caporal d'aller, avec quatre soldats de sa compagnie, reconnaître cet étrange promeneur. L'ordre fut exécuté : les quatre soldats arrivèrent à lui et se trouvèrent face à face avec leur général. Léon leur demanda qui les envoyait. — «Mon général, répondirent les soldats, c'est le commandant Lavina qui est à Colmenar avec tout le régiment. » — « Allons à Colmenar ! » reprit Léon. Cinq minutes après, il se trouvait sur la place du village. A la vue de leur ancien colonel, tous les hussards de la princesse se découvrirent (1). Il y eut quelques murmures, les soldats commencèrent à se

(1) Le régiment des hussards de la princesse devait beaucoup à Léon. On l'avait surnommé longtemps *Juan-Huye* (Jean se sauve), nom peu flatteur, avant que Léon n'en prit le commandement et n'en fît un des plus braves régiments de l'armée christino.

dire, les uns aux autres, qu'ils n'amèneraient jamais prisonnier, à Madrid, le brave général Diégo Léon, qu'ils étaient prêts plutôt à s'enfuir tous avec lui. — Le colonel Rodriguez et Lavina écoutaient ces propos avec une inquiétude visible et commençaient à trembler déjà pour eux-mêmes; leur seul espoir, il faut bien le dire, était la surdité de Léon. Représentez-vous, en effet, la situation du général pendant ces colloques à demi-voix, ces paroles de déférence et de salut échangées en sa faveur! Il se promenait silencieux sur cette place du village de Colmenar, n'entendant pas même ces voix amies, et résigné à mourir, quand tous voulaient le sauver. Après une demi-heure, Rodriguez, voyant augmenter les murmures et le tumulte, ne savait que résoudre, lorsque Léon se dirigeant lui-même vers lui : « Colonel, lui dit-il, qu'on me donne un cheval, je suis prêt, partons pour Madrid! » — Rodri-

guez était ravi d'obéir, il fit seulement savoir aux soldats que c'était l'ordre du général Diégo Léon. En un clin d'œil, ils montèrent tous à cheval et partirent pour Madrid. Léon allait à la tête du régiment, n'ayant nullement l'air d'un prisonnier, et, en vérité, il ne l'était pas, il commandait. Un mot parti de sa bouche, et les hussards, qui étaient à lui, eussent accompli ses ordres (1).

(1) Quand Léon fit connaître à Rodriguez, sur la place de Colmenar, son dessein de se rendre à Madrid, Rodriguez envoya secrètement un message à Espartero pour l'informer de l'arrestation du général. Espartero reçut cette agréable nouvelle à huit heures du soir, et appela un jeune officier de chasseurs de Luchana, nommé Gandara (autre de ses séïdes), et lui donna l'ordre d'aller attendre Léon à la porte de Saint-Vincent, accompagné de quelques *guias* (soldats de l'escorte d'Espartero), et de le conduire au quartier de la garde nationale. C'était l'arrêt de mort de Léon. Espartero savait trop bien qu'une fois livré aux gardes nationaux (*nacionales*), Léon ne quitterait leurs mains que pour marcher au supplice.

« Arrivé au quartier, il s'y vit logé dans une chambre passable; on lui demanda alors s'il voulait qu'on lui envoyât un lit de sa maison. — « *Un lit*, reprit-il, *oh! je ne croyais pas que cela fût si long!* » Il s'attendait à être jugé à l'heure même. Dès le premier jour de sa prison, toute communication avec le dehors lui avait été interdite, la municipalité (*el ayuntamiento*) lui envoyait tous les jours son dîner, pour plus de sûreté : Léon y touchait à peine. Singulièrement soigneux de sa personne, il demanda son nécessaire de toilette, le soir même de son installation dans cette chambre, et là, plusieurs fois par jour, il se coiffait et se parait comme s'il devait aller au bal. *L'ayuntamiento* ayant cru devoir lui envoyer quelques parfumeries, entre lesquelles un savon, Léon le jeta et ne voulut point s'en servir, il en envoya chercher un autre dans la meilleure boutique de la calle de San-Jeronimo.

« Les membres du conseil de guerre étaient:

Président (1) : *Capaz*, général de marine (ignorant et lâche).
Mendez Vigo (2), républicain et assassin par métier.
Ramirez, qui devait sa carrière au Marquis de Zambrano, parent de Léon.
Isidore, chef de *facciosos* en l'an 1823, et mis en cause quatre fois pour concussion.

« Ces quatre voix signèrent la mort.

Cortinez général du génie.
Lopez Pinto, général d'artillerie.
Grases, général d'artillerie.

(1) Il était commandant de frégate en Amérique sous Ferdinand VII. Les insurgés lui prirent sa frégate avec de la cavalerie, ce qui prouve peu en faveur de sa science militaire.

(2) A la Corogne, en 1823, lors de l'expédition du duc d'Angoulême, il jeta à la mer vingt prisonniers, moines et bourgeois, dont quelques-uns n'étaient détenus que pour dettes.

« Ces trois voix furent pour la vie.

Fiscal (1) :	*Menuisir*, fils d'un cuisinier piémontais.
Défenseur :	*Roncali*, général, commandant la division militaire de la nouvelle Castille.

« Le conseil n'accorda au défenseur que dixhuit heures pour composer la défense; il en demanda vingt-quatre : on refusa.

« M. *Gonzalez Bravo*, jeune député, écrivit cette défense de Léon. C'était du temps perdu : l'arrêt de mort était décrété. A la seule nouvelle de cet arrêt, le deuil se répandit dans Madrid. Plusieurs jeunes gens firent de nobles efforts pour obtenir grâce du régent. Un capitaine de la garde nationale, don Juan Miguel de la Guardia, mortellement blessé la nuit du 7 octobre, présenta même une pétition à Espartero en demandant la vie de Léon. Tout le monde vantait alors la géné-

(1) *Fiscal* équivaut à *rapporteur*.

rosité de Guardia... *Sa signature avait coûté à la famille de Léon cinq mille francs!!!*

« La veille encore, on avait eu recours à de nouveaux efforts pour obtenir la grâce; la famille de Léon s'était rendue au palais accompagnée de la comtesse d'Altamira et du comte de Punonrostro, au moment où la jeune Isabelle montait en voiture pour aller à sa promenade habituelle. Toute cette famille, vêtue de deuil, s'était jetée à ses pieds en sanglotant. Isabelle rentra chez elle et voulut écrire une lettre à Espartero; mais sa gouvernante lui dit qu'il fallait l'intervention du *tuteur* (Arguëlles). La fille de Marie-Christine le fit chercher et lui demanda la permission d'écrire la lettre; il consentit, mais on ne sut pas et l'on ne sait pas encore ce qu'on fit de la lettre en question.

« Le vénérable vieillard Castanos, le vainqueur de Bailen, le plus ancien des maréchaux espagnols, se rendit aussi chez Espartero et n'obtint rien. On dit même qu'il fut

reçu très brusquement par ce soldat de fortune (1).

« Selon l'usage ordinaire, Léon avait été mis en chapelle (*capilla*) dans le quartier même de la garde nationale (*cuartel de los nacionales*), rue d'Atocha, une des principales rues de Madrid. La chambre où il se trouvait était au second étage, avec une fenêtre donnant sur la rue d'Atocha. D'un côté était le lit, de l'autre une sorte d'autel (*altar*) improvisé à la hâte avec un crucifix et deux flambeaux. Dès qu'il fut entré dans cette chambre lugubre, Léon plaça sur l'autel une image de la Vierge que son parent le marquis de Zambrano lui apporta. Il se tenait d'habitude assis fort tranquillement et

(1) Voici ce qu'Espartero aurait répondu à ce suppliant octogénaire :

— Et vous, n'avez-vous pas fait fusiller L... en telle année?

— J'ai rempli mon devoir, *Monsieur*, reprit Castanos, mais je n'étais pas régent, et n'avais pas le droit de faire grâce.

causait de temps à autre pendant ces deux jours de *capilla* avec son défenseur Roncali qui l'entretenait sans cesse de ses campagnes, et le prêtre Carasa, ancien jésuite, homme d'un talent et d'un mérite éprouvés. Plusieurs fois ses yeux se mouillaient en parlant de ses nobles compagnons d'armes, de Pezuela surtout, caractère énergique et profondément castillan, poète et soldat, génie actif et plein de vigueur. »

Tels étaient les détails que chacun s'empressait de me donner à ma rentrée dans la ville, tristes détails, mon ami, et qui ne m'expliquaient que trop les paroles de mon compagnon de route, le Castillan de Las Rosas : *Oy, Senor mio, grande funzion en Madrid!*

Midi sonnait quand j'arrivai à la porte *San-Vincente*. La cérémonie des passeports avait recommencé pour le *mayoral* et moi ; l'inquisition des douaniers me parut plus éveillée que jamais ; il y eut même quelques pourparlers entre eux au sujet de notre ren-

trée dans la ville. La fatigue et le malaise m'avaient forcé de m'asseoir sur un banc : neuf heures et demie pour faire onze lieues(1)! J'étais parti de l'Escurial à trois heures du matin. Les gens de la douane nous laissèrent enfin le passage libre. Remonté sur le siège même du *calesero* , j'entendis un long roulement de tambours , puis je vis des *milicianos* en uniforme ; le mouvement devant le palais royal était faible, il devenait plus actif aux alentours de la plaza Mayor. Mon unique compagnon hochait la tête tout en allumant sa cigarette, il ne chantait plus , il écoutait ces bruits avec une incroyable avidité. La foule s'accroissait , une foule plus tumultueuse et plus compacte; elle se dirigeait vers la calle d'Atocha.

Le mayoral s'arrêta à gauche , sous les premières arcades de la plaza Mayor , cette

(1) On ne compte ordinairement que sept lieues de Madrid à l'Escurial, mais les lieues d'Espagne diffèrent des nôtres.

fameuse place où se donnaient autrefois les tournois et les courses de *novillos* devant la cour, vaste carré à balcons de fer qui, recouvert d'immenses tapis rouges, devait donner l'idée d'une belle salle en plein air, au temps glorieux des couronnements (1). L'agitation de la multitude était très vive; cependant, et presque en un clin d'œil, cette place, qui ne servait que de passage, devint déserte; elle resta morne et comme balayée. Je vis alors que tout le monde se pressait vers la prison de Léon (*el cuartel de los nacionales*), située rue d'Atocha, et qui était autrefois le couvent de Saint-Thomas. Quelques mains amies serrèrent bientôt la mienne dans cette foule; poussé par le flux et reflux, j'arrivai rue d'Atocha. Le timbre strident d'une horloge voisine frappa un coup sec et

(1) C'est là que se trouvait le palais de Charles II, dont l'on peut admirer encore la façade peinte. Il avait pour nom *la Panaderia*.

prompt : c'était une heure, et ce coup donnait le signal du fatal départ.

Je vis bientôt sortir une voiture de louage, sorte de calèche découverte. Léon occupait le fond avec son confesseur le père Carasa ; sur le devant se tenait le général Roncali, son défenseur. Diégo Léon était revêtu de l'uniforme des hussards de la princesse, dolman rouge brodé d'or, pantalon bleu de ciel avec un large galon, le dolman ouvert, laissant voir tous les ordres dont il était décoré. Il portait sur la tête le shako d'uniforme des houzards, surmonté de larges plumes de coq, et tenait la droite, dans la voiture, auprès du *sacerdote*. Jamais, je le crois, je ne vis une plus belle tête. Le seul portrait de Murat, peint par Gros, dans un costume analogue, au Musée du Luxembourg, eût pu vous en donner une idée. Ce visage castillan respirait à la fois la sérénité et l'orgueil, vous eussiez cru que cet homme allait passer une revue. Il était ap-

puyé nonchalamment sur le dossier de la voiture, écartant de temps à autre avec la main ses cheveux lisses et lustrés ; car Léon, je vous l'ai dit, était un étrange composé de coquetterie et de bravoure, il aimait la bataille et la toilette. Il était fort bien ganté. Avant de partir, il essaya même plusieurs paires de gants paille, jusqu'à ce qu'il en trouvât une assez juste qui lui convînt. L'exécution devait avoir lieu à une heure après midi. A midi, Roncali, qui n'avait pas quitté Diégo Léon un seul instant, regardait souvent sa montre à la dérobée: il conservait quelque espoir. A une heure moins cinq minutes, il entend une voiture rouler et s'arrêter à la porte.

« Voici le moment, dit-il à Léon ; votre bras, général. »

Léon descendit donnant le bras à Roncali. Arrivé au milieu de l'escalier, il s'arrêta et lui dit :

« Savez-vous ce dont j'ai peur, mon ami?

J'ai peur qu'ils ne me manquent! Combien de coups de fusil à bout portant m'a-t-on tiré à l'armée, et pourtant, vous le voyez, je n'ai pas sur moi une seule égratignure (1). »

« Roncali reprit aussitôt, comme pour donner le change à ces idées :

« — C'est vrai, général ; mais aussi combien de chevaux tués sous vous ?

« — Huit, » répliqua Léon.

Et il continua à descendre l'escalier.

L'affluence était extrême autour de la calèche. Chaque fois que Léon laissait tom-

(1) Lorsqu'il s'agissait de charger quelqu'un d'une commission, le cardinal Mazarin s'informait moins de ses talents que de savoir « *s'il était heureux.* » Léon le fut toujours: à la bataille et devant ses ennemis les balles l'avaient respecté; il disait vrai. Un jour, en enlevant une redoute, il eut sa belle pelisse qui flottait au vent, trouée par une seule balle; il entra dans une telle fureur qu'il partit au galop, arriva jusqu'au pied de la redoute, au milieu du feu le plus meurtrier, et là, pendant cinq minutes, il frappait de son bâton de commandant contre l'épaulement. Sa grande colère venait de ce que son dolman fût gâté.

ber son regard limpide et fier sur cette foule, j'entendais les femmes se récrier sur sa beauté et les hommes sur son courage : *La muerte à unhombre ta n guape!* murmuraient celles-ci en cachant une larme furtive sous leur mantille. *La muerto à un hombre tan valiente!* disaient ceux-là en se serrant la main avec désespoir. De vieilles dames, accompagnées de leurs valets, tenaient leur rosaire en soupirant; des *escribanos* et des miliciens affectaient une douleur hypocrite. Il y avait çà et là, dans la foule, des *senoritas* de Madrid vêtues de noir, quelques espions et quelques Anglais. L'escorte se composait d'un fort piquet de gardes nationaux, d'un escadron de cavalerie (*cazadores*), et d'un détachement du régiment provincial de Madrid. C'est de ce régiment que fut pris le peloton chargé de tirer sur lui.

Cependant le cortége avait traversé la longue rue d'Atocha. Aux balcons, aux *miradores*, il y avait peu de monde, le silence

était profond. Arrivé à la rue de Tolède, les chevaux de la voiture doublèrent le pas et menèrent bientôt le condamné à la *Puerta de Toledo*, lieu désigné pour l'exécution (1). Cette porte, où se trouve cependant le mot *de la usurpacion francesa*, dans une inscription qui porte la date de 1827, attirait bien moins mon attention que l'ordre sévère promulgué dans Madrid de ne point sortir des portes de la ville; par cet arrêté, la troupe seule devait être témoin des derniers moments de Léon. Arrivé en cet endroit, j'aperçus un homme qui se trouvait hors des portes; je reconnus bien vite mon Castillan du matin. Il était enveloppé d'une cape d'amadou à collet vert, si rapiécée, si garnie de morceaux, que cela eût pu ressembler à une carte de géographie. Il me montra son che-

(1) Les exécutions avaient lieu jusqu'en 1832 à la plazuela de la Cebada; Ferdinand VII les transféra hors des murs.

val et me dit qu'il était revenu à toute bride de Las-Rosas.

— *Fuera! fuera!* criait la troupe aux curieux. Mon compagnon de route s'avança et dit quelques mots à l'oreille d'un *teniente* sur ma prière. Ce lieutenant était sans doute son ami, il me permit de passer et me fit cacher derrière une *galera* (1) venant de Tolède; cette voiture venait d'être arrêtée et mise en fourrière.

— A qui suis-je redevable d'un pareil service? demandai-je à l'inconnu.

Il secoua la tête et garda le silence quelques secondes.

— Je ne suis point Espagnol, reprit-il enfin; je suis Français, mais je ne puis vous dire mon nom. Voilà vingt-cinq ans que j'ai quitté la France. A Madrid même, à l'exception de ce lieutenant, nul ne me connaît; j'habite à Las Rosas. Si vous avez sur vous

(1) Sorte de charrette à quatre roues.

quelques *duros*, vous ne pouvez mieux les placer, car j'ai une femme et trois enfants!

A ces mots, qui furent prononcés en français, et en français assez pur, je fus saisi, je l'avoue, d'une singulière pitié. Ce guide mystérieux, moitié Français et moitié Castillan, avait la livrée de la misère ; mais aussi, sous cette livrée, perçait je ne sais quelle ténébreuse puissance d'alguazil. Je n'approfondis pas ; j'étais tout entier à ce qui allait se passer devant moi, et je lui donnai ma bourse...

Arrivé hors de la porte de Tolède, le général Roncali descendit de voiture le premier, Léon le suivit et se retourna pour donner la main au père Carasa, son confesseur.

A la droite de cette porte, il y a, vous vous le rappelez peut-être, une espèce de plateau... C'était le lieu choisi pour l'exécution; et, en cela, il n'y avait aucune faveur, car c'est à cette nouvelle place de Grève qu'on donne aux voleurs et aux assassins *el garotte*

(le tourniquet); c'est en cet endroit qu'on allait fusiller un soldat!...

Le soleil était dans toute sa force, bien que nous fussions en octobre. Je me plaçai dans la ligne d'ombre produite par la *galera*, et je vis bientôt le général passer lui-même tranquillement la revue des troupes réunies. Il prit quelques pièces d'or dans le gilet de son dolman, et en donna une à chacun de ceux qui devaient le fusiller... Plusieurs de ces soldats avaient servi sous ses ordres; il les reconnut et leur adressa la parole en souriant; ensuite il vint se placer au milieu du carré dont la quatrième face était vide. Le *fiscal* s'approcha et lui lut sa sentence; Léon l'écouta debout, la main au shako. J'eus alors le temps d'examiner de plus près, et pour la dernière fois, cette tête superbe... Il était debout; sa taille élevée, ses cheveux châtains, son teint cuivré, ses moustaches fines et luisantes, déroulées en tire-bouchons soyeux, son regard clair, assuré, tout, jusqu'à la

pose conventionnelle que prend comme malgré soi tout homme qui va mourir, établissait une ressemblance frappante entre Léon et Murat. Ce nom de Murat qu'Espartero donnait lui-même à Diégo Léon dans ses bulletins, le général l'avait mérité pendant sa vie par un courage noble et ferme; mais, en ce moment, je ne sais pourquoi je pensai à la fin lugubre du maréchal Ney !

Après la lecture de la sentence, il fit un pas, éleva la voix et dit avec force en regardant les soldats :

« *Companeros, os habran dicho que el general Leon era traidor y cobarde ; ambas cosas son falsas, jamas el general Leon ha sido cobarde ni traidor* ! »

Cette voix résonnait comme une voix de commandement. Il s'adressa ensuite au peloton chargé de tirer sur lui, et dit aux fusiliers :

Que la main ne vous tremble pas. Amis, attention au commandement ! »

Il enfonça alors son shako sur sa tête, passa sa main sur ses épaisses moustaches, et s'écria avec la même fermeté :

« *Preparen a puntar : fuego !* »

Je vis alors les soldats qui hésitaient... Léon fut contraint de répéter le commandement, la main et le cœur faisant défaut à ces hommes... Au second commandement, il ne put articuler que la moitié du mot *fuego*... (*fue*...), et tomba percé de plusieurs balles; il tomba sur le côté...

Au moment de l'explosion, Roncali tomba ausssi à terre sans connaissance ; on le transporta à son hôtel et il ne revint à lui que vingt-quatre heures après.

Dans chacune de ses campagnes, Léon portait une vierge d'Atocha cousue sur lui ; le medaillon était entouré de pierreries... Par un mouvement machinal, il la chercha de la main droite sur son cœur avant de tomber ; il oubliait peut-être qu'il

l'avait donnée la veille à Zambrano (1).

Il expira, on peut le dire, dans une attitude théâtrale et nullement défiguré par la mort...

L'exécution terminée, le corps devait rester exposé une heure durant. Tout le temps de cette heure mortelle, mon compagnon de route et moi nous échangeâmes de tristes paroles, l'inconnu me fit remarquer ce même brigadier Minuisir qui se trouvait *fiscal* dans l'affaire de Léon.

— Cet homme, me dit-il, est un ancien officier d'ordonnance de Wellington ; oui... c'est bien le même qui se trouvait à Waterloo près de lui à titre d'officier d'ordonnance... Durant la dernière guerre, il eut un commandement dans la Manche et se vit traduit lui-même devant un conseil de guerre sous la prévention de *dilapidation*. Les con-

(1) Léon était marié à une demoiselle de la Roca, nièce du marquis de Zambrano. Sa femme était enceinte à l'époque du supplice.

seils de guerre faisant traîner ici les causes en longueur, souvent même les ajournant à perpétuité , on ignore encore le résultat de la mise en accusation de Minuisir.

— Est-il vrai que cet homme ait demandé pour Léon la peine capitale ?

— De toute vérité ; heureusement qu'il ne porte pas un nom espagnol.

— Ni français, repris-je en toisant mon interlocuteur.

— Il était attaché à l'ambassade du duc de Fernand Nunès, à Paris, sous Louis XVIII, reprit-il. Mais que fait-il donc, voyez !

Ce que faisait le brigadier Minuisir *fiscal* dans le procès de Léon était simplement ceci :

Le fiscal se trouvait alors devant le cadavre encore chaud. M. Joachim Roncali, le frère du général Roncali, venait d'arriver à la porte de Tolède avec une autre personne. Tous deux étaient chargés par la famille de Léon de demander le corps du général. Sur

leur réclamation, le fiscal Minuisir tira sa montre et répondit froidement : « *Falta cinco minutos* » Il manque cinq minutes.

Et il les laissa attendre au soleil et devant ce corps jusqu'à ce que l'aiguille eût franchi ces cinq points noirs...Cinq minutes d'attente devant cette plaque de sang à peine bû par le sol! Le brigadier *Minuisir* me fit horreur, je songeais à Hudson-Love!... (1)

Et pourtant cet homme avait osé tendre la main à Léon après lui avoir fait lecture de sa sentence!

Il y eut alors une contraction visible sur les traits du général. Il ne lui donna la main qu'après avoir regardé son confesseur!...

(1) Le brigadier Minuisir, après avoir contribué de toute sa force comme *fiscal* à la mort de Léon, se présenta quelque temps après au général San Miguel, ministre de la guerre, et lui demanda, *pour prix de ses services*, la *faja* de général (grade équivalant aux épaulettes de général); le ministre le regarda un moment en silence, et reprit en le toisant : « Ne voyez-vous pas, Monsieur, que cette ceinture serait tachée de sang? » *salpicada de sangre?*

Joachim Roncali ramassa une plume tombée du shako de Léon, fit approcher la voiture et déposa le corps dans un cercueil de velours noir garni de franges d'or.

Le courage de Léon était, vous le savez, en Espagne, reconnu par tous, même par ces glorieux adversaires, dont *la Mode* a si souvent redit les vaillants exploits; on le nommait ici *le brave des braves.* Espartero n'osa pas le faire dégrader. C'était lui qui habillait autrefois le régent à la veille d'une bataille, il excellait dans la science et l'arrangément du costume. Il avait pris conseil du père Carasa, son confesseur, touchant les paroles qu'il voulait prononcer avant sa mort; il voulait crier: *Vive la reine Isabelle II!* Le père Carasa, dont il suivit les instructions en tout, lui fit observer que, dans cette allocution dernière, il pouvait entrer quelque ressouvenir amer contre la puissance de l'homme qui avait signé son arrêt de mort, et qu'à cette heure suprême il n'appartenait

plus qu'à Dieu. Le soldat se tut et le chrétien obéit.

Le gouvernement espagnol a cru devoir pousser l'exigence jusqu'à contrôler l'épitaphe que sa famille se réservait d'inscrire sur sa tombe, au cimetière de Madrid. Sa famille répondit qu'elle n'en voulait aucune, son nom seul lui paraissant le meilleur sonnet qu'on pût graver sur le marbre ou sur la pierre. La fierté castillane serait honteuse si ses morts étaient couchés, elle les enterre debout. C'est ainsi que je viens de voir sceller devant moi le corps de Léon dans le mur ; l'inscription porte :

DON DIÉGO DE LÉON.

Pour ses funérailles, ses parents ont également répondu qu'ils ne comptaient point lui en faire (1), et que le héros de tant de batailles les trouverait dans le cœur de toute l'ar-

(1) Nous apprenons à l'instant qu'on a fait embaumer le corps du général Léon, il est maintenant à San Isidro.

mée. Diégo Léon était âgé de trente-un ans. Il était cousin de don Diégo de Léon qui commandait la cavalerie à l'affaire de Huesca où il périt le premier; ce cousin de Léon avait aussi dans l'armée une grande réputation de bravoure.

Sa prison dura huit jours; il fut arrêté le 8 et fusillé le 15 octobre.

Tout le temps qu'il fut dans sa prison où il ne lui était permis de recevoir que de rares visites; quand il ne causait pas avec Roncali ou le père Carasa, il aimait à se parer et à s'habiller. Le jour fixé pour sa comparution devant le conseil, on lui fit observer qu'il devait porter tous ses ordres : par malheur, il avait perdu la moitié de ses croix dans la nuit tumultueuse du 7. Ses amis s'empressèrent de lui faire tenir ces décorations; il les leur renvoya après avoir paru avec elles devant le conseil de guerre. Le jour de l'exécution, on lui adressa la même observation en lui proposant de recourir au

même moyen. — *Je ne veux pas des croix de mes amis*, répondit-il, *on les leur rendrait percées de balles.* — Ce fut un orfèvre (*diamantista*) qui prêta ces ordres que rougit le sang de Diégo. Il n'eut des larmes que lorsqu'on lui parla de ce qu'il laissait derrière lui. — *Et mes enfants*? dit-il à son confesseur qui l'exhortait. Le père Carasa lui montra le ciel en pleurant.

Ainsi mourut cet homme auquel ne toucha pas, du moins, le bourreau de Madrid, ce valet lugubre habillé de noir et qui porte encore brodée sur son chapeau l'échelle des hautes œuvres. Il mourut en soldat; il fut fusillé debout et par devant. Nul pénitent de la confrérie de la Charité et de la Paix (1) ne l'accompagna au supplice; il n'y eut que

(1) Confréries anciennes qui accompagnaient autrefois des condamnés. Les uns étaient vêtus de noir avec un scapulaire de couleur verte passé sur l'habit; les autres en veste grise portaient une clochette à la main, et, à la ceinture, une boîte noire sur laquelle étaient écrits en lettres jaunes : Paix et Charité (*Paz e Caritad*).

le vénérable père, son confesseur, et ce n'est certes pas une remarque indifférente que l'assistance de ce simple prêtre dont l'ordre a été rayé en France du tableau de notre Eglise, se trouvant à cette heure solennelle le seul représentant du catholicisme dans un pays qui n'a plus de moines, et qui se trouve aujourd'hui exposé aux foudres de Rome.

Le régent se trouvait à Madrid le jour du supplice. Quand Léon tomba, deux officiers d'ordonnance de l'escorte d'Espartero partirent au galop pour la *ronda* (boulevard extérieur) pour lui porter la nouvelle de la mort.

Ce soir, les *ciegos* (aveugles) chantaient d'une voix chevrotante, dans les rues, le récit de ce grand drame (*Occurencias de esta capital*). Mais ce *factum* sent Linage d'une lieue ; il est tronqué, menteur comme un discours de la couronne. On s'est bien gardé d'y rapporter les paroles de Diégo.

A l'heure où je vous écris, la ville est

muette; nul groupe ne se forme dans les rues ou à la porte du Soleil. Le peuple de Madrid obéit, comme l'Arabe, au sabre qui commande, et pas une voix n'a crié! L'ambassade française, qui a laissé tirer vingt-sept coups de fusil contre sa porte, n'a pas osé se plaindre du *manifesto* publié ce soir dans tout Madrid contre le roi Louis-Philippe, *el rey de barricadas* (1), et le gouvernement de France qu'on y appelle *traidor è cobarde* (2). M. Pajeot fait reblanchir au contraire l'ambassade qu'on récrépit à la chaux pour l'arrivée de M. de Salvandy. A ce sujet l'un de nous disait « qu'au *lieu de réparer l'ambassade française, on ferait mieux de faire des réparations à l'ambassadeur.* »

Je vous donnerai dans une très prochaine lettre d'autres détails sur la légation française à Madrid, détails qui vous montreront à quel point l'Angleterre nous tient ici le

(1) Propres termes du *Manifesto.*

(2) Traître et lâche.

pied sur la gorge. Ce soir même et quelques heures après l'exécution, les théâtres regorgent de monde, et l'on ne parle que de la prochaine arrivée de Rubini.

XIV.

A M. MELESVILLE.

Madrid, 20 octobre 1841.

Le *théâtre espagnol* est bien fait, à coup sûr, pour attirer l'attention par sa seule nationalité. N'est-ce pas, en effet, un théâtre original, exceptionnel, hautain, en dehors de toute analogie et de toute concession aux mœurs étrangères, que celui pour lequel ont écrit Caldéron, Guillen de Castro, Lope de Vega, Moreto, Moratin, Tirso de Molina et vingt au-

tres esprits pleins de sève et de franchise? La seule comédie de cape et d'épée (*de capa y d'espada*) nous apparaît encore aujourd'hui sous l'aspect d'un capitan aux chausses tombantes, le front haut, la parole brève. Une moustache rousse qui s'élève en croc jusqu'à la tempe comme celle du biscayen don Rodrigue de Mondragon (1), une rapière démesurée, des éperons farouches et une fraise colossale complètent son costume. Sous les yeux du roi et dans l'Alcazar elle se tait et n'ose jeter un défi; mais une fois dans la rue, sur la place publique, dans une allée du Prado, elle menace, elle raille, elle s'attaque à tout ce qui passe. Elle a à sa solde tous les types bouffons et récréatifs de Madrid : l'alcade hébété, le tuteur bonhomme, le *gracioso* qui dit des sentences, l'amoureux éconduit, le barbier en plein vent, le bouffon du roi, le *burlador* de café, la marchande d'éventails, le

(1) *Gil-Blas*, liv. II.

coupe-jarrets, l'homme, à la guitare, la duègne, que sais-je? tout un monde qu'elle seule sait faire agir et parler avec son costume, ses ridicules et ses vices. A la seule pensée de franchir le seuil du premier théâtre de Madrid, vous voilà jeté comme malgré vous dans une rêverie indéfinissable; vous pensez aux figures du Cid, d'Almaviva et de Figaro.

Le digne maître d'école, le seigneur Thomas de la Fuente, va-t-il vous offrir, comme aux bourgeois d'Olmedo, un spectacle unique et aussi réjouissant que les *Amusements de Muley Bugentuf, roi de Maroc?* pièce de circonstance jouée devant Gil Blas et son camarade par des écoliers, tous enfants de famille de Penafiel et de Ségovie? Celui-là n'aimait que l'effroyable : c'était son goût; il était du sentiment d'Aristote, qu'*il faut exciter la terreur* (1). Vous songez aux comédies salées de Moreto, *saladas*, c'est ainsi qu'il vous les

(1) *Gil Blas*, liv. II.

nomment. Où sont les cavaliers, les grands seigneurs qui se pressent à pied ou en carrosse aux alentours du théâtre? Et les comédiennes de Gil Blas, aussi belles que Laure ou Arsénie, qui achètent des terres auprès de Zamora et ont pour amants des fils de corrégidors? Préparez-vous à tous les filets du démon tendus pour vous prendre aux œillades lascives, aux propos galants, aux mines hypocrites, aux femmes qui se font un jeu de tromper, comme au temps de Phénice que le digne seigneur de Santillane avait tant d'impatience d'embrasser, qu'il trouva ce soir-là que la pièce était fort longue. Encore un coup, marquis, vous qui n'avez rien à faire à Madrid que de bâiller, c'est aujourd'hui représentation extraordinaire à Madrid; mettez au doigt votre plus beau diamant, et courons tous deux au théâtre. Il est impossible que la pièce vous endorme, et que la bande joyeuse des actrices ne vous trouve pas fait à ravir! Vous venez de France, mon cher; vous êtes le meilleur ra-

goût parisien qu'on puisse leur offrir. Allons, bel oiseau bleu, venez vous prendre à la glu!

Quand je partis ainsi avec le marquis d'A..., l'affiche du théâtre del Principe annonçait bien en effet une *funcion extraordinaria*. C'était un bénéfice, et l'acteur D. José Garcia Luna, le bénéficiaire, avait eu l'attention délicate de nous envoyer le programme. Dans ce programme, le nom de Lopez de Véga n'entrait pour rien. Le spectacle se composait de l'*Hijo de la Tempestad* (le Fils de la Tempête), drame nouveau du *senor* Bouchardy, notre premier dramaturge. Vous saurez qu'en Espagne les traducteurs n'y regardent pas de si près pour changer les titres; ce drame ainsi baptisé avait pour titre à Paris: *Longue Épée le Normand.*

Comment la traduction fait-elle en ce moment-ci fureur à Madrid, qui compte cependant quelques poètes et auteurs originaux? direz-vous. La position du traducteur espagnol, vous répondrai-je, vaut mieux cer-

tainement que celle de producteur ; c'est une rente constituée sur les théâtres de France ; et ce qui vous semblera surprenant, c'est que deux ou trois auteurs en aient seuls le monopole en cette ville. En effet, quoi de plus commode et de plus sûr ? Le magasin dramatique de Paris n'est-il pas là ? Au lieu de suivre les sentiers de Calderon et de Lopez de Véga, l'Espagne nous fait l'honneur d'un emprunt, et nous devons l'en remercier. Un traducteur à Madrid est obligé de fournir à la scène qui l'a choisi huit ou dix pièces par an ; mais ce n'est là qu'un nombre fictif, car, de son côté, le théâtre s'oblige à jouer tout ce qu'il traduit. Le traducteur reçoit pour chaque pièce mille réaux (deux cent cinquante francs) ; le prix n'est certainement pas excessif. Il arrive d'ailleurs qu'étendues sur le lit du Procuste de la traduction, des pièces à couplets, des pièces de chant en trois actes, comme les *Treize* et le *Domino noir*, par exemple, sont réduites en un acte par le traducteur ; car on ignore ici le genre de l'opéra-

comique : on ne chante qu'au Théâtre-Italien. Les auteurs originaux se récrient contre cette Saint-Barthélemy dramatique ; ils se récrieraient avec non moins de raison sur l'omission presque constante de leurs noms dans l'imprimé des pièces traduites (*arreglade*). Si c'est un orgueil pour un écrivain français de se voir traduit en espagnol, pourquoi l'arrangeur penserait-il plus à lui qu'à l'auteur original? Indiquer les sources où l'on a puisé est de rigueur; l'oubli, en cette occasion, n'a pas d'excuse. Les traducteurs ne manqueront pas d'alléguer que les noms de beaucoup de nos auteurs sont presque inconnus à Madrid ; c'est un motif de plus, à notre sens, pour les faire connaître. Sans un M. de Châlon, qui avait été secrétaire de Marie de Médicis, et qui, retiré à Rouen dans sa vieillesse, eut occasion de féliciter Corneille sur ses premiers succès, et de traduire complaisamment pour lui quelques fragments de pièces espagnoles, Cor-

neille eût ignoré Guillen de Castro, et, par contre-coup, la France eût ignoré *le Cid*. N'est-ce pas au talent qu'appartient, après tout, le droit de bourgeoisie et de cité?

En écartant ce tort des arrangeurs, un Français transporté au sein de Madrid ne pourra manquer de rendre justice à la spontanéité littéraire qui accueille ici toute œuvre venue de France. Il est impossible d'être plus empressé que le public de Madrid pour nos moindres drames et comédies. Si, dès vos premiers pas vers la scène espagnole, vous vous affligez de sa similitude d'emprunt avec la Belgique, en revanche dites-vous que c'est là un peuple, un pays trop fier pour voler vos livres aussi impudemment que le Belge à sa frontière; il vous prête en frère généreux son théâtre, son manteau, son épée. Sa politesse, hautaine et froide au premier abord, devient tout d'un coup pour vous animée et bienveillante, pour peu que vous teniez à l'un des camps de l'intelligence, que vous ne

voyagiez ni en désœuvré ni en sceptique. Il nous siérait mal, d'ailleurs, de lui reprocher l'emprunt, à lui, dont nos auteurs ont pris tant de fois les broderies et les dentelles; n'a-t-il pas inspiré Molière, Lesage et tant d'autres? Entrez donc avec moi dans la salle *del Principe*, belle et vaste salle, à qui la mantille et le jeu de l'éventail rendent à certains jours un aspect national digne des jours brillants de Charles IV. Rival de celui de la Cruz, que l'on restaure à cette heure, il oppose avec succès Romea à La Torre : ces deux artistes, les plus éminents de Madrid, se partagent la foule et les bravos. Vous arrivez à votre place (*luneta*), la toile est baissée; les lions de Madrid, la canne à pommeau d'or sous le menton, regardent les belles dames, dont le bras nu est appuyé sur le velours des loges avec un orgueil et une prépondérance castillane. A l'amphithéâtre obscur et profond réservé aux femmes de classe moyenne, et où

les hommes n'entrent pas(1), c'est un cri subit d'éventails pendant les entr'actes; ils s'agitent, s'ouvrent et se ferment; vous diriez d'une foule d'oiseaux ouvrant leurs ailes d'argent. Les conversations s'établissent: on parle de la *jota valenciana*, où doit danser une jolie fille de seize ans venue de Grenade. Les acteurs principaux du drame sont MM. Roméa, Garcia Luna, Sobrado. Vous êtes à quatre cents lieues de Paris: vous vous attendiez à une saynère, vous nagez en plein mélodrame. Au théâtre de la *Cruz*, vous voyez une longue affiche, le *Vaso d'agua*, c'est le *Verre d'eau* de M. Scribe. Vous ennuyez-vous d'attendre le commencement du spectacle? Descendez au café *del Principe;* c'est là que se trouve l'armée des auteurs et des nouvellistes de Madrid, entourée d'un nuage auguste produit par la cigarette. C'est aussi là que m'attendait l'un de mes amis de

(1) Cet amphithéâtre se nomme *Cazuela*, Casserole, peut-être par cela seul qu'il ne ressemble pas mal à un four.

Paris. Espagnol d'origine et poète par caprice, M. Juan Floran, à qui nos revues parisiennes doivent d'excellentes pages.

— Vous êtes attendu au foyer de la Comédie, me dit-il ; montons et allons voir Roméa.

Le foyer du théâtre est au premier étage ; j'y suivis M. Juan Floran, l'un de ses habitués les plus célèbres, et je trouvai Roméa dans le costume complet de Longue-Épée le Normand.

Le senor D. Julian Roméa, directeur et premier acteur du théâtre del Principe, est un bel Espagnol de trente à trente-trois ans, légèrement voûté au premier abord comme Bocage, mais l'œil aussi noir, aussi inspiré que lui. Sa pâleur ambrée, son geste expressif, sa tenue élégante, en font un artiste à part ; il prononce nettement et avec une rare intelligence les moindres mots de cette langue castillane si douce dans l'amour, si sonore dans la colère. La taille de cet artiste est élevée, ses manières nobles, faciles ; c'est un premier rôle dans toute l'acception du

terme. Il parle assez français pour être compris ; il est affable, mesuré ; c'est un directeur comme il peut s'en trouver encore à de rares intervalles sur nos théâtres de France. Roméa venait de boucler son ceinturon sur sa chemise de maille ; il fumait sa cigarette en attendant la réplique. Il se leva et vint à moi d'un air empressé, me parla de Paris, et sembla fort curieux de se mettre au courant des nouveautés dramatiques. A côté de lui et dans ce foyer modeste où figurent pour tous meubles quelques bustes d'auteurs et une psyché, se tenait la senora Mathilde, sa femme, grasse et fraîche personne, que je fus fort tenté de croire une Hollandaise avant d'avoir considéré l'expression vive et fine de ses jolis yeux. La Mathilde, qui joue les deux genres, ainsi que Roméa, la comédie et le drame, possède une grande distinction de manières : elle joue avec feu et avec esprit ; c'est la Dorval du théâtre del Principe. La conversation du foyer roulait ce jour-là sur la dernière émeute de Madrid, et

le *gracioso* pouvait certes tenir à honneur d'avoir fait rire la veille, dans une comédie de l'ancien théâtre, ce même peuple qui, dans la nuit du 7, avait manqué de voir changer son gouvernement avec quelques coups de fusil.

Ce *gracioso*, ce comique par excellence, c'est Guzman, Guzman, que je ne saurais comparer qu'à notre Monrose pour le masque et pour la verve. Donnez à Guzman un rôle de niais qui ait à la fois du sentiment et du comique, et Guzman s'en tire en comédien sûr de lui ; il est bête et naïf à faire rire ou pleurer. Je l'avais déjà vu dans la pièce de Moreto qui a pour titre : *Son siempré los de fuera que echan los de casa* (1) ; et il m'avait paru adorable de comique, quoiqu'à cette heure Guzman ait l'âge de Monrose. Cette comédie bouffonne de Moreto contenait les expressions les moins gazées du dictionnaire ; on y appelait sans plus de gêne Guz-

(1) Ce sont toujours ceux du dehors qui chassent ceux qui sont dedans.

man, tout le temps de la pièce, *alcahuete* (1). Il est vrai qu'en se reportant à la crudité de certains termes de Molière, on est disposé à passer ces licences à Moreto. Le style et les jeux de mots de cet auteur, intraduisibles en français, ont tellement vieilli, même en Espagne, ils ont une si étrange verdeur de vieux langage, qu'un Castillan placé à côté de moi me disait qu'à coup sûr je n'étais pas le dernier à les mal entendre, et que cent personnes au plus comprenaient la pièce dans la salle. Eh bien! cette pièce du vieux répertoire, Guzman la réchauffait tellement de son jeu, qu'elle ne me donna pas un seul moment d'ennui, malgré quelques scènes d'une longueur démesurée dans le rôle de la *Tia*. Non loin de Guzman se tenait Sobrado, acteur calme et soigneux, qui passe à Madrid pour avoir une fort belle collection d'épées

(1) Ce mot ne peut se traduire chez nous, pour ne pas offenser les oreilles sévères, que par l'équivalant du mot et de l'emploi peu décent de Bonneau.

castillanes. Sobrado remplit les rôles de père noble avec une rare tenue.

Je ne tardai pas à voir arriver dans le foyer les auteurs et les poètes de Madrid : Espronceda, célèbre par son *El Diablo Mundo* (1); Zorilla, Escosura, Breton de Los Herreros, D. Ventura de La Véga, et vingt autres. On parla des saynètes de Ramon de La Cruz, le Vadé par excellence. Dans ces saynètes, que l'on joue fort rarement à l'heure qu'il est, figurent des *chulos*, des *manolas*, tout le bas peuple curieux et primitif de Madrid. Je descendis un instant dans les coulisses, et parus surpris d'y voir beaucoup de gens la cigarette à la bouche, fumant tout à l'aise sans s'embarrasser des planches et de l'incendie. Un garçon de théâtre allait et venait à l'entour d'eux comme une âme en peine, éteignant de son pied les bouts de papier où luisait encore l'étincelle. Cependant la toile était levée, et Longue-Épée le

(1) Le *Monde infernal*, imitation de Goëthe.

Normand commençait sa terrible et longue histoire. Je m'assis à côté de don Manuel Breton de Los Herreros, l'auteur le plus fécond et le plus original de Madrid. Celui-là ne se contente pas de traduire ; il produit, et commence à se faire, à quarante ans, un répertoire qui promet de devenir aussi compacte que le répertoire de Scribe. Le relevé de ses comédies originales m'a paru curieux pour la statistique du théâtre actuel, et je vous le donne textuellement.

1. A la vegez Viruelas.— 2. Los dos Sobrinos. — 3. El Ingenuo. — 4. Achagues a los vicios. — 5. A Madrid me vuelvo. — 6. La Falsa ilustracion. — 7. Marcela. — 8. Un Tercero en discordia. — 9. Un Novio para la Nina. — 10. Me voy de Madrid. — 11. La Redaccion de un periodico. — 12. El amigo Mantin. — 13. Todc es farsa en este mundo. — 14. Muerete y veras! — 15. Flagueras ministeriales. — 16. Un dia de campo. — 17. El que diran y el que teme da à mi? — 18. Una vieja. — 19. No ganamos para sustos. —

20. — El pelo de la Dehesa. — 21. El cuarto de hora. — 22. Dios los cria, y ellos se juntan. — 23. Cuentas atrasadas. — 24. Que hombre tan amable! — 25. Lo vivo y lo pintado.—26. Merope.—27. Elena.—28 D. Fernando el Emplazado. — 29. Vellido Dolfos. — 30. La pluma prodigioso, comedia de magia.

Il faut compter en outre dix à douze pièces en un ou deux actes, au nombre desquelles figure la jolie comédie *Mi Secretario y yo*, et plus de soixante traductions ou imitations de drames français et italiens en vers ou en prose. Pour les pièces de circonstance, M. Breton de Los Herreros n'en fait pas même mention dans son répertoire.

Voilà certes, direz-vous, un homme exténué par le travail! Rassurez-vous, don Manuel Breton a le teint frais et les couleurs les plus roses; c'est un épicurien ami du *far niente*, et qui ne travaille qu'à ses heures. Mais, encore un coup, est-ce donc la peine de traduire quand on possède des auteurs

originaux si féconds ! La réponse la plus directe à ceci, c'est que le théâtre à Madrid est un vrai Minotaure ; il dévore à lui seul plus que le premier de nos théâtres. Une pièce jouée *cinq fois* est l'apogée d'un succès ; et si vous joignez à cela que l'on a joué en un seul mois tout le répertoire de Victor Hugo, notre grand poète, vous aurez une idée de la gloutonnerie dramatique des Castillans. Ce qu'il y a de triste pour des acteurs du mérite de Roméa, de Guzman, de Sobrado, c'est qu'ils jouent de cette façon indistinctement, et comme en province, toute la kyrielle des pièces bonnes ou mauvaises, et que la quantité devient forcément pour eux la qualité.

Un jeune homme au teint brun, maigre et aussi petit de taille qu'un grand d'Espagne ordinaire, mais l'œil vif, plein d'éclat, vint parler alors à don Manuel Breton ; ce jeune homme, c'est don Ventura de Vega, le traducteur en titre du théâtre del Principe, esprit original, poète distingué, qui pourrait fort bien se passer de traduire, car il est connu à

Madrid par une foule de vers charmants, un goût sûr et une mémoire qui tient du prodige. Ancien secrétaire de la reine Marie-Christine, don Ventura de La Vega, que nous avons vu souvent à Paris applaudir mademoiselle Rachel, tient à Madrid le monopole de la traduction; il le partage depuis quelque temps avec son ami Tirado. Aux qualités de l'homme d'esprit, don Ventura de La Vega joint celles de comédien parfait; il représente lui-même les meilleures pièces du vieux théâtre espagnol, sur le joli théâtre d'amateurs nommé le *Liceo*, théâtre dont M. Roca de Togores, auteur de la comédie historique de *Molina*, est président. Le 7 octobre au soir, au moment où je mettais des bas de soie pour me rendre à ce théâtre, situé au bout du Prado, j'entendis sonner les cloches, et en un clin d'œil il y eut une vive riposte de fusillade. Ainsi qu'il est d'usage en cas d'émeute, des lumières sans nombre et des lanternes de papier (*faroles*) apparurent à toutes les fenêtres; ceux qui n'en mettent

pas se trouvent notés par la police : c'était à qui illuminerait. On continuait à tirer du côté de l'hôtel du duc de la Victoire; la pluie tombait à torrents. Je regardais tristement mes bas de soie et ma carte du Liceo annonçant la première représentation du *Ricco hombre d'Alcala*, quand je vis entrer l'hôte et sa femme, suivis de tout un chœur de marmitons. Ils venaient se suspendre à mes basques d'habit pour que je ne sortisse pas.

— C'était pourtant là une belle comédie, reprit mon hôte, et M. Ventura y eût joué si bien son rôle !

La tragédie de la rue devenait trop sérieuse, je dus renoncer au plaisir que je me promettais de la représentation du Liceo. Don Ventura de la Vega vint me parler gaîment de cet épisode, que j'avais conté à quelques amis. Nous montâmes dans la loge de la Maltilde; on parla de l'arrivée prochaine de Rubini, que la crainte des évènements devait retenir à Bayonne. Le spectacle fini, je rencontrai le peintre Esquivel, dont

l'histoire mérite à coup sûr d'être placée à côté de celle de *Clermont* du Gymase : Esquivel a été aveugle, aveugle pendant longtnmps; il trouvait cependant le moyen de peindre et de faire de beaux portraits. Vous l'eussiez vu alors promener comme un somnambule les mains sur sa toile : jugez de ce que devait souffrir cette âme jeune, forcée de s'en remettre au témoignage de ses amis! Esquivel craignait leur indulgence, et cependant il a un véritable talent. Je vous parlerai une autre fois de sa manière, quand j'en serai à la revue des ateliers de Madrid. En attendant, si je vous ai cité la pièce de *Clermont*, c'est que, pour secourir l'infortune d'Esquivel, et lui assurer sa recette d'une représentation à bénéfice donnée sur le théâtre del Principe en son honneur, on se crut obligé de devoir choisir celle-là. Vous représentez-vous les émotions de notre artiste pendant qu'on déroulait ainsi sa propre histoire, qu'il ne pouvait, hélas! qu'entendre? Aujourd'hui Esquivel est presque sauvé; c'est

le meilleur peintre de Madrid après Lopez qui est vieux et cassé; il peint maintenant les yeux ouverts, et peut reconnaître ses amis et ses rivaux quand ils passent. Esquivel m'a fait promettre de lui donner séance pour mon portrait; je n'en ai vu qu'un de lui, mais fort ressemblant : c'est celui de la belle marquise de Villa-Garcia. La vie d'un peintre à Madrid est une vie douce, facile; elle est exempte de rivalités aussi fréquentes qu'à Paris. Il n'y a pas cinquante peintres, et il n'y en a pas six d'éminents. Tout s'use, tout s'éteint; les Espagnols ont assez de leurs grands maîtres, de leurs rois et princes d'école : ils nous envient nos lithographies et nos papiers peints. Ce que c'est que l'ennui des riches!

Cependant le drame de *Longue-Épée* finissait : Roméa l'avait enlevé victorieusement. Nous trouvâmes en sortant le sereno qui criait : *Las doce!* (minuit); cette heure des amoureux et des voleurs sonnait en effet à la Puerta del Sol. Embossé dans mon manteau,

je sortais du péristyle du théâtre, quand un petit homme vêtu de noir de la tête aux pieds m'aborda par mon nom et me présenta un papier. Je pensai alors à Florimonde, Estelle, et à toutes les comédiennes du temps cavalier de Gil Blas, je me dis que l'une d'elles daignait peut-être m'écrire.

J'ouvris le billet, et ma surprise fut profonde : c'était un billet de répétition pour le lendemain.

Ce petit homme noir, qui m'avait d'abord semblé être un huissier, était un simple employé du théâtre, décrépit, ridé comme un Espagnol qui a fait son temps ; il me dit à peine quelques paroles et voulut s'enfuir ; mais je le retins et le priai de m'accompagner jusqu'à mon hôtel, en guise de *sereno*, bien qu'il n'eût ni la pique ni la lanterne de ce digne *watchman*.

— *Al servicio de usted, caballero*, me répondit-il en m'offrant la droite du trottoir, et il me demanda si j'avais peur des voleurs de nuit.

— Un peu, repris-je quoique la peur ne me troublât guère et que la curiosité fût alors le motif qui me dominait. Je ne pouvais guère m'expliquer en effet ce qui pouvait m'attirer un billet de répétition.

— Vous ne connaissez pas le *Mulato?* me dit mon guide.

Ce mot était facile à traduire pour un novice comme moi, je lui demandai quel était ce *Mulâtre?* et il me répondit que c'était une pièce de France, en trois actes. Peu à peu, et d'après les détails qu'il me donna, je commençai à comprendre qu'il s'agissait du *Chevalier de Saint-Georges*, et que ce pouvait bien être une conspiration réelle, que ces demi-mots entendus par moi au théâtre dans la loge de Mathilde et de Roméa. J'appris en effet que l'on avait joué six fois la pièce et qu'on se préparait à la reprendre. Jusque-là il n'y avait rien de bien étrange ; mais ce qui me donna une véritable confusion, c'était que je dusse la faire répéter, car je savais

tout au plus sept à huit phrases d'espagnol.

C'est alors que je regrettai de n'être pas parti de la veille pour la Granja, comme j'en avais le projet. Ma nuit se passa en rêves affreux : je me vis assis au théâtre del Principe sur la chaise de paille des répétiteurs, conduisant tout à faux, les entrées et les sorties. Dans un coin de la première coulisse, j'entrevoyais une figure brune et maligne qui n'était pas celle de Saint-Georges : c'était mon ami et collaborateur Mélesville, qui semblait rire de mon embarras, et qui se drapait dans son manteau d'un air méphistophélique.

Le matin, je fus réveillé par un homme de la rue qui m'apportait des bouquets énormes : c'est l'usage pour les étrangers venus depuis peu, et cet horticulteur matinal espère obtenir un *duro* avec cela. Je lui en donnai deux, en le priant de porter ces bouquets à la sénora Mathilde, qui devait jouer le rôle de madame de Presle. Il se retira

avec les salutations les plus obséquieuses.

L'heure de la répétition venue, je me rendis au théâtre. J'avoue que le cœur me battait violemment. Faire répéter une pièce sur la scène de Calderon et de Lope; parler à des gens habitués à la prose de Moreto, aux vers de Breton, au beau langage castillan! Il m'eût semblé juste de me voir arrêter comme un profane par le portier du théâtre. Cependant, je ne pouvais douter que c'était ma comédie qu'on répétait : une affiche monstrueuse, pyramidale, aussi grande que deux foulards cousus ensemble, fraîchement collée à la porte, m'en avertissait bien mieux encore que mon bulletin de répétition.

Sitôt que j'arrivai, je vis venir à moi Roméa d'un air affable; les chœurs, les acteurs, l'orchestre, tout était sur la scène comme pour un grand opéra, tout cela parlant, gesticulant, fumant; de sorte que ce monde avait l'air de jouer dans le brouillard. Ce n'était pas celui de l'encens, mais

bien celui du tabac. J'assistai à la répétition en me plaçant à l'orchestre. Tout allait pour le mieux, voire même le fameux coup de pistolet, qui ne rata pas, comme à Paris, à la première représentation. Je reçus, nouveau Gil Blas, l'accolade de mes nouveaux camarades, les auteurs de Madrid; mais on m'épargna celles du souffleur, du moucheur et du sous-moucheur de chandelles, le théâtre étant éclairé, grâce à Dieu, un peu mieux qu'au temps de Louis XIV. Je vis le moment où l'on allait me faire jouer à moi-même un rôle dans mon œuvre, tant j'étais accablé de questions et d'interpellations amicales; on coupait les répliques de mes acteurs à chaque instant. Eux, cependant, ne quittaient pas le *puro* (1), même en répétant leur grande scène, et ce ne fut pas un des moindres sujets d'étonnement que me causa la répétition, de voir le père-noble s'humilier, au troisième acte, devant son fils, en lui en-

(1) Cigarre.

voyant de temps à autre quelques bouffées de tabac.

Les artistes du théâtre del Principe 'ont cela de commode et de charmant qu'ils ne sont ni gourmés ni prétentieux ; ils causent de tout avec une intelligence remarquable. La répétition finie, on parla beaux-arts, politique, course de taureaux ; mon ami Juan Floran se faisait mon traducteur avec une grâce incomparable. En vérité, le pauvre Melchior Zapata, le comédien de campagne, le même qui *trempait des croûtes de pain dans une fontaine*, était loin de mes souvenirs au milieu de ce cercle instruit, poli, bienveillant, et qui ressemblait presque à une académie d'hommes de goût.

La senora Mathilde était en toilette de ville : cette toilette consiste maintenant dans l'inévitable chapeau français, qui menace de détrôner la mantille, à moins que les cortès ne veuillent s'assembler et rendre une loi. Elle me fit voir ses costumes, qui me parurent aussi luxueux que choisis. C'était,

pour le second acte, une robe blanche de satin avec des agréments de marcassite aux volans et aux manches de la robe. Roméa était fort préoccupé de sa pommade, une pommade inventée par le coiffeur à la mode de la rue San-Jeronimo, qui devait lui faire un teint mitigé d'Othello, favorable à ses dents blanches, ses lèvres rouges, son œil noir. Sur ces entrefaites, vint un beau jenne homme de vingt à vingt-cinq années, qu'on me dit être cousin du poète Larra.

— Qu'est-ce que Larra? demandai-je alors à Juan Eloran.

— C'est là, me répondit-il à voix basse, un nom de héros déjà fatal dans Byron, et plus malheureux encore dans Cadix. Larra le poète s'est suicidé à vingt-six ans pour une femme : il était l'auteur de *las Cartas de Figaro*, et l'un des écrivains les plus distingués du *Courrier* de Madrid. Mariano Larra possédait une de ces organisations de poète nerveuses et presque fébriles; il n'était pas bien sûr en vérité qu'il eût un corps, tant la passion domi-

nait cette frêle enveloppe, tant le charme mélancolique de son visage s'effaçait sous la mélodieuse tristesse de sa voix. C'était le plus simple des hommes, inhabile à comprendre les choses matérielles de la vie, rêveur naïf, esprit doux, de ceux auxquels l'amour apparaît encore sous le voile chaste de la rêverie et du silence. Il s'attendrissait parfois et pleurait sur lui-même comme un enfant. — Je suis né pour le malheur, répétait-il à ses amis qui lui parlaient de sa gloire, car Larra, quoique jeune, était déjà fort apprécié. La paisible contemplation d'une fleur, d'un ruban, d'un voile, formaient toute la vie et tout le bonheur de Larra; il n'allait jamais aux courses de taureaux, et préférait voir se briser à ses pieds les lames bleues et sonores de l'Océan à Cadix, Cadix la ville des balcons et des femmes par excellence. Un dimanche qu'il se rendait à sa promenade accoutumée au bord de la mer, sur le chemin de San-Fernando, il vit une dame si belle, que, suivant son ex-

pression, « le diable eût allumé son cigare au feu de sa prunelle andalouse. » Larra en eut peur ; était-ce un instinct, un vague pressentiment? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de ce jour-là, il devint triste. On le voyait souvent errer le soir comme un vrai *baratero* (1) par les rues étroites et obscures de la ville ; rien ne lui plaisait, ni les *boleras* du Principal, ni les femmes de Tarifa au grand voile turc tombant sur les yeux, ni la promenade sous les grands arbres au bout de la rue *Ancha*, ni l'air de la mer agitant les nattes et les tentures de chaque fenêtre, ni la *Playera* que chantent les noirs gitanos. Tout le temps du carnaval, il l'avait passé renfermé chez lui avec ses livres. Le bruit transpira bientôt qu'il était l'amant de la senora N..., dont le mari habitait Manille; admirable personne au teint d'un blanc mat, aux cils noirs comme l'aile d'un corbeau et

(1) La race des *barateros* de Cadix est celle des voleurs et des gens sans aveu ; ils pillent et trichent au jeu les matelots venus dans le port.

qui avait la couleur des roses de Chiclana sur les joues. Ce commerce avait pour Larra un charme de nouveauté indéfinissable : il était romanesque comme l'esprit du poète, jour et nuit son âme s'envolait vers son idole avec bonheur. La senora était plus âgée que lui de trois ans; sa grâce, sa beauté en faisaient la perle de Cadix. Pour l'œil de Larra, cette femme était un reflet de la plus admirable vierge de Murillo; elle était devenue vite la grande question de sa vie, il ne lisait plus que dans son cœur. L'amour, en Espagne, c'est l'occupation de tous les instants, l'affaire sérieuse, unique; la barque une fois lancée à la mer, il faut en contenir le gouvernail assidument. Absorbé dans cet amour, Larra oublia bientôt ses chères études, où plutôt il ne vit et n'étudia qu'Angustias, c'était le nom de sa maîtresse. Il y a des noms qui ressemblent à un hochet, à la joie, au plaisir, d'autres à la douleur et aux vêtements de deuil. L'exemple d'Harzenbourg, l'auteur des *Amants de Tervel*, drame fort

estimé en Espagne, et celui de Garcia Guttierez, l'auteur *del Trovador*, eussent pu encourager Larra dans la voie du théâtre ; cependant il se bornait à des poésies insouciantes, à des cris du cœur notés par lui et qui ressemblaient tantôt à l'extase, d'autres fois à la souffrance. Ces poésies de Larra devaient mourir avec lui ; la vie des poètes amoureux est ainsi faite, le monde ne connaît d'eux que ce qu'ils lui livrent ; la coupe bien aimée reçoit seule leur suc le plus pur, mais elle en ignore le prix. Il y a dans les liaisons les moins durables des instants d'amour et de solennité profonde, où le poète dépose à son insu le meilleur de son génie. Ainsi durent être, au dire de plusieurs amis de Larra, ces chants d'oiseau réfugié sous le chaud duvet de son lit de mousse, ces larmes du solitaire qui ne vivait plus que de son âme. Sa maitresse venait en effet de le quitter, pour un voyage à cinq lieues de Malaga.

La santé de la senora exigeait seule son

départ ; elle devait prendre les bains que l'on trouve à cinq lieues de cette ville. Une affaire importante de famille retenait Larra à Cadix ; il vit partir sa maîtresse avec un chagrin à peine adouci par les baisers d'Angustias. Son absence, disait-elle, ne devait pas être longue ; elle partait avec sa seule camériste. Dès qu'elle fut partie, la vie de Larra devint aussi sévère que celle d'un moine ; il ne parlait plus guère qu'à un vieux domestique chargé, comme un geôlier, de lui apporter chaque jour sa nourriture, Celui-ci surprenait parfois Larra dans des enfantillages étranges d'amoureux ; il lui voyait ranger sur une longue table divers objets de toilette qui avaient appartenu à la dame : c'étaient des gants fanés, des bouquets de bal, des souliers blancs, et, sur chacun d'eux, Larra mettait l'étiquette de *guantes*, *flores de mano*, *zapatos blancos*, etc., avec une date. C'était un musée de souvenirs pour le poète, un mensonge de l'amour qui lui faisait croire encore à la présence de sa

chère Angustias. Quelquefois il écrivait ce nom à la craie sur le vieux papier à fleurs de sa chambre, et il allumait un cierge devant la place où les lettres étaient tracées. La première semaine, la senora lui écrivit très régulièrement : elle lui parlait des sites intéressants qu'elle avait vus, et de la douleur de les avoir vus sans Larra. — Mon voyage est bien sombre, ajoutait-elle, n'ai-je donc pas laissé mon soleil à Cadix ? Cette phrase andalouse était suivie de vingt autres non moins passionnées, de ces phrases qu'une maîtresse espagnole sait seule écrire, et qui ressemblent tant à un sonnet. Les pauvres yeux de Larra avaient tant pleuré, qu'il pouvait à peine lire ces caractères charmants; il s'y reprenait jusqu'à trois fois, en baisant la petite croix d'Angustias pendue à son cou. Ces lettres faisaient son orgueil; il les comptait et les recomptait comme un enfant. Avec celles écrites précédemment par la senora, elles formaient le chiffre soixante, chiffre glorieux pour une liaison et qui com-

mence à compter. Un jour que Larra se promenait à Cadix, au quartier des *Gitanos*, il en vit un de douze ans qui tenait un coffre de fer assez ouvragé sous son bras.

— Cède moi ce coffre, dit-il à l'enfant, qui le lui céda pour quatre duros.

Larra fit orner le coffre d'un beau velours blanc, la couleur favorite d'Angustias, qui ne portait jamais que la mantille blanche, et y déposa ses chères lettres. Peu à pen, et comme cela n'arrive que trop, la correspondance amoureuse de la senora devint plus rare. Larra crut d'abord qu'elle était malade ; cette pensée est l'excuse ordinaire des cœurs épris. Il s'en alla à la cathédrale, il y fit dire plusieurs messes. En rentrant chaque soir, il ne manquait jamais de demander à son vieux valet de chambre :

— Y a-t-il quelque lettre pour moi?

Et le domestique répondait : Non. Bientôt il eut honte de demander, il se résigna. Le silence de sa maîtresse durait toujours, Larra voulut partir. Un de ses amis, à qui il

se crut obligé de demander conseil, le retint.

— Puisqu'il faut tout vous dire, ajouta cet ami, la senora N... estte à cet heure la *querida* du prince V...., l'un des plus opulents seigneurs de Hongrie; elle est arrangée avec lui (*comprometida*). Cette belle liaison s'est formée bien vite, car aux bains l'on se voit tous les jours. Du reste, il en est fou, et dépense beaucoup pour elle. Angustias est loin d'être pauvre, je le sais; mais quelle est la femme qui est assez riche ?

Les paroles qu'il venait d'entendre perçaient le cœur de Larra : il se les fit répéter, exigea des détails, et les écouta avec une dignité calme. Cela fait, il prit son chapeau et sortit. La société est ennemie naturelle de l'homme qui souffre : Larra résolut de l'éviter, et, pour commencer, il ne passa pas par l'*Alameda*, où tous les oisifs de Cadix s'assemblent; il précipita sa marche vers le quartier des Gitanos. Sur les marches d'une porte basse, il reconnut précisément ce

jour-là le gitano de douze ans qui lui avait vendu le coffret. Des boucles de cheveux noirs et abondants retombaient sur sa joue brune, il avait un air d'Arabe malheureux et comme hébêté, et fumait dans une vieille pipe en bois rose. Dès qu'il aperçut Larra, il se leva aussi leste qu'un singe et courut à la maison, d'où il revint avec un pistolet qu'il lui présenta... C'était une arme assez vieille et qui avait quelques incrustations de nacre à son bois; le gitano la vanta beaucoup à Larra : il s'en était servi maintes fois, disait-il, pour tuer les mouettes qui rasent la côte. Larra sourit de l'exagération andalouse de son vendeur, mais il lui acheta le pistolet.

Il venait à peine de rentrer chez lui qu'on lui remit une lettre ; — cette lettre portait le timbre de Malaga. Un voile d'ombres passa sur ses yeux en brisant son cachet, qui pourtant n'était pas noir. La senora N... lui annonçait dans cette lettre qu'elle arriverait à Cadix le lendemain de sa réception, et qu'elle

lui demandait une entrevue. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort qu'ils se fient peu au bonheur qui leur arrive ; les mains de Larra tremblèrent, quand il remit cette lettre dans son coffret bien-aimé, à còté duquel se trouvait le pistolet du gitano. Cependant, comme il y a toujours dans le cœur d'un amoureux un espoir impérissable, il se persuada bientôt qu'un retour de tendresse amenait vers lui Angustias, et à cette idée son cœur battit avec tant de force que l'abattement mortel qui pesait sur lui s'effaça. Il fit mille folies, acheta des parfums, des fleurs, les plus belles grenades, et para sa chambre comme un jeune frère pare sa sœur pour un jour de noces. Larra disposa tout cela lui-même avec une joie et un bonheur inexprimables, et le soir qu'il attendait la visite de sa maîtresse, on eût dit qu'il en était revenu aux fraîches et fécondes illusions de son amour.

Il y eut bientôt un léger tintement de sonnette, et la senora N...... entra chez Larra.

Elle était vêtue comme une femme qui se rend au théâtre, les bras nus et les cheveux en bandeaux; sur ces cheveux de jais retombaient les franges de la mantille blanche dont les plis de satin ondoyaient coquettement. La vue d'Angustias mit Larra dans un tel trouble qu'il ne put d'abord proférer une parole. Il se contenta de lui offrir un siége, et se plaça debout devant elle, le dos appuyé à sa petite table. Il y eut entre eux un de ces moments de silence solennels dans lesquels notre âme semble recueillir ses forces pour lutter; ce fut Angustias qui l'interrompit la première.

— Je viens vous demander mes lettres, dit-elle à Larra ; il n'y a plus rien de commun entre nous deux.

Larra crut songer, et il la regarda comme si elle n'eût été elle-même qu'un fantôme. Par un mouvement instinctif, il étendit cependant la main vers le coffret ; Angustias le vit et demanda à Larra s'il contenait sa correspondance. Pour toute réponse, le jeune

homme poussa un soupir étouffé; et, se jetant bientôt aux genoux de sa maîtresse, il la conjura de lui laisser du moins ces gages si chers. — Je sais, continua-t-il, que vous avez un amant; mais jurez-moi sur la Vierge que vous ne m'arracherez pas ce coffret... Sans cela...

Et la main de Larra avait saisi le pistolet...

— Vous tuer, s'écria-t-elle en riant; vous tuer! y pensez-vous?

— C'est parce que j'y pense depuis longtemps, reprit-il, que je veux me tuer; oui, Angustias, vous avez brisé le seul lien qui pût me retenir à la vie, vous que j'aimais avec une fierté sainte. Il faut maintenant que je meure, et je mourrai!

Disant ainsi, Larra prit le pistolet qui était chargé et en approcha la bouche de sa poitrine. Angustias le regarda faire tranquillement.

— C'est une comédie, un *saynete divertido* que vous me jouez là, lui dit-elle, Lar-

ra, je veux mes lettres, il me les faut, je les veux, continua-t-elle avec un sérieux glacé.

— Vous voyez ce coffret ; Angustias, si vous me le laissez, moi qui n'ai plus que lui à présent, je consens à laisser aussi ce pistolet. Mais si vous l'emportez et passez avec lui le seuil de cette porte, — et il lui montrait celle de l'hôtel, — je me tue, par ce scapulaire de la *Virgen del Carmen* que vous m'avez vous-même brodé !

Le front du jeune homme s'était relevé de toute l'énergie de son désespoir ; Angustias n'en saisit pas moins le coffret, et disparut en lui lançant le regard méprisant d'une femme qui vient de voir un comédien manquer sa scène.

Elle allait passer le seuil de la porte donnant sur la rue, quand on entendit la détonation d'un pistolet. On trouva Larra assis dans un fauteuil près de la table, la figure pâle, les yeux tout ouverts : il était mort. Son pistolet gisait à terre près de lui.

Le vieux valet de chambre escortait la se-

nora; à l'explosion de l'arme, il la vit pâlir et chanceler... Larra lui avait tenu parole. Elle n'osa pas remonter dans cette chambre : elle qui avait bravé Larra vivant, elle eut peur de Larra sanglant et mort. Quelque temps après, le ciel la punit, car en allant à Manille pour rejoindre son mari, elle périt dans le naufrage du brick l'*Union*. Le domestique de Larra devint fou, et il est mort il y a peu de temps à la *casa de los Locos* (maison des fous), qui regarde la mer à Cadix.

— Vous voyez, continua mon narrateur, que chaque littérature a ses morts. A côté de Werther, nous avons Larra; mais Larra était poète, et Werther n'était qu'un rêveur allemand et un fou sentimental. Il lui a manqué d'écrire les *Lettres de Figaro!*

Cette histoire romanesque, profondément vraie en tout point, m'avait ému ; je quittai le théâtre le cœur rempli de tristesse et sans prendre garde aux affiches qu'on y posait. Je dînai assez mal à la Fonda ; je songeais à

Larra, j'avais perdu l'appétit. Le soir, je ne fus pas peu surpris de voir le carrosse du marquis de M... devant ma porte; il me demandait de l'accompagner à ma représentation.

Je trouvai la salle brillante de toilette et les dames parées comme pour un jour de gala. Il est vrai que le rôle du chevalier de Saint-Georges (*el Mulato*) est le premier rôle qu'affectionne Roméa. Il y est aussi distingué que Lafont, et a su imprimer au troisième acte un cachet de vigueur et d'âpreté qui lui appartient en propre. La senora Mathilde remplissait le rôle de la comtesse, et ce fut une véritable surprise pour moi de voir une artiste de Madrid, qui n'a connu ni mademoiselle Mars, ni mademoiselle Eugénie Sauvage, fondre habilement dans son jeu les nuances délicates de ces deux comédiennes. La gracieuse figure de la Mathilde, ses toilettes, son luxe, la finesse de son sourire et de ses poses, me faisaient croire à une création nouvelle. L'orchestre,

dans les entr'actes, exécutait les airs nationaux de la Castille, l'*Hymne de Riégo* entre autres. La comédie terminée, je me préparais à remercier mes acteurs du soin intelligent avec lequel ils l'avaient représentée, quand, au milieu des brouhahas de la salle, des applaudissements et des cris, j'entendis confusément cette phrase : *Que salga el autor! que salga!* En même temps tous les yeux se tournaient vers la loge du duc d'O..., où je m'étais retranché sur la dernière banquette. Ignorant encore que se refuser aux vœux du public espagnol, le public le plus despote de l'univers, c'était se rendre coupable à ses yeux d'une grande inconvenance, de ce qu'ils appellent un *desaire*, je m'engouffrais de mon mieux dans les plis de mon manteau. Un personnage en habit noir, sorte d'alcade théâtral préposé pour le bon ordre, vint me dire qu'il fallait me présenter sur la scène. Je m'y vis traîné et poussé par le flot de mes amis, et là je saluai le peuple de Madrid, le peuple de Cervantès et de Que-

vedo, sur la scène de Calderon. Quand on releva la toile pour cette singulière ovation, Roméa me donnait la main d'un côté; de l'autre je tenais celle de Mathilde. J'étais aussi pâle qu'un condamné du Présidial...

Rentré chez moi, je ne pus dormir. Je pensais à Larra, mort sans avoir été couronné. La gloire est souvent la plus injuste et la plus capricieuse des femmes!

XV

A M. LE DUC DE FITZ-JAMES.

Le palais royal. — Un lendemain d'émeute. — Les appartements. — La salle du trône. — La comtesse Mina. — Les carrosses de la cour. — Le char du carnaval et le char des enterrements.

Madrid, 8 octobre 1841.

Les palais et les résidences royales de tout pays offrent en général assez peu d'attraits aux touristes ; ils s'attendent à y retrouver les mêmes aspects, la même ordonnance que partout. La demeure des souverains varie peu toutefois depuis qu'il a pris envie à Philippe II de faire un palais d'un cloître et de prendre un désert aride pour sa cour; il faut

bien s'attendre en Espagne aux excentricités de détails et à la bizarrerie des choix.

Ainsi en est-il du *Real-Palacio* de Madrid, étrange habitation de souverain placée au bout de la ville et à plus de cent lieues des frontières. Je ne veux point me brouiller avec les ombres vénérables de Juvara et de son élève Sachetti pour son apparence lourde et confuse, ses arcades vitrées d'assez mauvais goût, et le soin incroyable que semblent avoir pris ses architectes de ne copier en rien les magnifiques alcazars de Tolède et de Séville. Cette masse irrégulière est loin de satisfaire le goût de l'artiste, mais elle plaît à l'œil par je ne sais quel air de féerie; son linceul blanchâtre se détache à merveille sur le fond bleu de la froide Guadarama. Oubliez ce dehors incorrect, ce palais sans terrasse, sans parc, sans jardin, laissez de côté cette vue du sévère Mançanarès, et cette neige éternelle de la montagne, vous entrez dans le royaume du luxe et de la splendeur, vous avez des plafonds de Mengs, de Tiepolo, de

Lanfranc, des toiles de Raphaël et de Rubens, des marbres tirés de toutes les carrières de la Péninsule ; des tapisseries de rois à cheval peints par les maîtres de cette admirable école dont Velasquez est le chef ; des apothéoses de dieux, de déesses, de souverains, tout un Versailles espagnol qui sent l'éclat et la magnificence d'une couronne. C'est le règne grandiose de Ferdinand et des Philippe, parcourant toutes ses phases de peinture et d'immortalité radieuse jusqu'à Charles IV et Goya. Page admirable du livre de l'Espagne, mon cher ami, et que n'a point encore déchirée la main brutale des novateurs ; tissu de patience, de richesse et de travail brodé par la main de ces hommes venus de tous les coins du monde artiste, et que la cour réchauffait de ses feux créateurs !

Aujourd'hui il n'y a plus de cour, mais, en revanche, il y a des chancelleries. Muni d'une permission spéciale pour visiter le palais des rois d'Espagne, vous n'en avez pas

moins à passer par les bureaux des commis (1), et vous rencontrez là toutes les aménités du gouvernement constitutionnel, aménités que vous me dispenserez de vous décrire. Faut-il vous le confesser d'ailleurs? Je suis entré là avec tout le peuple de Madrid, poussé par le flot d'une multitude avide de voir; j'ai visité le *Real-Palacio* le lendemain de l'émeute, aujourd'hui même 8 octobre.

Cette date ne sortira pas de ma mémoire; il y a dans l'histoire des peuples une main qui se reconnaît toujours, c'est celle de Dieu. Or, le peuple de Madrid se montrait là dans toute sa sombre énergie de courage, il s'en allait voir résolument ce qui s'était passé au palais, et ne s'en rapportait pas aux récits menteurs de ses feuilles volantes (*hojas volantes*); il voulait juger par lui-même de cette nuit sanglante; il se pressait vers le théâtre de l'émeute.

(1) Madrid abonde en *escribanos* et en *cesantes*, c'est là sa plaie. Le mot *escribanos* s'entend assez, celui de *cesantes* désigne les employés sans emploi.

Certes, je ne pouvais m'acheminer vers la demeure souveraine des rois d'Espagne dans un moment plus fatal et plus solennel! La calle Mayor, les alentours du palais et la place fermée par la galerie de l'Armeria regorgeaient de monde. Accompagné de M. Roca de Togores, grand d'Espagne et président du Lycée, j'arrivai à grand' peine vers le fameux escalier où s'était passée l'attaque de la veille; chacun se montrait les taches de sang que gardaient ses marches, les portes extérieures des appartements d'Isabelle brisées et percées en plusieurs endroits; c'était à qui examinerait les trous des balles et les dégâts de cette fusillade nocturne. Quelques hallebardiers, dont on a fait trop vite autant de héros, avaient suffi pour empêcher l'enlèvement des filles de Marie-Christine. Jugez de l'effroi de ces deux jeunes enfants pendant ce tumulte! Le peuple demandait à voir la *nina* à son balcon : c'est ainsi qu'ils nomment la fille de Ferdinand. Dans la chapelle du palais où nous fûmes bientôt poussés par la

foule, tous les cierges de l'autel, les lustres et les bougies, formaient une sorte de chapelle ardente, et deux chevaliers, l'un de l'ordre de Calatrava, l'autre d'Alcantara (1), priaient aux côtés d'un prêtre... Le Saint-Sacrement était exposé, et des prières publiques ordonnées pour remercier Dieu du salut de la jeune reine...

Ce fut en ces circonstances que je me souvins d'une lettre que j'avais pour la gouvernante d'Isabelle II, la comtesse Mina... L'idée de pouvoir arriver jusqu'à cette dame le lendemain d'une émeute me semblait d'abord inadmissible; mais par elle, auprès d'elle, peut-être je pourrais voir les jeunes princesses! Quelques minutes avant, ne pouvant pénétrer dans le palais à cause de la foule, j'avais visité l'atelier de M. Lopez, le peintre le plus en renom de Madrid; en quittant cet atelier, situé à quelques pas du palais, et dans lequel un piquet de carabiniers avait

(1) La croix verte sur un manteau blanc désigne cet ordre, celle de Calatrava est rouge.

passé la nuit pour protéger le vieillard à peine remis de sa peur, j'avais remarqué un beau portrait de la reine Isabelle II. Cette toile m'avait frappé, la physionomie enfantine d'Isabelle II, son visage pâle, sa mélancolie habituelle me rappelaient alors ces tristes infantes dont Velasquez et Carreno furent les peintres ; je songeais devant cette figure aux mortelles angoisses de la jeune fille de Christine pendant cette nuit! Il y a dans l'enfance des reines, et surtout des reines d'Espagne, un charme secret de douloureuse contemplation; leur couronne est un poids qui va mal à leur jeune front, les pleurs brûlent leurs joues, leurs mains pressent rarement des mains amies... Pauvres fleurs abandonnées sur lesquelles ne descendent ni les rayons de Dieu ni les caresses d'une mère, tristes reines que n'entourent aucunes joies! A deux pas de ce portrait d'Isabelle II, et dans ce même atelier du peintre Lopez, était le portrait en pied d'Espartero....

Je n'avais guère le temps de me livrer aux

réflexions au milieu de cette foule incessante, je pris le parti de m'adresser à un huissier qui passait. Prenant congé de mon compagnon, j'entrai pour respirer dans l'une des vastes salles du palais de Madrid ; mon guide en livrée m'en ouvrit les portes. C'était la salle des ambassadeurs, une salle inouïe de décors et de dorures, riche, spacieuse, profonde, ornée de bustes de porphyre, de glaces de Saint-Ildefonse, de fresques du Tiepolo. J'avais besoin de ce spectacle pour oublier le désordre que j'avais vu ; l'huissier ouvrit l'un des volets, et je vis le trône placé au milieu de cette salle d'audience (*Sala de los Reynos*). Tout était triomphant autour de ce trône moderne assez mesquin, tout avait auprès de ce bois doré un caractère de grandeur qui faisait ressortir son vide... Le trône d'Espagne! Le guide me montra au bas de ce trône un peu de poussière, celle des bottes du régent, sans doute; on pouvait compter ses pas sur les degrés de velours....

La comtesse Mina était alors près de la

jeune Isabelle... L'huissier m'annonça qu'il fallait attendre une heure; j'employai ce temps à visiter la célèbre pièce de Gasparini. Le plafond est en figures chinoises sculptées de grandeur naturelle; la tapisserie vient également de Chine; le parquet est de marbre, et, ce qui est un véritable tour de force, il répète à la lettre, en marqueterie, tous les ornements du plafond. C'est Gasparini qui a composé et ajusté tout cela.

Sur ces entrefaites, l'intendant du palais vint à monter; il conduisait lui-même officieusement plusieurs femmes aux appartements et leur en facilitait la visite. J'étais appuyé contre un balcon et je regardais la campagne de Madrid, ses arbres mornes, jaunâtres, et le chemin de l'Escurial. De toutes les peintures éparses dans ce magnifique palais, ce paysage me plaisait le plus, il sympathisait avec ma tristesse; je n'en détachai ma vue que lorsque l'huissier vint m'avertir de l'heure..... Je pouvais

monter dans l'appartement de la comtesse Mina.

Ceux qui en sont encore, pour le cérémonial espagnol, aux traditions de madame de Motteville ou de madame de Villars, vont être à coup sûr fort étonnés; je le fus autant qu'eux en montant l'escalier modeste qui conduit aux appartements de la gouvernante. Le titre de *camerera mayor* est aboli en Espagne; l'œil y chercherait en vain ces duègnes vénérables aux amples paniers, à la collerette raide et sévère, dont la seule apparition sentait le cloître, et qui semblaient cacher les infantes sous les grands plis de leur robe; la maison de la reine d'Espagne a subi les réformes constitutionnelles. L'appartement de la gouvernante d'Isabelle II est de la plus grande simplicité. Elle était absente lorsque j'entrai; une seule dame, madame Scott, femme du secrétaire de la légation anglaise, s'y trouvait attendre comme moi la comtesse Mina. Madame Scott a le genre de beauté qui ca-

ractérise les Anglaises, la peau blanche et le teint légèrement pâle; sa toilette élégante me la fit prendre d'abord pour une Française. Je la savais fort avant dans les faveurs d'Espartero. La chronique de Madrid ne l'épargnait pas; ce jour-là, elle était émue comme après un grand danger; elle semblait attendre la comtesse Mina avec impatience. La gouvernante d'Isabelle II parut, je me levai et lui remis ma lettre.... La comtesse Mina est mince et petite; l'ensemble de sa personne indique la souffrance, le malaise, une sorte d'ennui; l'œil est toutefois animé et expressif, il est plein de fermeté et d'intelligence. Après quelques excuses sur l'inopportunité de ma visite, je demandai à la comtesse de me donner des nouvelles de son élève. « La pauvre petite reine, me dit-elle, a été fort effrayée; c'est à huit heures du soir que toute cette affaire a éclaté. Nous l'avons couchée le plus vite possible; elle avait à peine, ce matin encore, la connaissance du danger, lorsqu'en se levant elle

a vu ma pâleur et mon désordre... Le régent s'est chargé de lui apprendre les faits ; elle s'est levée alors et lui a montré le trou d'une balle à l'une des portes qui communiquent aux appartements. — *Santa Madre de Dios!* a-t-elle dit en baisant une petite médaille de la Virgen del Carmen qu'elle porte au cou. Elle a refusé de paraître au balcon et a demandé son attelage ordinaire pour se rendre au *Retiro;* elle ne sait pas qu'elle ne doit point sortir et qu'elle ne verra pas même les illuminations d'après-demain, 10 octobre, jour anniversaire de sa naissance. La *pobrecita nina* me fait mille questions. Dieu l'a sauvée, il faut remercier la Providence. Pour aujourd'hui, je ne suis pas trop mécontente de sa santé.

La comtesse s'entretint alors avec madame Scott, et moi j'examinai de nouveau la figure de la gouvernante, dont la robe noire semblait doubler encore la pâleur. Elle est en deuil de son mari, le général Mina ; elle a le

ton bref, imposant; elle ma parlé, tout le temps de cette visite, en français entremêlé çà et là de quelques interjections espagnoles. Sur le regret que je lui exprimai de n'avoir pas encore vu la princesse Isabelle, elle me répondit que ce ne serait guère que vers le 17 que l'on permettrait à la reine d'aller au Retiro s'amuser dans le pavillon de l'étang; que jusque-là le procès de Léon occuperait tout Madrid. J'avais quelques permissions diverses à demander à la gouvernante de la reine pour visiter les résidences royales; elle me les donna et je la quittai.

En traversant la cour, je la trouvai presque vide, le peuple de Madrid s'était éloigné insensiblement; le vent glacé qui soufflait alors de la Guadarama l'avait sans doute dispersé. Il est difficile d'imaginer une assiette plus exposée à ce vent furieux que celle du palais de Madrid. Mes amis ne s'étaient fait faute de me répéter le proverbe castillan :

El aire de Madrid es tan sutil
Que mata un hombre, y no apaga un candil (1).

En longeant ce Louvre blême et froid, je me crus à Moscow; tous les hommes avaient le mouchoir (panuelo) sur la bouche, d'autres étaient embossés chaudement dans leur manteau. Ce vent subtil, qui règne principalement à Madrid, m'ayant assailli à l'improviste, je me vis forcé de chercher une retraite vers les communs du palais; l'idée me vint alors de visiter les écuries de la reine (*cochera de la real casa*), dont le duc d'Osuna m'avait tant parlé. Elles sont tenues proprement, mais bien déchues. On sait que, du temps de Charles III, presque toutes avaient des glaces et des parquets de bois rose, comme celle du duc Mœdina-Cœli; à cette heure elles sont remplies de chevaux et de mulets assez médiocres. Suivant la mode anglaise, chaque cheval a son nom au dessus

(1) L'air de Madrid est si subtil qu'il tue un homme, et n'éteint pas une chandelle.

de son ratelier ; j'en remarquai un qui me venait à la ceinture , c'est le cheval de l'Infante, il se nomme *Minuto*. Ces communs immenses, si peuplés naguère, si riches de tout ce que la ville possédait de brillant, vous attristent à cette heure par leur morne solitude ; ils sont la préface d'une cour éteinte, d'une cour anglaise qui va bientôt prendre modèle , nous le craignons, sur les socques et le parapluie constitutionnels du roi des Français. La revue des voitures de la cour offre à elle seule l'examen le plus curieux des modes de chaque règne ; tout s'y retrouve, depuis la forme des carrosses de Charles III, jusqu'aux caprices grecs du directoire et aux aigles de l'empire. A côté d'un coche à rideaux de soie, du temps de Philippe IV, vous avez des voitures données par Napoléon; ces coussins ont porté le prince de la Paix et la jolie petite duchesse d'Albe. L'une de ces voitures, véritable bijou du règne de Louis XV, a été envoyée par ce monarque au comte d'Aranda, ministre ; sa coupe est fine,

galante, la cage est d'or bruni, les glaces à étoiles, et de petits amours joufflus soutiennent l'écusson de la portière. L'écaille, l'acajou, le cuivre forment les panneaux de vingt autres carrosses; tous ces chars, de styles différents, suent l'étiquette raide et guindée de la cour d'Espagne. Je vis à l'écart un char immense, pareil, pour la dorure, au char d'opéra de Trajan, si ce n'est qu'il avait sur son essieu un Cupidon tenant des colombes. C'est le colossal Olympe à quatre roues dans lequel Ferdinand VII et les personnes de sa cour s'amusaient à voir représenter, aux jours du carnaval, la mythologie grecque par des marchandes d'oranges. L'une échangeait son tablier contre les ailes de la Renommée, celle-ci jetait sa mantille pour faire Junon ou Vénus. Ces saturnales précédèrent en Espagne les fêtes de la Raison que la France se donna plus tard; elles amenèrent souvent des mariages ridicules. On cite entre autres le vieux général S..., qui épousa une *manola* portant le cas-

que de Pallas; cette femme ne remplit qu'un jour le rôle de la sagesse, et fit bientôt parler d'elle. Quand le général S... passait au Prado avec sa femme sous le bras, les jeunes gens de Madrid murmuraient tout bas: *Voilà le dieu Mars et Pallas!*

A côté de ce char du carnaval, où l'on voit encore une gaze tachée de bleu et de rose, qui servait sans doute à faire l'arc-en-ciel derrière une Renommée ressemblant trait pour trait à la reine Christine, savez-vous quel contraste vous est réservé? C'est une voiture oblongue, étroite, faite pour transporter le corps des rois, de Madrid à l'Escurial. Quatre énormes torchières, en bois doré, éclairaient le carrosse funèbre, la couleur en est toute noire; on étendait le cadavre sur une longue planche de velours que l'on voit encore; on le portait ainsi jusqu'aux noirs caveaux de l'Escurial, pendant une route assez longue. Le mort avait le visage découvert, les rideaux du carrosse étaient ouverts quelque temps qu'il fît. Au

dessus de sa tête on lit encore l'inscription *Transeuntibus*, le vernis en est à moitié effacé... Quelle haute leçon que ce char de mort placé à côté d'un char de folie! Tout le peuple pouvait interroger alors les traits de son maître, c'était une pensée non moins belle que celle du roi Charles V, qui mit son armée sous la sauve-garde de la mère de Dieu. Il n'y avait qu'un bénitier et une croix aux pieds du monarque. Les carrosses, vous ne l'ignorez pas, ont toujours joué un fort grand rôle dans toutes les pompes d'Espagne; en revenant à pied du Palais, j'ai entendu une sonnette tinter dans la rue de Saint-Jérôme, près la *Puerta del Sol* : c'était un prêtre qui portait en fiacre le viatique à un malade. Ma visite au Palais m'avait rempli de douleur et de tristesse; je fus tiré de ma rêverie par le bruit d'une escorte de *milicianos* qui entouraient un carrosse à six chevaux. C'était celui du duc de la Victoire, il y était seul avec Linage; chaque glace du carrosse était levée. Aucun cri ne s'élevait

sur le passage du régent ; la stupeur était profonde. Malgré moi je songeai à ce char de mort que je venais de voir au Palais et à l'inscription latine qui figure à son chevet : *Transeuntibus* (*A ceux qui passent*).

XVI.

A M. LE VICOMTE ÉDOUARD WALSH.

Madrid... octobre 1841.

Il faut cependant que je vous parle de l'ambassade française, mais en vérité y a-t-il encore une ambassade française à Madrid ? La volonté expresse du cabinet depuis l'avènement du Système n'est-elle pas de se retrancher dans la représentation la plus économique et la plus humble? L'ambassade française doit-elle of-

fusquer les sublimes prétentions de notre chère *alliée* l'Angleterre, et n'en sommes-nous pas à la diplomatie de la peur ?

Pour un étranger à qui l'on indique une maison blanche des plus vulgaires dans le voisinage du théâtre *del Circo*, et portant à sa façade l'écusson aux armes de France cantonné de la charte et du coq gaulois, maison dans laquelle réside un simple chargé d'affaires, un chancelier et deux commis, l'éblouissement est à coup sûr fort modeste. Il a droit, ce me semble, d'attendre plus de ce seul mot *d'ambassade française*, mot qui était jadis à Madrid l'emblême le plus certain de la protection et de la puissance, mot sonore, hautain, qui ne tombait pas à terre et n'était pas un vain son comme aujourd'hui ! Alors non seulement l'ambassade française était un honneur, mais c'était aussi un bouclier ; on ne touchait pas impunément à un Français dans Madrid (1). Au lieu d'une chan-

(1) Dans la soirée du 7 octobre, deux Français, alarmés des coups de fusil et des préludes de l'émeute,

cellerie bâtarde comme celle d'aujourd'hui alimentant la paresse de quelques maigres subalternes, vous aviez un temple, un refuge digne du roi et du pays. Même avant Louis XIV si chatouilleux à l'endroit de ses ministres et de ses représentants, avant cette guerre de la succession si belle et si grande, Bassompierre était nommé sous Louis XIII à l'ambassade d'Espagne, mission que l'affaire de la Vateline rendait alors épineuse. Après lui, d'Estrades, homme de main et de tête, fort capable en tout d'avoir raison de l'injure que méditait Batteville, obligeait le roi d'Espagne à se mettre au lit et à se dire malade en lui demandant une réparation énergique, réparation qui, pour avoir été différée par le marquis de Las Fuentes, obligé de prendre le lit à son tour, et ressuscitant tout d'un coup sans l'aide d'aucun mé-

frappèrent inutilement à la porte de l'ambassade française, elle resta fermée; mais l'ambassade anglaise les accueillit.

decin, n'en fut pas moins éclatante (1). D'Harcourt, nommé deux fois, par Louis XIV son ambassadeur extraordinaire, marquis d'abord, puis duc, faisait voir à Madrid que sa prudence égalait son courage ; le seul délabrement de sa santé le forçait de quitter une capitale où il était rentré avec Philippe V, et qu'il avait étonnée par l'habileté de ses négociations dans l'affaire du Testament. Plus tard, le comte de Rothembourg et le marquis de Brancas (2), nos ambassadeurs, apaisaient par des soumissions légè-

(1) L'ambassadeur espagnol, après s'être fait attendre, vint enfin avec toutes les *cérémonies accoutumées*, et déclara, en présence de tous les princes du sang, les principaux officiers de la couronne, *tous* les ministres étrangers et quatre secrétaires d'État, « que le roi son maître avait bien eu du déplaisir, d'abord qu'il avait appirs l'attentat du baron de Batteville, qu'il ne souhaitait rien tant que d'entretenir la bonne intelligence qui était entre les deux couronnes, tellement qu'il l'avait révoqué, non seulement lui (Batteville), mais encore donné l'ordre de s'en venir à Madrid pour rendre compte de sa conduite, » etc.

(*Mém. de d'Artagnan*, p, 218.)

(2) Depuis maréchal.

res le juste ressentiment de l'Espagne contre le cabinet de France au sujet du renvoi de l'infante la fiancée de Louis XV (1). Par un arrangement concerté entre les cours de Madrid et de Versailles depuis que la même maison occupait ces deux trônes, les grands d'Espagne étaient enfin assimilés aux ducs et pairs, bien que la grandesse altière se choquât de cette réciprocité.

Alors il n'était pas de cour étrangère où les ambassadeurs et les envoyés de France affichassent un plus grand luxe; ceux de

(1) On a blâmé le comte de Rothembourg; voici ce qu'en dit pourtant Duclos : « Chargé de porter à l'Infant le cordon du Saint-Esprit, le comte de Rothembourg se soumit à des formalités qui auraient été *humiliantes* si elles n'eussent pas été *puériles*, car c'était à un enfant qu'il s'agissait d'apaiser que l'ambassadeur parlait. La jeune reine avait exigé que l'ambassadeur se mît à genoux en la priant, ainsi que le roi, dans une *audience particulière*, d'oublier les torts du précédent ministère. La reine, assise à côté du roi et occupée d'un ouvrage de femme, ne leva pas les yeux quand il entra; mais le roi le fit relever, et, en le présentant à la reine, la pria de ne plus considérer que le roi de France, son neveu.

(Duclos, *Mémoires*, p. 274.)

France et de Naples, sous Charles III, astreints chaque jour à une fatigante assiduité, ne s'en plaignaient pas. Leur équipage magnifique les voiturait de Saint-Ildefonse à l'Escurial, d'Aranjuez à la Granja ; ils partageaient la table du souverain et de toute sa famille, voguaient nonchalamment sur le Tage dans des galères richement ornées, avaient la seconde loge à l'amphithéâtre des taureaux, ou se signalaient dans ces chasses merveilleuses de Charles III et de Charles IV, la plus coûteuse fantaisie des princes de la maison de Bourbon. A la seule résidence d'Aranjuez, ils voyaient un prince entretenir cent quinze attelages de mules, dépenser cinq cent mille livres pour ses logements et ses hôtels autour de ce lieu de plaisance (1) ; alors jaloux eux-mêmes de lutter avec le monarque, ils assuraient des sommes considérables aux paysans dont ils foulaient les blés en chassant. La diplomatie européenne de la France

(1) Charles III. *V.* Swinburne.

se donnait, en ces temps, le mot de cour en cour pour paraître grande, fastueuse et respectée ; les Almaviva du jour ne se sacrifiaient pas au génie de leur valet. Le roi de France payait les dettes de son ambassadeur à Rome , du duc de la Feuillade, un des plus brillants seigneurs de sa cour, mais dont les dépenses exagérées eussent alarmé Fouquet lui-même ; il n'en donnait pas moins cent mille louis d'or au roi d'Espagne, son petit-fils, pour les jeter au peuple de Madrid lorsqu'il y ferait son entrée. Ainsi se consolidait au dehors ce trône de France appuyé sur les trophées d'Almanza, et faisant du manteau de Charles-Quint une route de velours à ses fiers ambassadeurs. Mais alors il y avait en France deux choses complètement nulles à présent , une politique haute et ferme, une armée sûre et fidèle. Louis XIV ordonnait à Porto-Carrero d'être Français, et le cardinal obéissait ; Philippe V était proclamé roi tour à tour à Madrid, à Naples, en Sicile ; et le renfort des troupes et l'équipement des vais-

seaux français n'en était que plus actif. Des officiers français étaient envoyés dans le Mexique et les Indes-Occidentales pour discipliner les troupes espagnoles, le marquis de Coëtlogon les conduisait, le roi députait Du Casse à Madrid et Château-Renaud à Brest. Admirable alliance que celle de ces deux couronnes réunies par la conformité des intérêts, diplomatie orgueilleuse que celle qui avait l'œil ouvert sur les partisans de la cour de Vienne, l'Italie, le Portugal, les flottes d'Angleterre et de Hollande ; faisait respecter la main de Louis XIV dans les instructions données à Philippe, luttait avec le prince Eugène et Malborough, avait pour soutiens Vendôme, Tessé, Berwick et le chevalier d'Asfeld ; pour négociateurs d'Harcourt, Villars, Torcy Amelot, Saint-Simon, et maintenait la fortune chancelante de Louis XIV, ce roi qui s'accusa à son lit de mort d'avoir trop aimé la guerre, mais qui assigna seul à la France son rang souverain à l'Étranger !

L'ambassade française à Madrid était

alors un palais, un palais que Napoléon lui-même, ce trafiquant altier de l'Espagne vendue (1), trouva rempli des souvenirs et des traditions du dix-septième siècle quand il plaça audacieusement Joseph, son frère, sur le trône des descendants de Louis XIV, après une guerre aussi inutile qu'injuste. Dans l'année 1782, deux princes français, le comte d'Artois et le duc de Bourbon, avaient cru devoir visiter Charles III en se rendant au siège de Gibraltar; jeunes encore, étrangers à l'étiquette de la cour d'Espagne, tous deux avaient senti le besoin d'être dirigés; ils s'étaient mis sous la tutelle du comte de Montmorin, alors ambassadeur de France;

(1) Le prince de la Paix, Godoy, après avoir traité de la fortune des Espagnes avec Ouvrard, le premier des agioteurs français, laissa traiter de leur existence avec le chef de l'empire. Charles IV et Ferdinand VII, le père et le fils, compétiteurs au trône, s'en vinrent à Bayonne se soumettre au jugement de l'empereur, ou plutôt se mettre à sa discrétion. La fable de *l'Huître et des Plaideurs* était convertie, cette fois, en réalité, si ce n'est qu'au lieu de recevoir une écaille chacun, les deux rois reçurent, l'un et l'autre, *à titre d'asile*, une captivité forcée (1808).

celui-là même qui devait périr bientôt victime de la révolutiou de 89. Pendant les six années de son ambassade, M. de Montmorin, par la réserve et la sagesse de ses dépêches, sa dignité, sa prudence, s'était concilié tous les esprits. Plus simple encore que son père dans ses habitudes, le roi Charles IV avait débarrassé le cérémonial de ses entraves; la maison des ministres espagnols eux-mêmes, qui prenaient modèle sur le monarque, s'en ressentait. M. de Florida Blanca préférait, au luxe des livrées, la création de routes devenues indispensables, de fabriques de toiles à Saint-Ildefonse, jusqu'à ce que, pour prix de son zèle, il se vît disgrâcié et envoyé en exil dans la ville de Jaën. La république française ne fit que camper à l'hôtel de l'ambassade française où s'étaient élaborés tant de rapports relatifs à la querelle de l'Amérique septentrionale avec sa métropole. L'empire n'y fit guère un plus long séjour, et ce fut à la Restauration qu'appartint la gloire d'envoyer à Madrid des

représentants dignes de la France, des hommes aussi distingués que le furent, à Rome, MM. de Châteaubriand et Montmorency-Laval. La guerre d'Espagne de 1823 fut suivie de la mort de Louis XVIII (1) ; Charles X tint à honneur de ne pas déroger aux choix de son frère. La révolution de 1830 devait seule indemniser le cabinet de Londres du soufflet d'Alger, Charles X avait vengé les atteintes portées à l'honneur de la France : le système prit à tâche de calmer l'Angleterre, à force de concessions. Aujourd'hui l'ambassade de France est soumise au caprice de l'ambassade d'Angleterre : sir Aston se venge sur M. Guizot des nobles résistances de Charles X. L'ambassade anglaise entourée des respects obséquieux de l'Espagne, tel est le spectacle qui devait nous être donné !

Je n'avais nulle envie de connaître M. Pajeot, j'éprouvais je ne sais quelle répugnance à connaître sir Aston. M. Pajeot, le chargé d'affaires de France, le même

(1) 1824.

M. Pajeot qui a laissé tirer, à Madrid, dans la nuit du 7 octobre, vingt-sept coups de fusil contre la porte de son ambassade, sans en exiger réparation, me mit bien à l'aise ; il ne me fut permis de le voir que douze minutes. Je passais sur le vert boulevard d'Alcala, je sortais de l'atelier de Lopez quand on me fit voir M. Pajeot. L'irrésolution se peint dans ses moindres traits, on voit que c'est là un homme chargé d'obéir et de ménager, un homme qui ne se dissimule en rien le mépris de l'Espagne pour la légation de France et la haute estime qu'elle a de l'Angleterre, un représentant constitutionnel et humble, que l'histoire du comte d'Estrades et de ses résistances n'empêche pas de dormir. M Pajeot se ressent des États-Unis, il a le froid méthodisme d'un quaker. Il y a des diplomates qui s'appliquent à tourner la difficulté, M. le chargé d'affaires la laisse venir et tomber à plat ; sa conduite, dans ces derniers troubles de Madrid, n'est-elle pas une preuve évidente de sa faiblesse ? Le *manifesto*

affiché sur tous les murs, contre Louis-Philippe et la nation française, les articles de journaux appelant la honte et la vengeance sur notre gouvernement, M. Pajeot les avait pu lire cependant, car le premier était collé à la porte de l'ambassade, les seconds lui arrivaient sous bande chaque matin! M. Pajeot avait-il l'ordre d'*attendre* M. Salvandy, que le cabinet retenait avec une ficelle au pied jusqu'à ce que Madrid fût calme? La longanimité de M. Pajeot, son martyre, sa croix, sont alors des titres à la canonisation ministérielle; il a souffert et bu le calice de l'Angleterre en homme résigné. Ici, me disait hier fort spirituellement un des secrétaires du duc de Fezenzac, ici, c'est l'ombre d'un peuple, l'ombre d'une aristocratie, l'ombre d'une cour, l'ombre d'une majesté, étonnez-vous donc que nous soyons l'ombre d'une ambassade! Voyez un peu la belle confusion! Le peuple et les journaux ont tué les moines, la constitution a rendu Madrid moins peuplée de prêtres que la première ville d'une

province française, l'aristocratie donne la main aux *toreros*, trinque avec Montès et ne résiste que par sa force d'inertie et d'insouciance. Isabelle est un nom, Espartero un rouage, la reine Christine n'a déjà plus de parti. Les ambitions sont indolentes, elles tiennent de l'apathie méridionale, il n'y a ici que des parleurs, la presse est à peu près nulle. Le régent croit dominer les *exaltados*, il ne fait que leur obéir. L'Espagne ressemblait à l'une de ces horloges gothiques du vieux Charles-Quint (qui en faisait, vous le savez, d'assez belles pour se distraire de sa vie de moine), cette horloge était peut-être en retard d'un siècle sur les nôtres, mais elle sonnait, tant bien que mal, les quarts d'heure et les minutes. Des imprudents ont touché à ses ressorts, ils ont voulu la perfectionner, lui donner une boîte nouvelle; le grand ressort s'est cassé. Alors la pauvre horloge a passé dans les mains de tout le monde, les modérés ont mis de l'huile à ses roues, les exaltés ont voulu l'avancer, à présent elle ne va plus.

Je souris de la comparaison du jeune secrétaire, tout en ne pouvant me dissimuler qu'elle était juste. Mais parce que l'Espagne en était au tâtonnement d'une révolution certaine, s'ensuivait-il de là que l'attitude de la légation de Madrid dût être indigne de la France, que le secret de ses dépêches ne dût pas même être respecté (1)? Le génie de la diplomatie française consisterait-il donc à se faire moins qu'un *escribano*, et son audace ne saurait-elle aller jusqu'à signer un simple passeport?

L'habit étriqué de M. Pajeot me faisait songer douloureusement à cette cruelle déchéance; cet habit seul est une flatterie indirecte à sir Aston. La tenue de maison de

(1) Voici un fait connu de tout Madrid, et arrivé, dans ledit mois d'octobre, à M. le chargé d'affaires de France : « Un agent espagnol, chargé d'ouvrir la correspondance de M. Pajeot, à deux lieues de Madrid, crut devoir l'en prévenir. *L'argent est le nerf de l'intrigue*, dit Figaro, l'agent, déjà payé par ses maîtres, n'en exigea pas moins une rétribution de M. Pajeot pour ne pas s'acquitter de sa mission ou s'en acquitter à demi. » Le chargé d'affaires se vit obligé d'en passer par là.

M. Pajeot forme un étrange contraste avec celle de ses prédécesseurs; il est vrai que M. Pajeot n'est qu'un simple chargé d'affaires. M. de la Redorte fut vraiment ambassadeur; on vous raconte longuement à Madrid ses chevaux, ses équipages, ses valets poudrés, ses visites *in fiocchi*, mais le cabinet du Palais-Royal n'approuvait pas ces essais de magnificence; il était résolu, comme aujourd'hui, à éteindre la représentation. Aussi l'ambassade de M. de la Redorte devait-elle avoir le même sort que celle de M. de Rayneval; un peu de fumée, voilà tout. L'ambassade de M. de Rayneval était menée au son du piano; il y avait des courses de chevaux dans ses jardins : tout ce que Madrid possédait de noble, de lettré, de riche, encombrait les salons de M. de Rayneval. Ces velléités d'étiquette n'eurent qu'un temps. Le système a maintenant mis l'ambassade au pas; il ne lui manque que les socques et le parapluie constitution-

nel (1). Aussi les *madrilenas* font-elles peu de cas de nos envoyés; elles disent même, avec une hypocrite compassion, qu'on devrait les loger dans la rue de *los Afligidos* (rue des Affligés). L'ambassade française, telle que la révolution de juillet 1830 l'a faite, n'est et ne sera donc longtemps pour l'Espagne qu'un objet de raillerie et de dédain; ses indécisions, sa faiblesse, amusent autant à Madrid que ses livrées grises pareilles aux vestes de nos garçons de recettes, et ornées des mêmes boutons de plomb. Un cheval de prix à l'ambassade française est aussi rare qu'un bal annoncé par elle; autour de cette maison solitaire et froide comme la tombe, aucun bruit, aucun éclat. Vous diriez d'un morne consulat d'Alicante ou de Carthagène: cela est aussi triste, aussi pauvre, aussi infirme! La vieille monarchie espagnole, en rendant son dernier souffle, a eu du moins

(1) Une lettre de Madrid nous apprend que M. de Glucksberg s'est astreint lui-même à la très petite tenue, sans doute d'après les instructions de M. de Cazes.

l'orgueil d'emporter avec elle jusqu'au dernier lambeau de l'esprit élégant et chevaleresque du dix-septième siècle.

En regard de cette misère, obstinément prescrite par M. Guizot à tous ses déportés de la Péninsule, sous peine d'excommunication diplomatique, vous avez, à quelques pas de là, une puissance réelle, foudroyante, unique à Madrid : cette puissance, c'est l'ambassade d'Angleterre.

Vous vous souvenez, n'est-ce pas, du conseil des Trois, à Venise? Il était plus absolu, plus impérieux dans ses décisions que celui des Dix, car les siennes étaient irrévocables. Eh bien! ce conseil des Trois existe chaque jour et se rassemble à l'hôtel de sir Aston; il se compose de deux hommes et d'une femme! Voilà, à cette heure, le véritable sénat de Madrid; cette seigneurie a pour membres sir Aston, le régent et madame Scott.

Sir Aston est la personnification vivante du génie anglais; c'est un homme de comptoir

dans toute la force du terme. Éminemment pratique, esprit solide, abstrait, il est le despote le plus absolu de cette camarilla. Linage lui-même prend ses ordres. Sir Aston est intimement convaincu de sa supériorité; il a ce mépris traditionnel des Anglais pour toute autre diplomatie que la leur, il tient en laisse la grandesse d'Espagne et le régent. Doué de cette sagesse qui réduit tout à un chiffre; froid, réservé, attristant, sir Aston, qui n'est que ministre de S. M. B., doit sa prépondérance à sa seule nature anglaise; il oppose le flegme aux déclamations, il s'étaie de sa civilisation progressive vis à vis de notre état rétrograde. L'indécision et l'humilité sont les qualités de M. Pajeot, la circonspection et la force sont celles de sir Aston. En politique, il faut bien le dire, Madrid est tout anglaise à l'heure qu'il est; les Espagnols nous détestent et ils exaltent John Bull. N'est-ce pas lui, disent-ils, qui a prêté des fusils, n'est-ce donc pas lui qui, en fait de secours et de pacte formé, nous don-

nera plus que la France? Qu'a fait pour nous cette France dont on parle tant? Le jour de la mort de Diégo Léon, on trouvait une lettre de Christine sur lui; cette lettre lui ordonnait de marcher. Une semaine après, les journaux ministériels de France démentaient tous cette lettre. Nous sommes ici à une époque de révolution indécise, l'Angleterre seule pourra la déterminer. Et Madrid entière de tendre les bras à Albion, de croire aux seigneurs marchands de Liverpool, de Manchester et des Indes! Vainement objecteriez-vous à ce peuple tant de fois déçu, que l'Angleterre convoite ses fabriques, l'Espagnol accusera toujours avec raison les promesses de notre cabinet d'être creuses ou mensongères. On promet en France et l'on ment, on promet en Angleterre et l'on tient; voilà ce que vous dit le Castillan. Hélas! oui, sir Aston a promis et il ne tient déjà que trop; il a promis de livrer, pieds et poings liés, comme le taureau de l'amphithéâtre, ce peuple espagnol si violent dans sa lutte, si convulsif

dans sa fin. Qui triomphera, de sir Aston ou du taureau?

Allez chez Lopez, le peintre officiel de Madrid, et regardez un peu cette figure de ministre, je devrais dire de roi. Sir Aston est maigre et jaune; son seul frac noir représente l'opium, le spleen, la vapeur, la politique raide et irascible de l'Angleterre. Cette lèvre plissée, ce sourire plein de calcul, tout jusqu'a ce siége où sir Aston est assis, et qui ressemble de loin à un ballot, indique la sévérité et la puissance. Sir Aston, au rebours de Middleton et de beaucoup d'autres, n'a rien de bizarre, d'excentrique : il se perd dans la teinte neutre des diplomates; c'est une sorte d'Américain, droit comme un mât, voilà tout. Attelé en véritable cheval de Petworth ou de Weston à son travail, il travaille dans son collier sans ambitionner la gloire des héros: jamais il ne trouve le panier d'Ésope trop lourd. Roi de son ambassade, il se contente frugalement de cette oppression pesante d'une monarchie dont sa

botte foule la poudre ; c'est un homme d'affaires s'inquiétant peu du sac de laine du chancelier au parlement. On dit, on assure que sir Aston a des chiens de Terre-Neuve, qu'il fume le narguilé, et dédaigne la poterie de Wedgewood. Erreur ! sir Aston est un élève de la révolution purement démocratique des États-Unis, il se couche et veille sur l'écusson du léopard anglais comme un serviteur intègre et fidèle, sans s'occuper de la liberté de la presse, le palladium et le fléau de son pays. Plus fort que l'ambassadeur de France, il est aussi plus poli ; il sait recevoir et protéger. Il imagine des fêtes, il attire et flatte le régent. Un peintre, un musicien anglais vient-il à Madrid, l'ambassade lui est ouverte, cette ambassade aux colonnes modestes qui n'a rien du magnifique portail de l'ambassade britannique du faubourg Saint-Honoré, mais qui, du moins, au rebours de la légation française, sait accueillir et héberger noblement chacun de ses fils.

Le régent, logé, à cette heure, à l'ancien

palais de Godoy, ce favori si célèbre par la rapidité de sa fortune, l'excès de son pouvoir et l'éclat de sa chute, brave chaque jour ce rapprochement fatal avec le prince de la Paix; rapprochement qui pourrait passer, au besoin, pour un présage; il n'a que la rue d'Alcala à traverser pour aller prendre ses inspirations chez sir Aston. C'est là, direz-vous, un pélerinage facile; aussi le régent l'accomplit-il bien souvent. Malade d'une maladie qui pardonne peu, la pierre, ennuyé de Linage qui ne vaut pas sir Aston, il apporte chez l'Anglais cette longue figure pâle et souffrante qui le fait passer, aux yeux des *cockney* (1) de Madrid, pour un homme impassible, un courage énergiquement trempé, sur lequel la terreur ne saurait avoir de prise. Madame Scott, la dogaresse du conseil, chante-t-elle au piano, le doge de Madrid l'écoute; il lui trouve une voix aussi belle qu'à madame Malibran ou

(1) Badauds.

à madame Ventura de la Vega. Veut-on engager une partie, Espartero, si passionné pour le jeu, met toute sa gloire à battre sir Aston au *monte*, au *tresillo*, au wisht, à la bouillotte. Il sort de l'ambassade pour se promener à *Vista Allegri*, ou donne séance au peintre Esquivel, car Espartero tient à honneur d'avoir beaucoup de portraits. Plus modeste que sa majesté le roi de France, dont la double initiale figure sur tous les monuments et les châteaux de la couronne, le régent d'Espagne n'a pas encore osé mettre son nom sur l'Escurial, Saint-Ildefonse, la Granja; il s'efface, au contraire, devant celui de la jeune reine Isabelle. Ainsi font les tuteurs de comédie et les habiles en science politique, ils attendent la succession prévue des évènements. A l'instigation de ses flatteurs, Espartero a cependant consenti à changer le nom de la *calle d'Alcala*, en *calle del duque de la Vittoria*; mais l'innovation a été si triste pour le régent qu'elle le dégoûtera, à coup sûr, des expériences,

tous les cochers de *caleseros* et tout le peuple de Madrid ayant conservé à cette rue son ancien nom.

Madame Scott, la femme du premier secrétaire d'ambassade de sir Aston, a toute l'élégance et le charme d'une beauté britannique. C'est bien là le port d'une déesse nonchalante de l'île de Wigth, une carnation blanche et légèrement animée, des cheveux blonds, une toilette de *parc* qui n'a rien, à coup sûr, d'andaloux, quelque chose de la Judith dans le tableau de Carlo Dolci. L'œil est expressif, bien qu'habituellement voilé et incertain, la taille est svelte, la voix d'un timbre qui charme. Madame Scott, dans un bal, produit un fort grand effet, c'est un type rare pour Madrid, une fleur qui porte avec elle son parfum natif, vous diriez une vignette de Thompson. Prenez-y garde cependant, cette tête pourrait penser; cette femme pourrait agir. Que diriez-vous si l'on vous démontrait qu'il y a de la diplomatie dans les plis de cette robe, dans ce mouchoir non-

chalant, dans ce soulier de satin? Le salon de madame Scott et celui de la princesse Lieven offrent de l'analogie. Un piano d'abord, puis des habits noirs, des hommes politiques et des chanteurs, du caprice et du sérieux. Dans cette *tertullia* habituelle, rien de la vieille étiquette espagnole, les notes de Bellini vont se perdre dans les brises embaumées du Retiro, les sorbets circulent, les fenêtres sont ouvertes et laissent passage aux voix confuses, aux idiomes mêlés. Madame Scott dirige tout, Madrid, la mode, le régent; c'est une véritable duchesse d'Albe au petit pied. Par malheur, elle n'a pas la reine Maria Luisa pour rivale. Sa baguette souveraine est celle d'une fée, elle est l'ordonnatrice de toutes les fêtes. Voyez-vous cette belle signora en mantille blanche, traversant l'allée *de Paris* au Prado, et que se montrent du doigt tous les lions de Madrid? c'est madame Scott; au théâtre, elle applaudira, ce soir, Roméo ou Mathilde. Royauté anglaise et toute à l'honneur d'Albion que

celle-là! Madame Scott a tous les instincts d'une femme artiste; elle chante, elle danse, elle a établi une salle de spectacle à l'ambassade, elle a des albums, des livres feuilletés par la main de la jeune reine, elle lit nos journaux, Scribe, George Sand, Lamartine, et pourtant n'est pas un *bas bleu*. Si M. de Salvandy compte *danser ici sur un volcan*, pouvait-il choisir une meilleure danseuse que madame Scott, un guide plus charmant pour voir la place des taureaux ou pour arpenter, à cheval, les promenades poudreuses du désert autour de Madrid? Et si Middleton, le bizarre secrétaire des États-Unis, tuait, par forme d'amusement et pour prouver seulement son adresse, un angora couché mollement aux pieds de madame d'Alcanise, au grand effroi de cette belle personne, que ne va point faire l'auteur d'*Alonzo?* J'ai grand'peur qu'il ne surpasse les extravagances chevaleresques de Middleton et qu'il n'aille prendre l'épée de Montès pour combattre la *Plaza!*

Hier, mardi 19, le régent sortait de Madrid, fanfare en tête, pour aller apaiser la révolte des provinces basques; la milice de la ville était sur pied, une fenêtre s'est ouverte à la *calle d'Alcala*, c'était l'une des fenêtres de l'ambassade d'Angleterre. Au milieu du silence et de la consternation générale (1), une femme en déshabillé du matin applaudissait de ses mains au régent quand il a passé : cette femme, c'était madame Scott !

L'ambassade anglaise n'a guère d'autre luxe que les toilettes et les fêtes de madame Scott ; la vie de sir Aston est sévère comme celle d'un puritain.

Les différents choix dont il est question pour l'ambassade des États-Unis paraissent se résumer dans Washington Irwing, un Cincinnatus de New-York que l'on sera obligé d'arracher à sa charrue. L'étonnement de Washington Irwing, auquel nous

(1) Léon venait d'être fusillé le 15 à Madrid, et les exécutions continuaient dans Pampelune.

devons les jolis contes de l'Alhambra et une foule de documents inédits et précieux sur Christophe Colomb, sera grand : il ne s'attend pas, dit-on, à un tel fardeau. Middleton, son prédécesseur à Madrid, était un original dont chacun raconte ici à sa guise une foule d'anecdotes. Il se promenait tantôt avec un parapluie transversal noué à sa selle andalouse, et dans le costume du vrai *majo ;* d'autres fois il prenait plaisir à combattre le taureau dans son propre hôtel. On ferait un livre des excentricités de Middleton ; mais nul, à coup sûr, ne l'écrirait avec plus de verve que lui. Vous auriez pu l'entendre raconter lui-même à l'ambassade d'Angleterre son odyssée comique et ses mille folies, empreintes de l'*humour* des fils d'Albion. Middleton était un composé de Rabelais et de Sterne. On l'a accusé, comme Byron, de boire dans un crâne ; ce qu'il y a de certain, c'est que sa cave n'était pas une des moins bonnes de Madrid, sans toutefois

valoir celle du chevalier d'Alborgo (1), envoyé du Danemarkc.

Les autres légations de Madrid n'offrent guère d'intérêt, et il est, du reste, peu de pays où les ambassadeurs aient laissé des traces plus fugitives. On se souvient cependant ici de M. Drouin de Lhuys et de son esprit, du duc de Frias et de ses distractions; mais ce dont je me souviendrai toujours, c'est de la pusillanimité de M. Pajeot, le chargé d'affaires de Louis-Philippe. Tout autre représentant que M. Pajeot serait allé chez M. Gonzalès lui demander raison du *manifeste* affiché sur tous les murs de Madrid, après la nuit du 7, et lui aurait déclaré nettement qne si on n'enlevait pas immédiatement ce manifeste injurieux, il prendrait ses passeports. M. Pajeot n'en a rien fait; il a exposé tout ce qu'il y avait de Français à Madrid aux représailles de la populace. Préoccupé sans doute de l'arrivée prochaine

(1) Le chevalier d'Alborgo, depuis la restauration de Ferdinand VII, habitait à Madrid.

de M. de Salvandy, il s'est abstenu d'agir. Cette politique à la Fabius peut convenir à Espartero, elle est indigne de la nation. Le roi François I[er], averti qu'on avait battu et outragé un simple sergent, porta le bras droit en écharpe, disant *qu'on l'avait blessé au bras droit*. Lorsque M. de Salvandy fera son entrée dans Madrid au nom du roi son maître (1), nous ne pensons pas qu'il porte le bras en écharpe. Cependant les faits que je vous cite sont constants : l'ambassade française, pendant les troubles d'octobre, mitraillée, injuriée, s'est tue d'abord, et a fermé ensuite sa porte à tout ce qui portait le nom de Français. L'ambassade anglaise lui a joué le tour d'être grande et hospitalière. Sommes-nous encore ce peuple qui parlait en maître, opposait le Louvre à

(1) L'affaire des *credenciales* (lettres de créance) de M. de Salvandy a prouvé, mieux que tout autre argument, le plan arrêté de M. Guizot. Ceci est déjà de l'histoire; il est maintenant reconnu que le cabinet ne veut en Espagne pour ses représentants que de *simples chargés d'affaires*.

l'Escurial, et prêtait une armée aux souverains espagnols pour les rétablir sur leur trône inquiété? Aurions-nous donc renoncé à la force morale et à l'honneur, et notre gloire constitutionnelle se baserait-elle sur l'impuissance et la honte? Ce sont de tristes blessures à dévoiler devant l'orgueil castillan.

XVII.

LE COUVENT DE LA TRINITÉ A MADRID.

A M. GIGOUX.

Le couvent. — La vie de saint Bruno par Carducci. — Le bourreau et les castagnettes. — Lesueur et Carducci. Le manteau de saint Martin.

Ce matin, j'ai vu venir à moi le frère Iginio de Z..., homme fort instruit, Castillan de vieille roche, latiniste excellent, et musicien non moins parfait. Il me faisait parfois l'honneur de m'accompagner dans Madrid, car depuis que les moines n'ont plus rien à montrer chez eux, il faut bien qu'à leur tour ils montrent ce qu'on leur a pris. Le

frère Iginio me proposa de le suivre au couvent de la Trinidad.

A Madrid, il faut des permissions et des pertes de temps à chaque pas. Le digne frère m'en avait exempté en demandant une carte d'entrée au directeur, don Juan Miguel Inclan Valdès, secrétaire de l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand.

Cette carte me livrait l'entrée du couvent de la Trinidad ; je savais que Carducci y avait peint la vie de saint Bruno.

Placé au centre de la calle d'Atocha, ce couvent, fondé par Philippe II, et bâti par Gaspar de Ordonez, offre une belle façade, contre les grilles de laquelle fourmillent, à cette heure, des étalagistes de tomes en plein vent, pauvres hères qui regrettent fort la cargaison de livres ascétiques, dogmatiques et pratiques, qu'achetait autrefois la ferveur castillane, maudissent à bon droit la constitution et les journaux, et demandent à saint Bruno un miracle en faveur de la bibliomanie mourante. Peu leur importe,

je vous jure, ce qui peut se passer dans ces délicieuses arcades du cloître, occupé jadis par des *Trinitarios calzados;* ils ne se souviennent que d'une chose, du vent qui a chassé les solitaires avec lesquels ils s'entendaient, assure-t-on, plus d'une fois, pour assurer le débit de leur marchandise.

Un pénitent venait-il, en effet, à se confesser à l'un des moines, celui-ci lui imposait pour pénitence l'achat d'un bouquin, *porqué es cosa agradable a Dios* (comme chose agréable à Dieu); mais il est permis de croire que le père avait une remise sur le livre saint, comme nos commissionnaires en librairie. Aujourd'hui la littérature sacrée est en baisse, et les députés qui se rendent aux cortès par cette rue n'achètent guère. J'entrai dans le couvent entre deux rangées de livres, composées des œuvres de saint Thomas et de celles de saint Augustin.

On réparait l'église, c'est-à-dire qu'on était en train d'en déranger quelques cadres pour les mettre ailleurs, car, dans ce cou-

vent de la Trinidad, il y a un vrai musée au premier étage, un musée qui date du règne de Christine, et qui, en vérité, lui fait honneur. Il contient des Murillo, un portrait de Charles II, par Carreno, plusieurs belles chasses de Sneyders, et quelques Gherardo della Notte d'un grand effet. Après avoir parcouru diverses salles encombrées de toiles, déposées contre le mur, je redescendis pour voir l'église. L'intérieur du cloître a souffert autant et plus que saint Bruno, dont la vie y est décrite, de l'inquisition, ou, si vous l'aimez mieux, de l'invasion française. Il n'y a plus guère que le cadre du grand autel, qui est de Donoso, et vaille la peine d'être regardé. Les pilastres sont d'ordre corinthien, la coupole manque de hardiesse et de lumière. Un *miliciano* fumait son cigare devant l'autel, sans doute pour remplacer la molle vapeur de l'encens, et un vitrier galicien posait un carreau à l'une des chapelles latérales, en chantant un air aussi traînant que son travail. L'autel n'a-

vait pas un cierge ; ses nattes étaient à demi rongées par les rats. Pour que rien ne manquât à ce spectacle désolé, un Anglais en paletot se chargea de représenter le schisme ; il entra dans le vieux cloître de Gaspard Ordonès et de Philippe II, avec un immense chien des Pyrénées, qui se mit à aboyer sous l'orgue avec fureur. Le frère Iginio me serra la main, et nous nous dirigeâmes vers le cloître.

Ses arcades, dont l'intérieur est revêtu de porcelaine à hauteur d'appui, forment un espace carré, masqué à présent par de hautes planches à toutes les fenêtres ; nulle vue, nul jardin, nul arbre : c'est un manteau de glace que cette fraîcheur de la voûte ; à peine le soleil se joue-t-il aux peintures de Carducci.

N'allez pas croire que ce Carducci (1) (je

(1) Beaucoup de biographes écrivent *Carducho*, d'autres *Carducci*. La signature des tableaux de la Trinidad que je parcours porte le nom de *Carduchi* et la date de 1632. Cependant Carducci avait *espagnolisé* son nom ; il est certain qu'à Madrid on le connut sous le nom de *Carducho*.

conserve la seule et véritable ortographe primitive de son nom) soit un peintre de la force d'Herrera ou de Zurbaran; c'est un Florentin qui a pris la cape espagnole, ainsi que son frère Bartolomé; il était son cadet, et avoue lui-même, dans ses *Dialogues* (1), que, lorsqu'il fut amené par lui en Espagne, il ne lui resta bien vite aucun souvenir de la *gentil citta* de l'Arioste; il se tint dès lors pour un véritable enfant de Madrid. Celui-là se nommait Vincenzo; il eut pour ami Eugenio Caxès. Son style est correct, exact, un style de bonne école, voilà tout. Mais, malgré cette tranquillité de palette, ou peut-être à cause de ce flegme observateur, Vincenzo Carducci, dans ses cinquante-cinq tableaux représentant la vie de saint Bruno depuis sa conversion jusqu'à son enterrement, est peut-être le maître le plus espagnol que vous puissiez voir.

Cinquante-cinq tableaux! allez-vous dire.

(1) Dialogues sur la théorie de la peinture. Publié en 1633.

Oui, cinquante-cinq tableaux commandés à Carducci par la chartreuse *del Paular !* Aux termes d'un contrat, passé, le 29 août 1626, devant l'*escribano* Pedro de Aleas Matienzo entre le prieur de cette chartreuse et le peintre, il fut convenu que ce dernier livrerait en quatre ans les cinquante-cinq tableaux de sainteté relatifs à la vie de saint Bruno. Il devait y en avoir quatorze par année, tous et tout entiers de sa main, dont le prix serait fixé à dire d'experts, et pour lesquels il recevrait 1,500 ducats à compte chaque année. Carducci fut exact, et, quatre ans après, le cloître de la chartreuse del Paular possédait les toiles commandées.

Les toiles étaient divisées ainsi :

D'un côté vingt-sept tableaux représentant les divers évènements de la *vie de saint Bruno;* d'un autre (celui opposé) vingt-sept autres tableaux des martyres ou des miracles de moines appartenant à l'ordre ; enfin, et comme dernier anneau de cette chaîne fabuleuse, de ce travail immense terminé si

vite, il y avait en face un trophée réunissant les armes du roi Philippe III, et celles de l'Institut des Chartreux.

Cette longue série de toiles décore, à l'heure qu'il est, le cloître du couvent de la Trinidad. Ils évitent, de cette façon, aux curieux le pèlerinage de la chartreuse del Paular, mais ils sont bien dans leur jour.

Le premier sujet de la vie de saint Bruno, sur lequel mes regards se sont portés, représente un réfectoire de moines. Les figures de ces *trinitarios* sont fort belles ; Ribera les eût faites longues, et macérées par le jeûne, la salle eût exhalé une odeur de mort et de cilice ; il est facile de voir que Carducci vise moins à l'horreur ; il est ingénieux et touchant. Ici c'est saint Bruno faisant sortir une fontaine de la tombe d'un religieux, le modèle de sa communauté ; plus loin, il dit adieu à ses frères avant de partir pour l'Amérique. Dans un autre tableau, le n° 35, je crois, le peintre s'est représenté lui-même à côté du père Odon de Novara, étendu sur

son lit de mort. Tous les airs de tête de ces différentes peintures sont fort beaux, pleins de vérité et d'élévation mystique. La toile qui représente la mort de saint Bruno est un poëme mélancolique dont nulle parole n'approche ; il rappelle cette phrase admirablement sentie de madame de Staël dans *Corinne:* « On dirait que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. « C'est, en effet, le soir que s'éteint ce glorieux fondateur d'un des premiers ordres catholiques balayé à cette heure du sol de l'Espagne ; il se brise comme un lis aux coups de ce vent qui semble ébranler chaque toit de la chartreuse. Ses disciples bien aimés l'entourent, et semblent aspirer l'encens de ce suprême soupir.

Au milieu de toutes ces saintes toiles de Carducci, celle qui m'a causé l'impression la plus étrange est une toile dont je ne sache pas que nul ait parlé, et que vous me permettrez de nommer *les Castagnettes.*

C'est un groupe de moines dont les cou-

vents viennent de se voir brûlés en Angleterre au moment le plus fougueux de la Réforme. Ces pieux martyrs de l'ordre de saint Bruno sont en longues robes blanches, le capuce de la robe est rabattu à demi sur leur front, et laisse voir sur chaque tête une affreuse couronne d'épines. Des gouttes de sang perlent ces visages, des liens garottent ces bras; vous diriez du Christ suant sa sueur d'agonie au Jardin des Oliviers, du Christ répété six à sept fois dans ce cadre. Et savez-vous quel est cet homme en jaquette qui précède les chartreux? le bourreau!... mais, cette fois, un bourreau espagnol comme je n'en ai jamais vu, le bourreau dansant et *jouant des castagnettes*. Que dites-vous de cet instrument joyeux devant un martyre? et n'est-ce pas là un des traits les plus caractéristiques de cette peinture? Carducci eût pu mettre des anges soutenant les pas des suppliciés, il leur a donné le bal, le bal avant de mourir, le bal dansé devant eux par le bourreau!

Lorsque Lesueur composa, par ordre de la la reine-mère, ses vingt-deux tableaux pour le cloître des chartreux de Paris, il ne se doutait guère qu'une main jalouse et criminelle endommagerait après sa mort plusieurs de ses toiles. Les religieux se virent obligés de les couvrir de volets fermant à clef. Lebrun fut accusé d'avoir tourmenté cette vie si pure, si modeste, la vie d'un grand maître, qui s'était fait chartreux lui-même pour mieux les peindre, et qui mourut chez eux à l'âge de trente-huit ans. Carducci fut moins envié; il s'éteignit à soixante ans, et Lope de Vega lui fit un sonnet pour épitaphe. La collection destinée à la Chartreuse de Paris fut payée médiocrement à Lesueur; vous venez de lire les conditions du traité de Carducci. Une fraternité naïve, ascétique, unit à leur insu ces deux génies; Lesueur, né à Paris en 1617, Carducci, amené en Espagne par son frère aîné en 1585. Son contrat passé avec la chartreuse del Paular porte la date de 1626, Lesueur est mort en 1655.

Nous ne sachons pas que Lesueur ait jamais été en Espagne, et cependant on le croirait à voir certaines analogies de son pinceau avec celui de Carducci. La manière de Lesueur est plus blonde, plus calme, plus suave assurément, il y règne une odeur d'encens et de recueillement qui plaît. Celle de Carducci est plus dure, et toute cette longue série de tableaux n'est presque peinte qu'avec deux couleurs, le blanc et le noir. Vous diriez de loin d'un Rembrandt pour l'énergie de la teinte. En voyant ces peintures de chartreux, en m'identifiant avec elles, j'avoue que je fus pris d'une singulière tristesse... Où sont aujourd'hui les acteurs de ces scènes religieuses, et qu'est devenu le catholicisme en Espagne? On a reproché aux moines leur opulence scandaleuse, que dire maintenant de la parcimonie plus scandaleuse du gouvernement espagnol à l'égard de ses propres artistes? A quelle main, à quel pinceau confierait-il aujourd'hui un pareil nombre de

toiles à remplir? Où sont ses fondations et ses œuvres? C'est l'Angleterre qui a donné la révolution à l'Espagne, lui donnera-t-elle aussi le schisme? N'a-t-elle pas besoin que l'Espagne lui appartienne, et ne lui doit-elle pas ce cruel échange pour mieux assurer la stabilité de son pouvoir? Je pensais à ces choses, à ce cloître morne et converti en musée, sans qu'il en reçoive le pas de visiteur, quand je vis le frère Iginio faire un salut bref et assez froid devant une image de saint Martin, partageant son manteau; d'après la légende voulue, ce saint Martin-là était vêtu en Castillan.

— Pourquoi en Castillan? ai-je demandé au frère; saint Martin n'était-il pas d'Italie?

— Il était Toscan, répondit don Iginio, né à *Tudertum* ou Todi, en Toscane. Les Castillans doivent être peu flattés de le voir rangé parmi leurs saints.

— Comment donc, repris-je, étonné de l'antipathie du frère Iginio pour saint Martin.

— Vous ne voyez pas? me dit-il, il partage son manteau avec ce pauvre.

— Eh bien! que trouvez-vous là à redire?

— Qu'on voit bien, *hijo* (mon fils), que ce n'est qu'un Italien; *partager* son manteau avec un pauvre, fi donc! un Castillan lui eût donné le *tout* au lieu de la moitié!

XVIII.

TOLÈDE.

A M. VICTOR HUGO.

La route. — L'omnibus et les voyageurs. — Tolède et son aspect. — La cathédrale. — Richesses de l'ancien chapitre. — Tombeaux. — Le clocher. — L'histoire d'une cloche. — Le pont d'Alcantara. — Le Paseo. — Le Tage. — Couleur de Tolède.

Tolède, 25 octobre 1841.

Le *sereno*, cette horloge vivante, chantait les heures, et il faisait nuit complète lorsque je suis parti avant-hier pour Tolède. Le *zagal* de la diligence armé d'une lanterne m'était venu réveiller en personne à la fonda ; sensible à cet honneur, je l'ai bientôt suivi dans un pandemonium de rues et de marchés, car

la voiture de Tolède se prend à l'autre bout de Madrid. Cette voiture, comme celle de l'Escurial, se compose de deux banquettes oblongues, semblables en tout aux banquettes de nos omnibus; on ne la décore pas moins du nom de *calesero*, nom générique, qui s'applique à tout en Espagne, fût-ce à une planche suspendue. Douze lieues composent la distance de Madrid à Tolède, mais elles équivalent à dix-huit des nôtres, et la route à travers champs est loin de valoir le *réal camino* de l'Escurial. Vogue donc la galère, et que sainte Léocadie la patronne de la cathédrale que nous allons visiter, protège nos huit mules!

La sortie a lieu par la porte de Tolède, suivie de son pont jeté si magnifiquement sur le Mançanarès, ce fleuve espagnol auquel il ne manque que de l'eau; le pont dépassé, vous retrouvez l'horrible et silencieux désert de Madrid, une campagne sans arbres, mais où en revanche abonde la poussière. De nombreux cahots vous tiennent en haleine;

j'étais entre un moine et une *ninâ* en mitaines noires lorsque le jour éclaira l'intérieur du *calesero*. Le frère me demanda humblement pardon de m'avoir écrasé à demi pendant un mille, la *ninâ* se prit à considérer avec attention mon chapeau de soie, un chapeau Gibus que je venais de replier sous mon bras en forme de claque. L'étonnement était général à la vue de ce chapeau ; l'Espagnol en est encore sur cette terre à toute la stupeur du merveilleux vis à vis des modes nouvelles; je crus un instant qu'on allait me prendre pour Bosco, tant ce feutre leur paraissait tenir de la magie. Le plaisant de la diligence (en Espagne, il y a toujours un *gracioso*) disserta longtemps sur ma coiffe et ses ressorts, cela pouvait faire le pendant du chapitre d'Aristote sur les chapeaux. La *ninâ* avait dix-sept ans, elle s'exerçait déjà, ainsi que sa petite sœur âgée de huit ans, aux grands airs d'éventail et de senora ; vive et malicieuse, elle finit par engager le moine à troquer son chapeau en tuyau de poèle contre

le mien, ce à quoi le révérend ne voulut jamais souscrire. La route se passa comme toutes les routes d'Espagne, nous étions douze en tout dans ce coffre orné de cinq à six vitres; les uns fumèrent, les autres s'endormirent jusqu'au déjeûner qui se fit à Illescas.

Illescas est à moitié route de Tolède. C'est une petite ville à porte arabe, dont la meilleure auberge, dans laquelle nous descendîmes, ne put nous offrir que des œufs et des tomates. En revanche, je trouvai là sur la cheminée une statuette en plâtre à l'abdomen proéminent, coiffée de la résille de Figaro et pinçant de la guitare. Il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître Lablache, notre colossal chanteur des Bouffes, mais Lablache copié d'après le modèle de Dantan, coloré, enluminé comme un véritable saint de fête Dieu. L'auberge d'Illescas appartenait-elle à un mélomane, je ne sais, mais certainement, d'après sa cuisine, Lablache n'y eût pas conservé son ventre. Heureuse-

ment le *gracioso* tira quelques poissons frits d'une petite boîte en fer blanc, assez pareille à celle d'un facteur, et partagea généreusement avec moi ce maigre déjeûner.

L'entrée de Tolède par le chemin de Madrid est véritablement imposante. Ses tourelles moresques, ses portes d'un ton de terre de sienne brûlée, les masses de son Alcazar et les mille flèches de ses églises se dessinant sur la crète et sur les flancs d'une colline de granit baignée de trois côtés par la ceinture jaune du Tage, témoignent assez de l'ancienne importance de cette ville, qui fut successivement le siège de l'empire des Goths, des Arabes et des rois de Castille. Rien de plus juste et de plus ingénieux à la fois que la phrase de Quevedo devant un pareil panorama, lorsqu'il nomma Tolède : *una ciudad de puntillas, fabricada sobre un huso*, « une ville sur la pointe du pied, bâtie sur un fuseau ; » Tolède est posée, en effet, sur l'escarpement de cette montagne qui forme presqu'île. Ses portes et ses ponts fourni-

raient seuls matière à l'admiration des curieux; celles de Visagra et du Soleil sont les premiers arcs qui vous frappent. La porte de Visagra, avec ses deux tours coiffées d'un pain de sucre en damier, n'a rien de celle du Soleil servant autrefois d'entrée aux Maures; elle est enfermée aujourd'hui dans l'intérieur de la ville. Le martyre de la diligence est fini, nous descendons au *parador del Miradero*, belvédère charmant d'où l'œil embrasse toute l'étendue de Tolède. Il est trois heures du soir, et, dans mon impatience, j'arpente déjà les rues tortueuses et mal pavées où deux voitures ne pourraient passer sans que les cochers n'en vinssent aux prises, la Plaza Mayor où pendent les nattes énormes destinées à rafraîchir les balcons, et la calle Ancha qui mène à la grande place de Zodocaver. Tout ce curieux salmigondis de ruines vous confond; vous vous attendez à voir à la fois dans les rues le Romain à la toge blanche, l'Arabe en turban, ou le Juif rapace au nez crochu. En quelques parties de la ville

tout se ressent pour vous des habitudes moresques; les femmes vous regardent mélancoliquement derrière les grilles des fenêtres; d'autres, accroupies devant leurs portes, jouent avec les babonches de leurs pieds. Cependant, vous voici sur la place de *l'ayuntamiento,* vous avez devant vous la cathédrale.

Au rebours de ces antiques édifices qui font l'orgueil d'une partie de notre sol et de celui d'Allemagne, l'église métropolitaine de Tolède, sa basilique sainte, son vaisseau le plus précieux, n'a rien au dehors de la majesté noire et ténébreuse des temples gothiques; son aspect extérieur produit peu d'effet. Enfoui dans un pâté de maisons et de rues, serré, étouffé, il s'est vu de plus soumis à la lessive ignorante du badigeon espagnol; il est même déparé par de lourdes dissonnances d'architecture. Une fois entré par l'une des portes qui flanquent l'édifice, vous êtes en revanche frappé de l'admirable recueillement de cet intérieur semé de chapelles et de tombes; mille détails exquis,

inimitables, se lient aux imposantes beautés de la nef, le chœur est éclatant, et toutes les sculptures en bois sont à elles seules un des plus beaux poèmes du Berruguete, l'élève de Michel-Ange. Le retable d'or du maître-autel étincelle comme un tapis de feu sous le nombre immense des bougies, car j'ai le bonheur d'entrer à la cathédrale un jour de *funzion*, et tout ce luxe de dorures, d'ornements, de colonnettes, de vierges aux bouquets d'argent, produit une hallucination véritable. Chaque autel a son triptique, devant cette effigie brûle un cierge, c'est l'heure de l'office, et ce qui ne m'a pas peu surpris, ç'a été de voir une foule de petits enfants de chœur se confessant... Il n'y avait pas de confessionnal : le prêtre assis sur une chaise les écoutait son mouchoir sur les yeux et en se cachant le visage.

Dès l'entrée de cette métropole de Tolède, le siège du primat des Espagnes, vous êtes effrayé de la quantité incalculable de richesses qui a dû s'enfouir dans ce temple souve-

rain ; les sacristies, avec leur plafond d'or à caissons, les merveilles qu'on raconte de la vierge du *Sagrario*, les orfèvreries dont vous entretient le guide, pauvre Espagnol aux habits déguenillés, tout vous fait songer à chaque pas à l'anéantissement de ce chapitre, le plus riche cénacle de la chrétienté. Les portraits de ces opulents prélats sont peints à fresque dans la salle capitulaire où vous entrez : ce sont les évèques et archevêques de Tolède en habits pontificaux; ils ont tous la croix et la mitre, le front radieux, paisible, et, chose merveilleuse, le jugement dernier, ce terrible et dernier appel à tous les puissants de ce monde, est peint au dessus de la porte qui renferme tous ces portraits, depuis saint Eugène jusqu'au cardinal Ximenès ! Ce tableau, d'un style byzantin et sévère, a l'air d'être là comme la censure la plus amère de tout ce luxe, qui n'inspire après tout qu'une admiration stérile, l'admiration qu'on a pour la vue d'un morne trésor. Celui de l'archevêque de Tolède se composait chaque année

de cinq millions, chacun de ses chanoines comptait soixante mille livres de rente. Tout cela est remplacé aujourd'hui par les évêques d'Espartero, qui n'ont plus besoin de recevoir leurs bulles du pape, mais dont le traitement est, à coup sûr, fort restreint (1).

Le cardinal Pierre de Mendoza, l'un des plus illustres prélats qui aient occupé le siège de Tolède, est enseveli à la gauche de l'autel dont les statues sont peintes, et dont le fond des niches est relevé d'or. Cet immense maître-autel, l'orgueil des Tolédans, estimé par la beauté de son marbre et de ses pierres précieuses, se nomme le *Transparent*. Il est certainement du goût le plus contestable, bien qu'il ait coûté, dit-on, deux mille ducats ; mais ses arêtes, ses colonnes et ses sculptures reçoivent, il faut bien le dire aussi, un charme presque magique du reflet des vitraux décrivant sur ses arabesques les nuances de l'arc-en-ciel. Suivant l'usage es-

(1) Les honoraires des chanoines ont été réduits de douze mille francs à trois mille.

pagnol, que l'on ne saurait trop blâmer, ce maître-autel et ce chœur sont placés au milieu même de la nef, ce qui en détruit l'immense effet. De cette façon n'espérez aucune ligne; l'église Tolédane est un véritable labyrinthe : ce pêle-mêle de statues, de figures, de bas-reliefs où l'or papillote à l'œil, l'éblouissent et le fatiguent ; chancelante, éperdue, la pensée se rattache aux grandes et souveraines leçons de la tombe, et vous visitez la chapelle de *los Reyes nevos*, cette chapelle, qui renferme plusieurs mausolées de rois et reines d'Espagne. Celle de saint Jacques, magnifiquement ornée, possède le tombeau de doñ Alvaro de Luna, couché les mains jointes, dans sa grande armure. Le marbre de ce favori superbe de Jean II rappelle la statue du commandeur.

De l'église on passe au cloître; il contient des fresques assez médiocres de Bayeu et de Maella ; le centre de la cour en est coupé par un mauvais pavillon chinois aux lattes

couvertes d'ardoises. De cet endroit du moins vous revoyez le svelte et élégant campanile, les arcades du cloître, et les légers pilastres blancs qui supportent en cette cour même l'étage supérieur. Un parfum d'aromates, commun au moindre jardin d'Espagne, s'échappait alors de cet enclos semé de cactus, de géraniums, de figuiers, de romarins, de tout ce qui compose en un mot la végétation forcée d'un cloître castillan. Une orange tomba à mes pieds quand j'entrai dans le préau, je levai les yeux et vis un magnifique oranger en pleine terre, démentant seul, par sa force, le reste des plantes maladives qui l'entouraient. Le jour baissait, les orgues de la cathédrale poussaient leur dernier soupir. C'est en ce moment que mon guide est venu me demander si je voulais monter à la tour.

Représentez-vous un malheureux voyageur sorti de la boîte de Regulus, je veux dire le *calesero* de Madrid, ébloui du vertige que donne ce premier aspect de la cathédrale de Tolède, et auquel on fait une pareille pro-

position. Rien ne m'effrayait depuis mon ascension au dôme de Milan, je suivis mon cicerone. Le chemin qui vous conduit à ce clocher est celui de toutes les tours; on y cotoie seulement par échelons les cloches les plus gigantesques, on va même souvent jusqu'à passer sous leur battant. Le marteau de l'une de ces cloches gisant à terre, me frappa, et je demandai pourquoi l'on ne réparait pas la cloche à laquelle il appartenait.

—On s'en garderait bien, répondit mon Castillan; ses volées étaient si affreusement sonores que le chapitre l'a *condamnée* à tout jamais. Il me raconta bientôt que l'un de ces bronzes, si audacieusement suspendus, avait sauvé la vie à un condamné du temps de Philippe IV.

— *Caramba!* m'écriai-je, voilà de l'érudition! et je le regardai, croyant qu'il sortait au moins de l'Université de Salamanque.

C'était un jeune homme de dix-neuf ans, maigre et mal vêtu. Il me vit fatigué, me fit

asseoir sur le battant de la cloche, et allumant sa cigarette de papier de Valence :

« La plupart de ces cloches, me dit-il, datent du règne de Philippe IV. Sous ce prince indolent et fastueux, que le caractère despotique et intolérant d'Olivarez fit plus d'une fois haïr du peuple, un ouvrier fondeur ayant tenu quelques propos contre ce comte-duc, alors premier ministre, fut condamné à mort dans Tolède, sans autre forme de procès. Il se nommait Flavio, et venait d'épouser la fille d'un serrurier de cette ville, dont chacun se plaisait à vanter la grâce et la beauté. Dès que la condamnation de son mari fut prononcée, elle partit à pied pour Madrid, et, pénétrant jusqu'au Buen Retiro par l'entremise de l'un des officiers de service du roi, qu'elle connaissait, elle fut se jeter aux genoux de la reine dona Isabelle de Bourbon. Touchée de ses larmes, cette princesse intercéda le roi pour elle. Le roi, qui se promenait alors en gondole dorée sur le vaste étang des cygnes, répondit qu'il ne pouvait faire

grâce, la punition du coupable regardant plutôt son premier ministre que lui. Olivarès et Luis de Haro arrivaient en ce moment pour parler d'affaires au roi ; il mit pied à terre en les voyant, et il leur montra la femme du fondeur, dont l'attitude éplorée, non moins que les charmes, disposaient son cœur à la pitié.

— Comte-duc, dit Philippe à Olivarez, que penseriez-vous d'une cloche que l'on entendrait du clocher de la cathédrale de Tolède jusqu'à Madrid ?

— Que ce serait une merveilleuse cloche, répondit Olivarez en souriant ; n'y a-t-il donc pas douze lieues d'Espagne jusqu'à Tolède ?

— Flavio, le fondeur, se charge de la faire, reprit le roi, et c'est à ce prix qu'il vous demande sa grâce.

Olivarez fronça le sourcil, et Luis de Haro pensa éclater de rire.

— Cette femme, ajouta le roi, est la femme

de Flavio, votre ennemi. Flavio est jeune et il l'aime.

— Qu'il en soit donc fait ainsi que le désire Sa Majesté, dit le comte-duc en s'inclinant. Au fond de son cœur il triomphait, pensant bien que l'œuvre était impossible.

— Partez donc, Madame, ajouta la reine à la femme de Flavio en lui glissant une bourse dans la main, partez, et que les saints du paradis vous protègent! Si jamais cette cloche sonne, songez que j'en veux être la marraine!

On détacha les chaînes du fondeur et on le rendit à la liberté en lui apprenant les conditions auxquelles était attachée sa grâce. Flavio ne devait plus sortir du clocher de la cathédrale, on lui construirait une *logette*, sa femme aurait seule le droit de le visiter. Le soir même de la signification de cet arrêt, Marianna, la femme de Flavio, fit brûler deux cierges devant les images de saint Eugène et de sainte Léocadie, patrons de la basilique; puis, montant à ce clocher dont,

vous le voyez, la vue s'étend sur les collines de la Vierge del Valle, elle poussa un grand soupir.

— Qu'as-tu donc, Marianna? dit Flavio.

— Je pense, répondit Marianna, que j'étais bien joyeuse là-bas sous les oliviers le jour où tu dansas avec moi après m'avoir donné ton mouchoir; mais je pense aussi que, ce même soir, une vieille *gitana* passa près de moi en hochant la tête et en prononçant des paroles bien propres à me faire trembler! Qu'allons-nous faire, Flavio? il ne nous reste plus qu'à nous précipiter du haut de ces tours, car c'est tenter Dieu que d'oser tenter une pareille œuvre...

— Dieu me protègera, reprit Flavio, rassure-toi, je ne mourrai pas victime de la démence d'Olivarez. Tout ce que je te demande, c'est de prier et de lire dans ce livre pendant que je serai à mon travail, et, le soir, quand je le quitterai, c'est de me chanter quelques-uns de ces airs que tu me disais au chemin du Maure.

Flavio se mit à l'œuvre, il passa trois mois à la confection de ce bronze que vous voyez. Ce n'était plus une cloche, c'était un beffroi ; il devait sonner l'heure de sa mort ou celle de sa délivrance. Bien des fois balancé dans l'air, le géant laissa tomber de sa bouche d'airain son cri formidable ; mais ce cri ne dépassait pas Illescas qui est, vous le savez, à la moitié du chemin. Le fondeur ne désespéra pas ; il travaillait jour et nuit ; pour Marianna, elle s'arrêtait souvent près du pont de Tolède à Madrid, et elle écoutait avec angoisse... Enfin, un dimanche que Philippe IV rentrait d'une procession, et qu'il écoutait avec Olivarez au Retiro les bruits de la ville mourants au loin, un glas perdu dans l'air, un glas terrible et sourd retentit à son oreille; il pâlit et pressa le bras de son ministre.

— Ce son vient de Tolède, dit-il à Olivarez.

Le comte-duc écouta ; c'était, en effet, la cloche de Flavio, balançant dans l'espace

son gémissement sonore. Presqu'en même temps le roi entendit derrière lui un cri de joie étouffé, il vit Marianna pâle comme une morte, à genoux et baisant l'hermine de son manteau.

— Marianna ! s'écria Philippe, Marianna venue à pied de Tolède, peut-être !

— Oui, venue à pied, ajouta la reine qui survint ; mais demain elle y reviendra à ma suite dans un des coches de la cour. Elle n'a pas oublié sans doute que je lui ai promis d'être marraine de la cloche ?

La princesse vint à Tolède, et la cloche de Flavio reçut de la Reine le nom d'Isabelle... Seulement, comme cette filleule royale faisait trop de bruit dans le monde, on lui ôta son battant sur la réclamation des habitants. La logette habitée plus de trois mois par le fondeur a été détruite ; on y lisait les noms de Marianna et de Flavio unis dans une croix taillée sur la pierre. — J'ai fini mon histoire et ma cigarette, voilà. »

Ce récit m'avait ému, je me levai et jetai

un coup-d'œil sur cet espace que dut embrasser plus d'une fois le triste regard de Flavio. Tout ce terrain est poudreux et gris comme ses toits; en me penchant du haut de sa tour je distinguais l'Alcazar, les églises de Saint-Nicolas, de San Miguel et de Saint-Vincent, l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste, fondé par le cardinal Tavera, et, à travers quelques arbres nains et chétifs, le ruban du Tage moiré d'ombres. Je ne tardai pas à retrouver ce fleuve au bas du *Paseo*, où je me rendis en descendant par la porte d'Alcantara; ce jardin, assez misérable, est composé de huit à dix arbres séculaires. Il n'y avait pas un manteau noir sur la promenade, son silence était profond. Je descendis au bord du Tage vis à vis du pont d'Alcantara. Les monuments et les fabriques brunes de Tolède se découpaient en saillies sur un fond rosé et semé de larges bouffées de poussière. A ma gauche s'élevaient les ruines du vieux château crénelé qu'on retrouve au chemin du Maure (camino del Moro), revêtant

au coucher du soleil les formes d'un château fantastique sur ce mamelon dépouillé qui domine le Paseo. Quelques mulets, conduits par un maigre postillon, venaient boire aux ondes du fleuve. Ces ondes sont d'un jaune affreux ; on dirait que les murs de la ville, qui tous ont la couleur d'un pain cuit, y ont déteint ; la vallée est triste, et ces prairies, si vantées dans les romances, n'ont point de fleurs. Toutefois le Tage est un fleuve éminemment moresque et digne de servir de bassin à l'Alcazar, bâti par les Maures, réédifié par Charles-Quint, et ruiné enfin sous l'invasion de Buonaparte. Il est taciturne et mélancolique avec fierté, il ressemble à un long serpent qui dort entre deux collines. La voix des guitares, et la cloche des monastères, interrompent seules la tranquillité qui l'entoure. Si voisin qu'il soit du Paseo, il a l'air de fuir ses joies. Ainsi en serait-il d'un chevalier du moyen-âge, transporté tout à coup au sein de notre monde moderne.

Comme Tolède n'a point de fontaine, ce

fleuve y est sûr de sa royauté. Vainement l'Italien Januelo essaya-t-il de faire monter son eau jusqu'à la ville; sa machine échoua, et chaque fille tolédane, chaque muletier, chaque frère de couvent vient puiser encore à l'urne du Tage.

En remontant la ville, à partir du bas du fleuve, on croit remonter les escaliers de Lausanne ; on trouve à ces rues un caractère et un style si marqué, qu'on se croit par moments au milieu du Zocodover avec les Maures, ou devant la cathédrale avec Ximenès. Plusieurs *capillas* et oratoires ouverts avec des cierges allumés sont les seuls réverbères auxquels le touriste ou le poète vagabond puisse demander de protéger ses pas durant la nuit ; mais cette nuit même, si profonde et si noire qu'elle soit en certains quartiers, donne une couleur étrange aux pignons qui débordent, aux rampes de pierres qui circulent, aux balcons de fer dont le treillage est si fin. Des murailles d'une hauteur prodigieuse comme celles du couvent del Carmen,

des portes sombres, colossales, des ruines moitié arabes et moitié chrétiennes, voilà Tolède, c'est-à-dire une maîtresse ville où chaque porte ressemble à un trophée, chaque maison à une citadelle, chaque ruelle à un coupe-gorge. Calderon et Guilhen de Castro l'ont dû visiter, Gil Blas et Figaro n'y ont que faire. L'aspect du paysage y varie perpétuellement, mais il y est toujours aussi triste. Ce soir, le ciel qui s'étend sur la Véga était vert et tacheté, le vent soufflait, et tout ce qu'il y avait de gens en manteaux devant le parador del *Miradero* (mon hôtellerie) paraissait s'attendre à un orage. La *criada* (1), en m'apportant pour mon souper deux œufs et un pigeon, a fermé elle-même exactement le volet intérieur de ma chambre.

(1) Domestique femelle.

XIX.

A M. VICTOR HUGO.

L'album. — La maîtresse de Léon. — La visite d'un fraile. — Le trésor de la Vierge. — Un départ. — Les taureaux et la pluie. — La chanteuse. — L'alguazil incorruptible. — La barbe à l'index. — La fabrique d'armes. — L'alcazar.

Tolède, 26 octobre 1841.

Je venais de passer devant la maison de correction des filles à Tolède, maison dont le portail est assez remarquable, quand je rentrai ainsi par un vent pluvieux à la posada del *miradero*.

La lampe de cuivre à quatre becs apportée

dans la chambre, la *criada* en avait allumé un qui répandit bientôt autour de moi une lueur fétide et fumeuse. Je pensais à ces pauvres femmes, dont quelques-unes, suspendues aux barreaux de la prison, m'avaient affligé du spectacle de leur misère, lorsque la maîtresse de l'hôtellerie parut elle-même sur le seuil de la chambre que j'occupais.

C'était une bourgeoise d'Alcala de Henares, rondelette comme une pomme, le visage ardent comme celui de dame Léonarde quand elle faisait la cuisine, les dents blanches et l'œil assez expressif; elle me demanda mon passeport « à cause, disait-elle, des circonstances politiques, *por las circonstancias criticas.* » Elle ajouta que, depuis la mort de Léon et les derniers troubles de Madrid, la police tolédane exerçait sur chaque voyageur une inquisition sévère.

— Monsieur est sans doute un *caballero* qui voyage pour son plaisir, dit-elle en voyant la paire de pistolets placée sur ma table entre un paquet de cigarettes et mon album.

— A moins toutefois que vous ne soyez artiste, reprit-elle en ouvrant d'elle-même et sans m'en demander la permission, l'album de voyage où j'avais pris l'esquisse du pont d'Alcantara.

En parcourant cet album, représentant, hélas! tant bien que mal, plusieurs sites des Pyrénées et de l'Espagne, je la vis tout d'un coup devenir pâle à se trouver mal; elle venait d'y rencontrer un croquis de Diego Léon, fusillé le 16 à Madrid. Ce portrait, tracé d'une main tremblante, rendait imparfaitement le visage du général, l'uniforme seul lui donnait quelque ressemblance.

— *Que lastima* (1)! dit-elle en fermant l'album; mais je vous conseille de cacher ce portrait, Monsieur; si l'on savait cela à l'Intendance, on serait capable de vous y faire un méchant parti!

Je la regardai en souriant, elle reprit :

— Nous avons ici deux dames qui arrivent

(1) Quel dommage!

de Séville ; en ce moment même on apprête leur souper, et, comme elles sont vos voisines, je pense qu'elles ne seront pas fâchées d'entendre de la bouche d'un *caballero* comme vous, le récit des derniers moments de Léon.

— Il n'y a qu'une seule difficulté, répondis-je, c'est que je sais à peine quelques phrases d'espagnol...

— Aussi vous aideront-elles, soyez-en sûr, les Andalouses s'y entendent. Avec quelques gestes et votre crayon, vous leur expliquerez cela mieux qu'avez des mots. Permettez-moi de leur montrer votre album.

Je ne fis aucune difficulté, comme vous pouvez le penser. En Espagne, où l'on préfère la moindre lithographie de France coloriée à un chef-d'œuvre, mon album avait des chances. Je ne tardai pas à voir revenir l'hôtesse, qui me conduisit au *cuarto* (1) voisin, où figurait un souper servi devant les deux dames. La plus vieille avait une infinité

(1) *Cuarto*, chambre.

de bagues et de bracelets qui reluisaient au feu de la lampe ; elle était tout orgueilleuse des *platerias* (1) et pendeloques qu'elle avait achetées la veille à Tolède, et portait même une sorte de *pectoral* qu'elle m'assura coûter huit onces (2). Elle se nommait Jacinta et était la femme d'un orfèvre de Madrid et Aragonaise. A côté d'elle, et dans cette chambre à deux lits dont les murailles étaient nues, se tenait une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Les lignes de son visage, d'une animation toute charmante, exprimaient la grâce et la coquetterie andalouse ; elle avait une robe noire serrée et collante à la basquine, une grenade à ses cheveux en bandeaux, et un petit pied à donner envie à Cendrillon. C'était la première Andalouse que je rencontrais ; elle se nommait Maria d'A,... et avait Loja pour ville natale. J'étais fort gêné et pouvais à peine répondre. Ces dames se répandaient en éloges sur chaque

(1) *Platerias*, orfèvreries.

(2) L'*once* vaut 80 francs de notre monnaie.

dessin de mon album, dont j'étais loin de soupçonner le prix jusque-là! Arrivée au portrait de Léon, la vieille si parée qui tenait l'album le couvrit de sa main, et déroba la vue de cette esquisse à sa fille en s'écriant d'une voix émue :

— *Hija, hija, serra los ojos* (1)!

Je ne savais trop que penser de ce mouvement, lorsque cette femme, me tirant à part, m'apprit que la jeune Andalouse avait été la *querida* (2) de Léon! Là-dessus, une histoire fausse ou vraie, brodée de tout le piquant esprit d'une comédienne de Gil Blas. Cette dame n'était pas la mère de la senorita, c'était son chaperon; elle devait, disait-elle, l'accompagner jusqu'à Madrid. Elle appartenait à une haute et puissante famille; sa mère, qui demeurait à Madrid, me montrerait un livre où figurait le blason de ses ancêtres. Pour elle, quelques emplettes à faire chez les premiers orfèvres de Tolède

(1) Ma fille, ma fille, ferme les yeux!

(2) *Querida*, maitresse.

l'avaient seules conduite en cette ville ; toutes deux devaient en repartir le lendemain.

A ce mot terrible de *querida* de Léon, j'avoue qu'un frisson d'effroi et de stupeur courut mes veines. Quoi ! cette jeune fille aurait connu cet infortuné ! la vue seule de son portrait lui donnerait peut-être un coup de poignard ! Je saisis l'album et voulus le reporter dans ma chambre ; mais je vis aussitôt Maria se lever avec précipitation ; elle était fatiguée de nos pourparlers, et elle me pria avec instance de lui laisser voir cette page. Malgré les signes de la dame aux pendeloques, je crus devoir me rendre à son désir ; elle examina bientôt le portrait avec une émotion contrainte, puis elle voulut savoir les moindres détails de cette lugubre exécution. Absente de Madrid, elle ne les avait entendu raconter que vaguement. A l'aide de la pantomime curieuse que m'avait indiquée l'hôtesse, c'est-à-dire moitié par gestes, moitié par paroles, je parvins, en écorchant quelque peu la sublime langue de Calderon,

à lui faire partager insensiblement l'impression produite sur moi par cette horrible catastrophe. Je m'étais emparé de son attention à un tel point, qu'elle touchait à peine au souper, dont la vieille dame faisait son profit, et qui se composait d'une vieille perdrix aussi sèche qu'un gant, d'une bouteille de Valdepenas et de quelques grappes de raisin. La jeunesse de Maria, sa grâce, sa tristesse, me disposaient à l'intérêt le plus vif; j'éprouvais pour elle une sympathie accrue encore moins par la soudaincté de notre rencontre que par ce titre douloureux et cher de *querida* de Léon. Dans cette robe noire qui doublait alors sa pâleur, elle me faisait presque l'effet d'une jeune veuve. La fin de mon récit amena chez elle un véritable déluge de larmes; elles étaient sincères et partaient du cœur. Les Espagnoles, quel que soit leur penchant à la comédie, jouent rarement avec les sentiments de grandeur et de nationalité. Peut-être aussi un souvenir plus tendre se mêlait-il alors aux regrets de Maria; quoi qu'il en

fût, elle me sut bon gré de ma douleur, à moi qui n'étais qu'un étranger, un Français.

Je venais de lui offrir le portrait du général, lorsque l'on frappa deux coups à la porte de la chambre, j'entendis un *Ave, Maria purissima*, prononcé par une voix de bariton assez forte : c'était un *fraile* du chapitre de Tolède, Don Julian, le confesseur de *las beatas* de Toledo, qui venait visiter ces dames. Il était neuf heures du soir, la pluie ruisselait sur la soutane du nouveau venu ; au dessus de cette soutane se carrait triomphalement le gigantesque chapeau, ornement traditionnel des moines d'Espagne. Le *fraile* prit un verre de Valdepenas, et se proposa pour notre guide le lendemain. Il n'y avait que lui, disait-il, qui pût nous donner accès près le Trésor de la Vierge dite du *Sagrario*. C'était un ecclésiastique de bonne mine, instruit et modeste, propre en tout à donner du clergé de cette ville une idée plus avantageuse que celle qu'on s'en fait communément. Sans compter, en effet, le cardinal Loren-

zana, archevêque de Tolède, qui, plus d'une fois, s'occupa de relever ses ruines, d'établir des métiers et des hospices pour les vieillards, d'autres prélats ont pris à tâche de faire un aussi noble emploi de leurs revenus, avant que la dernière révolution ne les en eût à peu près privés. En France, où nous en sommes à l'idée de l'inquisition pour les moines, on ne peut admettre que la fainéantise et l'ignorance pour conseillères habituelles de l'épiscopat ou du canonical de Tolède ; mais, à bien peser le pour et le contre de la thèse ecclésiastique, on ne saurait nier que l'affaiblissement de la population et de l'industrie n'ait suivi en cette ville, autrefois si riche, celui de la puissance sacerdotale. Les prêtres de Tolède étaient les seuls soutiens de sa couronne, leur superflu même enfantait l'aumône ; aujourd'hui ce sont eux qui tendent la main. La bibliothèque du chapitre fait encore plus mal au cœur que celle de l'Escurial ; impossible de voir quelque chose de plus mal tenu. Comme je crois vous

l'avoir dit d'ailleurs, à chaque place où l'on voyait jadis passer le moine s'est glissé l'escribano. Cette plaie, mille fois plus rongeante que la première, et que l'Espagne ne parviendra jamais à fermer, est vivace à Tolède autant qu'ailleurs; les intendances et les tyrannies subalternes y pullulent à l'infini.

Il était huit heures du matin, et toutes les cloches de la ville étaient en branle, quand le *fraile* vint me prendre avec la jolie Maria pour nous mener au trésor de la cathédrale. Chemin faisant, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la solidité des souliers noirs de la jeune Andalouse; ils se faisaient respecter de ce pavé composé de pierres aiguës, rocailleuses, et faites pour le pied des mules. En passant sur la *plaza Mayor*, par un temps qui ne ressemblait en rien à celui de la veille, tant le soleil était ardent, nous trouvâmes les officiers en grande tenue; c'était un dimanche, et il y avait je ne sais quelle procession. Tous avaient leurs regards inces-

samment fixés sur Maria : je pensai involontairement à Léon ; mais, n'osant la presser de questions indiscrètes ou importunes, je me dirigeai bientôt avec elle dans le silence le plus recueilli jusqu'à la sacristie contenant l'écrin de la Vierge du Sagrario. C'est dans cet écrin tournant, qui ressemble, par son cercle coupé au milieu, à un large cadran solaire, qu'est renfermée la robe de fête ou de cérémonie de la Vierge ; elle est toute brodée en perles fines sur un fond d'or. Maria, qui n'avait rien vu de ces richesses, regardait cette robe céleste avec des yeux pleins d'envie. Pour moi, ces merveilles d'orfèvre m'ont peu touché, et cependant cette robe, ces Jésus en pierreries, *ninos* étincelants d'émeraudes, de cristal et de saphirs, ce tabernacle gothique de la Fête-Dieu, ouvrage de d'Arfé, illustre ciseleur du quinzième siècle, ces châsses d'argent et ces christs d'or massif forment un écrin unique, digne du temple du Soleil chez les Incas. Mais aussi tout ce luxe sent l'idolâtrie et l'orgueil;

il devait tenter les Français dans la guerre de l'invasion : ces conquérants profanes fondirent plusieurs parcelles de ce saint trésor. Ce qui vous charme davantage dans cette admirable cathédrale de Tolède, c'est sa solitude et son silence ; les ailes latérales et la nef étaient encore vides quand nous y sommes entrés ; la messe se célébrait, à cette heure matinale, dans une seule chapelle. Quelques chanoines ont bientôt passé en robe noire, et le *fraile* leur a parlé ; des femmes en mantille sont ensuite venues s'agenouiller, à demi assises sur leurs talons, devant le chœur, j'ai cru voir des femmes arabes. — Notre visite au trésor finie, nous nous sommes dirigés vers l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste, dont la façade est fort belle. L'église n'a qu'un monument de marbre, celui de son fondateur, le cardinal Tavera. Rien n'égale, à mon sens, cette magnifique statue, ouvrage du Berruguete. L'église de *San-Juan de los Reyes*, fondée par Ferdinand V et la reine Isabelle, sa femme, attira ensuite notre attention; les

fers et les chaînes qui décorent ses murailles extérieures sont ceux que portaient les chrétiens esclaves lors de la conquête de Grenade.

Cependant Maria n'avait que le temps de regagner la voiture qui devait la conduire à Madrid. C'était un vrai *carro* dans toute la force du terme espagnol, sorte de charrette pareille à celle de nos blanchisseuses, ayant quelques matelas pour toute banquette, et dans laquelle trois dames de Tolède et deux officiers devaient se voir cahotés jusqu'à leur première couchée dans Illescas, car le voiturier met deux jours pour aller jusqu'à Madrid. Quand ce lourd équipage, digne du pinceau de Camille Roqueplan, arriva devant la porte du Miradero, le *fraile* embrassa au front la jolie fille, Maria me serra la main, et nous les reconduisîmes hors des murs en marchant, le moine et moi, près de la charrette. Maria me demanda alors mon crayon, et écrivit elle-même l'adresse de sa mère sur mon album. En regagnant Madrid, on voyait

distinctement qu'elle avait presque peur d'y retourner. Était-ce le fantôme de Diégo León qui se dressait alors devant la jolie voyageuse ? ou bien laissait-elle dans Tolède même un vague souvenir de regret et de tristesse? Je n'osai interpréter en ma faveur le voile de chagrin qui semblait s'étendre alors sur les yeux de l'Andalouse ; et, m'arrêtant ainsi à la première page de ce roman, je repris le cours de mes investigations artistiques.

A peine le *carro* venait-il de partir, que le *fraile* et moi nous nous retrouvâmes au milieu d'un nuage de poussière et en entendant un grand tumulte : c'était un troupeau de *toros* que l'on conduisait pour la course à l'amphithéâtre placé hors des portes. Cette salle, entourée de simples planches de bois, venait d'être élevée tout récemment. A peine les taureaux y avaient-ils été conduits et parqués par les *baqueros*, que la pluie tomba de nouveau et me contraignit à chercher asile à la Fonda. Mes habits étaient

mouillés lorsque j'y revins ; l'hôtesse se mit en devoir d'allumer un *brasero*, mais l'épouvantable mal de tête que donnent ces sortes de cheminées portatives dont un roi d'Espagne mourut victime , me le fit reléguer bien vite au fond de l'alcôve. Si je ne vous ai pas plus tôt parlé *du parador del Miradero* à Tolède , c'est qu'en vérité cette auberge ressemblait à toutes les autres , à l'exception de deux énormes verroux que je n'avais encore vus nulle part , et qui transforment ici chaque chambre en geôle véritable. Les aventures nocturnes qui se multiplient depuis quelque temps à Tolède nécessitent peut-être ces précautions. Il se glisse souvent d'étranges hôtes dans les posadas. Récemment encore , dans une petite rue où l'herbe pousse et qui est comprise dans le dédale de maisons entourant la cathédrale, on a trouvé un chanoine percé de deux coups de couteau , son large chapeau à côté de lui. On croit que c'est un boulanger qui a fait le coup, et il est à cette heure dans les prisons.

Les mœurs silencieuses et défiantes de Tolède, ses portes verrouillées, son aspect morne, se ressentent de ses guerres et de ses révolutions successives. Partout des *milagros*, ou inscriptions mortuaires, sortes d'épitaphes plaintives peintes en vert sur les maisons, des cabarets borgnes devant lesquels se tiennent de grands gueux en guenilles ayant l'air d'un porte-manteau, çà et là quelques fredons de guitare ou un ronflement de castagnettes sous les *miradores* (balcons vitrés), des pas furtifs et des ombres dans la nuit noire, tout le roman espagnol enfin, mais le roman espagnol muché jusqu'aux yeux dans sa cape, la moustache fière et la main sur le pommeau de son épée. Les rues sont tortueuses, les maisons semées de détours inextricables comme les rues. Les murailles de ces appartements sont blanches et récrépies à la chaux, d'immenses nattes qui se déroulent comme autant de lourdes jalousies donnent seules quelque fraîcheur aux sybarites castillans dont l'arrosement des parquets est perpétuel. Ici rien

de la gaîté andalouse, l'apparition d'une chanteuse de Grenade avait réuni ce soir autour d'elle tous les graves badauds du Zocodover. Cette fille, noire comme de l'encre, et tenant en main un immense éventail de papier, chantait l'Arza Pilili, chanson populaire en Espagne; un alguazil est venu la prendre sous le bras quand elle a eu ramassé sa petite collecte, et il l'a forcée de le suivre à l'Intendance. La pauvre chanteuse s'est révoltée, et, d'un coup de son *pandero* (tambourin), elle a frappé l'agent, ce qui a causé un grand tumulte. Voici pourtant une des stances de sa chanson qui semblait seule appeler à sa défense les *majos* qui pouvaient se trouver là; mais aucun d'eux n'a bougé.

Un real majo me camela
Que es el que gusto me da,
Pues se me quita el sentibo
Solo de verle baylar.
Le toco las palmas
Y el con mucho sal
Bayla una matraca
Muy particular.
Y, yo le digo (Arza Pilili)
Arrimate para acá.

J'étais étendu depuis quelques minutes sur le mauvais lit de la *fonda* pour goûter un peu de ce sommeil qu'on ne trouve la nuit dans aucune auberge d'Espagne, lorsque j'entendis frapper assez rudement à ma porte et vis entrer dans ma chambre un monsieur parlant assez le français pour que je ne pusse me refuser au devoir de converser avec lui.

— Il faut me suivre à l'Intendance, me dit-il.

— Pourquoi? demandai-je.

— Pour le passeport que nous a remis votre hôtesse.

J'étais parfaitement en règle ayant fait viser, l'autre semaine, ce passeport à Madrid; je me contentai de lui demander ses motifs.

— Il n'y en a pas d'autres que celui de votre *identité*, me dit-il, votre signalement porte que vous avez de la barbe et il est de toute nécessité...

J'avoue que je fus pris d'un rire fou à cette réponse. L'intendance de Tolède me députait

un alguazil trop poli pour que je ne me misse pas sur-le-champ à sa disposition complète. Je lui demandai seulement quelque répit : la pluie tintait aux vitres de la posada, et le vent faisait dans ma chambre une basse continue, comme dans un orchestre funèbre de Meyerbeer. Effrayé du temps et de la longueur du chemin, je pris d'abord le parti de pactiser avec mon homme, je lui fis voir *un duro,* mais il me refusa comme Hippocrate refusa Artaxerxe. Pour gagner du temps, je lui offrit un cigare, un *puro* que Montès m'avait donné la veille; il ne me restait plus que celui-là ! Il le prit, et aspirant une large bouffée de tabac :

— Les Français, me dit-il, sont fort mal vus depuis l'affaire de Léon, et les circontances critiques de Madrid...

Ce mot de *circonstancias criticas* revenait au moins pour la dixième fois à mes oreilles ; avec cette phrase faite, on vous mande et l'on peut vous arrêter indistinctement partout; c'est une locution commode, et je ne fus

pas assez téméraire pour contester son empire. Une seule chose m'effrayait, j'avais oublié mon parapluie. Je pensai alors aux exempts de cet excellent M. de Sartines qui vous emmenaient du moins en carrosse; et, comme la course était assez longue , je priai l'hôtesse de me faire avancer une voiture. Ma demande fut accueillie par un étonnement glacé. On crut que je parlais de reprendre la diligence. Un fiacre à Tolède, c'est un mot vide de sens. Je prends bravement mon manteau, je m'y embosse de mon mieux et me voilà suivant mon bourreau jusqu'à l'Intendance. Je ne pouvais mieux tomber qu'avec le principal employé de cette police , il avait été prisonnier, en 1811, à Soissons après la défaite de Tarragone. La confrontation avec mon passeport ayant eu lieu, on me donna une *passe* (una salida) pour le lendemain, et tout fut dit. Les autres secrétaires de l'intendance étaient cependant assez disposés à me regarder comme un véritable conspirateur, non-seulement à cause de la barbe qui est ici

à l'index, mais, il faut bien le dire, depuis le manifesto affiché en plein Madrid contre les Français et supporté par l'ambassade. Ces messieurs de Tolède n'avaient peut-être pas tort, l'alliance anglaise d'un côté, et la misérable politique de notre cabinet de l'autre, dans toutes les affaires de la reine Christine, ne pouvant qu'exposer ici tous les nôtres.

La pluie devait empêcher la *corrida* et je m'y étais attendu. A défaut de taureaux j'ai voulu voir la fabrique d'armes, non qu'il s'y trouve encore de ces *bonnes dagues de Tolède*, dont les mélodrames parisiens ont tant abusé, et qui ne sont plus qu'un vain mot comme le sable d'or du Tage, mais j'étais curieux de voir les machines à l'aide desquelles le Tage apporte son onde à cet édifice élevé par Charles III. L'étendue du Champ de Mars pourrait seule donner idée de la vaste plaine qui vous sépare, à Tolède, de la fabrique d'armes; le temps s'étant un peu éclairci, je me suis dirigé courageusement de ce côté. Je vous ai parlé du guide qui m'avait conduit au

clocher ; cet honnête Castillan, pour gagner quelques pièces, m'a juré ses grands dieux que la fabrique était ouverte, bien que ce fût dimanche, et me voilà à sa suite, par un chemin coupé d'horribles flaques d'eau, à travers cette *vega* où j'enfonçai à mi-jambes. La pluie emplissait tous les ravins, la fabrique d'armes était fermée, on me conduisit au directeur qui, malgré le permis qu'on m'avait donné pour la *fabrica nueva*, m'éconduisit brusquement. A Tolède, le dimanche, on permet bien aux marchands de vendre et de tenter les chalands jusqu'à midi, mais les monuments publics restent fermés et le voyageur doit s'attendre ce jour-là à l'isolement le plus complet.

Cette fabrique d'armes est, du reste, bien déchue, et rien n'annonce, à coup sûr, qu'on s'occupe de la rendre à son ancienne splendeur (1). L'acier y est cependant encore tel-

(1) Depuis la conquête de Tolède par les Espagnols sur les Arabes (1085), cette ville fut, pendant plusieurs siècles, la meilleure fabrique d'armes blanches de la

lement souple et si fin que l'on peut plier une lame, la rouler et l'emporter dans une boîte. Le *fraile* m'en a apporté une ce matin avec une épée à coquille qui portait la date de 1670. C'est tout ce que j'ai pu trouver à Tolède en fait d'antiquités, les vendeurs de curiosités y étant pourtant beaucoup moins rares qu'à Madrid. C'est aux juifs qu'est dévolu à Tolède l'emploi d'antiquaire, et ces mar-

chrétienté. C'est là que vécurent, outre Julian del Rey, Antonio Cuellar, Sahagun et ses trois fils, et une foule d'autres armuriers dont les noms étaient restés populaires. En 1617, Cristobal de Figueroa, dans son livre intitulé : *Plaza universal de ciencias y artes*, comptait par leurs noms jusqu'à dix-huit fourbisseurs célèbres établis dans la même ville, et l'on y conserve encore dans les archives de la municipalité les marques ou empreintes (*cunos*) de quatre-vingt-dix-neuf fabricants d'armes. Il n'y en a plus *un seul* maintenant, et l'on a même perdu la trempe dont les Mozarabes avaient donné le secret aux Espagnols.

On appelait à Tolède *épées du petit chien* (espadas del perrillo), à cause de la marque du chien qu'elles portaient, les épées de la fabrique de don Juan del Rey, célèbre armurier de Tolède, et Moresque de naissance. Les lames en étaient courtes et larges. On n'en trouverait pas une à cette heure dans toute la ville.

chands hébraïques vous les font payer plus cher qu'à Paris. Les deux synagogues qu'ils y possédaient jadis sont maintenant rendues au culte chrétien, l'une s'appelle l'église *del Transito*, l'autre *Santa Maria la blanca* qui sert de magasin pour les fourrages.

L'Alcazar, qui n'est plus qu'une ruine, doit sa restauration au cardinal de Lorenzana; il était dans un grand délabrement quand cet archevêque de Tolède entreprit de le relever. A l'aspect de ce monument l'ancien palais des rois maures, de cette forteresse crénelée de Charles-Quint dominant de ses masses brunes le beau pont d'Alcantara, il est impossible de ne pas songer à l'épithète superbe de cité *impériale* que reçut Tolède depuis qu'Alphonse VI s'en rendit maître. Le portail, surmonté des armes d'Espagne, annonce seul l'édifice grandiose où la main puissante de Juan de Herrera, celle d'Alonzo de Covarrubias et de Luis de Vergara ont semé de magnifiques détails. Ce sont partout des rampes gigantesques, des lignes hardies dont le

crayon seul de Piranese pourrait reproduire l'audace. Pendant la première invasion des Français, il leur a servi de casernes; en 1823, ils s'y établirent de nouveau; maintenant c'est un édifice inhabité. La grande cour carrée, le vestibule, la chapelle, les cheminées sculptées à l'intérieur, les corniches, le grand escalier, les colonnes de granit taillées d'un seul bloc, font de ce palais une merveille rectiligne dont le style vous laisserait froid partout ailleurs, mais qui, réflété dans les eaux vertes du Tage sous les nuages dorés des feux du soleil ou sous les molles vapeurs de la lune, acquiert un relief incontestable de grandeur. Sa vue est loin de valoir toutefois celle qu'on a du campanil de la cathédrale; mais cette plaine dépouillée, où germent vers le soir mille odeurs aromatiques, où se taisent les bruits de la ville et où quelques ânes poussés vers le fleuve par les petits enfants de Tolède viennent constamment remplir leurs outres, décrit à elle seule une silencieuse oasis autour du géant de pierre, commandant en

maître aux mille bastides appelées *cigarralès* où s'abrite souvent la paresse tolédane.

En quittant cette ville à cette heure si déchue, où tout ce qui s'élevait est tombé, excepté ses édifices, d'où la noblesse, l'industrie et le clergé, ces trois grands pouvoirs dominateurs, se sont retirés peu à peu comme le Tage se retire lui-même de ses rives, il est difficile de se défendre d'un sentiment profond de tristesse. Non-seulement à Tolède les pierres ont une voix, mais les hommes eux-mêmes semblent porter le poids de leur dégénérescence. Entourés de toutes les merveilleuses fondations du catholicisme, ils l'ont vu se perdre en ce lieu par sa propre exubérance, et cependant tout ce qu'il a créé fait et fera longtemps leur orgueil. Le flambeau de la foi éteint, Tolède est retombé dans sa nuit. La suppression du clergé a diminué sa population, ce n'est plus que l'ombre d'elle-même. Autour d'elle planent encore les ombres de Mendoza et de Ximenès, mais au dedans de ses murs fermentent des ressentiments

cachés, sur lesquels soufflent chaque jour les meneurs politiques. Dieu l'avait marquée pour être à lui, et à cette heure, à quelques lieues même de Madrid, elle est une ville sans but, une immense nécropolis où l'artiste court inventorier des ruines. Le fleuve qui trempa tant de fois son acier la regarde ce soir à peine émue du son de cette cloche funèbre qui vient de sonner dans les Castilles, cette cloche aussi vibrante que celle qui annonça la mort de Juan de Padilla, et qui tintait l'autre jour dans Madrid pour l'exécution d'un de ses fils ! Ainsi meurent à la fois les héros et les cités, les héros à peine pleurés au delà du cercueil, les cités endormies dans leur orgueil et leur paresse jusqu'au jour où la trompette de Dieu les réveille !

XX.

Mathilde Saavedra

Le parapluie. — Une rencontre à deux heures du matin. — Mathilde Saavedra. — Encore une exécution. — Boria et sa maîtresse. — Le médaillon sanglant.

A M. le comte de Bellisle.

Madrid... octobre 1841.

Il y a trois jours, en revenant par les *portales* de la calle Mayor, et comme je laissais derrière moi ses arcades retentissantes, où la voix du *sereno* glapissait quelques minutes auparavant, j'ai fait, au détour de cette rue, une singulière rencontre. A minuit sonnant, vous le saurez, Madrid est calme et tranquille; la ville l'était peut-être encore plus ce soir-

là, en raison de la pluie qui tombait abondamment. Je rentrais après un *refresco*, composé de quelques tasses de thé et de verres de Jerez, songeant au supplice de Montes de Occa, que Vittoria venait de voir fusiller, au départ du régent, aux exécutions prochaines, imminentes, qui allaient de nouveau effrayer Madrid, lorsque je me trouvai heurté dans ma marche par une femme qui courait elle-même d'un pas pressé. C'était une belle jeune fille de dix-huit ans, vêtue de noir de la tête aux pieds, comme si elle portait le deuil de la veille. Sa robe ruisselait de pluie comme sa mantille ; elle portait sous son tablier un objet que je ne pus d'abord distinguer, et retournait la tête de temps à autre comme si l'on eût dû la poursuivre. Ma première idée fut de lui offrir obligeamment mon parapluie ; seulement, comme elle allait en sens inverse, je ne voulus pas m'aventurer, et je lui demandai où elle se rendait.

—Au *Cuartel de los nacionales*, me dit-elle

en me prenant le bras sans plus de façon et en me faisant pirouetter sur mes talons avec une telle promptitude que je fus le premier à en rire.

—Le *Cuartel de los nacionales* était l'ancien couvent de Saint-Thomas, repris-je alors; il est, à cette heure, converti, je crois, en prison?

— Senor caballero, c'est aussi à la prison que je vais.

— Avec ce paquet? repris-je en écartant son tablier; vous portez sans doute quelques hardes à un détenu. Mais comment espérez-vous qu'on vous ouvre à pareille heure?

Bien que la pluie fût alors continue, elle m'arrêta et me dit :

—J'ai ma permission... oui, un ordre exprès, un ordre qu'on m'a remis; *il* le veut ainsi. —Et elle paraissait joyeuse.

— Quel est-il?

—Vous ne le connaissez pas; vous êtes un étranger, un Français!

— Et vous ne les aimez guère, je le sais.

— Nous ont-ils prêté de l'argent et des fusils, comme l'Angleterre ?

— C'est possible, mais moi je vous prête un parapluie... et ma bourse, repris-je en songeant qu'elle allait peut-être secourir quelque misère cachée.

— Vous n'allez pas quelquefois au théâtre del Principe ? reprit-elle.

— J'y vais tous les soirs, surtout quand il y a ballet. Aimez-vous le théâtre ?

Elle soupira, et me pressa le bras sans répondre. Comme nous frôlions le coin d'une rue, l'objet qu'elle portait caché sous son tablier de soie noire rendit un son de corde brisée. Elle continua sa marche en me disant : — Ce n'est rien, une corde de *sa* guitare qui casse.

— *Il* est musicien ? repris-je sans pouvoir deviner de qui elle parlait.

— Je ne sais pas, dit-elle, s'il est musicien ; mais ce que je sais, c'est qu'il me fait pleurer quand il me dit des airs de Grenade

sur cette guitare. Et puis *il* a de si jolies mains! Ecoutez donc, *il* est Andaloux!

— C'est votre frère? me hasardai-je à lui demander.

—Je n'en avais qu'un, répondit-elle; il a été tué au service de la reine, à Bilbao...

— Un parent?

— Je n'ai que ma mère.

— Alors, poursuivis-je, enchanté de forcer le dernier rempart de ses réticences, c'est votre amant! votre *querido?*

Elle baissa la tête, et poussa un soupir si profond que je vis bien qu'elle allait pleurer. Elle me prit les mains en invoquant le Christ, et en me demandant si je la trouvais jolie. J'avoue que sa demande me remua jusqu'au fond du cœur, car je sentais qu'elle comptait ce soir-là sur sa beauté, elle avait même du rouge autant que j'en pus juger quand elle se plaça sous l'une des lanternes de la rue, en attendant ma réponse à cette interrogation.

—Si je ne suis pas jolie, reprit-elle en ra-

lentissant le pas, ce n'est pas ma faute, le coiffeur du théâtre y a mis tout son talent, et moi un quart d'heure d'examen devant ma glace. J'ai là sous ces habits noirs mon costume valencien qu'il aime tant!

Et, en détachant une épingle de sa robe noire, elle me fit voir sous cette enveloppe sévère tout l'attirail coquet et chamarré d'une *bolera* (1). Rien n'y manquait vraiment, ni la jupe orange à grandes frises d'argent, ni le peigne d'or sous le voile, ni même la grenade au coin de l'oreille. Seulement, comme il pleuvait, elle avait enveloppé ses souliers blancs (*zapatos*) dans un papier où dormaient aussi ses castagnettes.

— Vous êtes une danseuse! repris-je en considérant l'Espagnole comme une vraie fée d'Hoffmann.

Elle allait reprendre, quand un *sereno*, débouchant tout d'un coup d'une rue prochaine avec sa figure et sa lanterne, vint me demander poliment ce que je faisais en liant ainsi

(1) Danseuse.

conversation avec une dame sous mon parapluie. A Madrid, on a vu des filous se déguiser parfois en *manolas* et détrousser de fort honnêtes passants; le *watchman* espagnol craignait sans doute que l'on n'en voulût à ma bourse.

Dès qu'il eut approché sa lanterne du visage de mon inconnue, il recula d'un pas comme s'il eût eu affaire à une princesse. Les oripeaux et la toilette font beaucoup d'effet sur les surveillants de l'ordre public; la mise de la jeune fille était charmante; et le sereno se repentit presque de me voir remplir son office.

— *Senorita*, dit cet homme avec une courtoisie espagnole qui me fit enrager, car je vis bien qu'il allait m'enlever le fruit de ma rencontre, je vous demanderai seulement où vous allez. Vous voilà à deux pas de la prison, et dans les circonstances présentes...

— *Pero que importa!* reprit-elle d'un ton dégagé, j'ai un permis pour entrer dans la prison, savez-vous lire?

— Certainement que je sais lire un *passe (passeport)*, reprit le sereno avec une voix de cloche fêlée, et celui-ci est en règle, fit-il après avoir lu ; mais cet étranger ne peut entrer dans le *cuartel ;* ainsi faites-lui vos adieux.

Je serrai, en effet, la main de l'Espagnole qui me rendit alors mon parapluie qu'elle avait voulu tenir elle-même, tant elle se défiait peut-être de mes distractions et du soin que j'aurais pu prendre de sa toilette.

— *A dios, caballero*, fit-elle en frappant à la porte de la prison dont, à la voix du sereno, le geôlier tira les verroux. Et elle disparut, me laissant encore étourdi de la rencontre...

— *Al servicio de usted, caballero*, me dit à son tour le sereno que je commençais à maudire de toute mon âme, comme un lecteur du jour qui n'a pas la fin de son feuilleton, ou un abonné du *Mercure* attendant jadis sa charade.

— Je vais vous reconduire, ajouta-t-il en jugeant que je serais homme à le payer de ce service... La nuit était froide, pluvieuse ; j'acceptai la conduite du sereno.

— Quelle est cette jeune fille? lui demandai-je avec un empressement singulier.

— Une danseuse du Principe, senor ; vous devez la connaître, elle dansait l'autre soir la *jota aragonese*...

— Je ne l'ai point remarquée, repondis-je humilié de n'avoir prêté mon parapluie qu'à une danseuse... Je la trouvais si jolie que l'ambition s'en mêlait déjà...

— Et que va-t-elle faire à la prison?

— Pour cela, je l'ignore, reprit mon Diogène nocturne, ces sortes de créatures connaissent beaucoup d'officiers... Il est cependant étrange que celle-ci ait une permission pour une heure aussi indue...

Et le sereno, tirant de sa poche une grosse montre, se mit à regarder l'heure...

— *La una, y sereno!* s'écria-t-il en déployant tout le volume de sa voix.

Il était une heure en effet, je me retrouvais devant la porte de mon hôtel. Au moment d'entrer je me retournai, et jetai quelque monnaie à mon guide.

— Et le nom de la *bolera?* lui demandai-je avec indifférence.

— Mathilde Saavedra, repondit-il, voyez l'affiche, elle danse, je crois, après demain!

Le lendemain, en ouvrant par hasard mon don Quixote, édition de 1714, à la première page, je tombai sur la vie de Cervantes, son auteur, et ce nom de Saavedra qui était le sien, s'offrit à moi... Je demandai le programme du théâtre et je reconnus, en effet, le nom de mon héroïne...

Elle ne jouait que le jour suivant, et moi je devais employer ces deux jours à visiter quelques maisons de campagne autour de Madrid. A peine de retour, je fus au théâtre, on y représentait un fort long drame traduit du français (ce que les Espagnols nomment *arreglado*), et l'affiche annonçait à la fin du spectacle : un *padedu asiatico* dans lequel la bolera devait paraître.

La salle était bien garnie, et je vis plusieurs officiers du régiment de la princesse, causant entre eux avec une grande vivacité.

Absent de Madrid, j'ignorais les nouvelles, j'avais dîné en chemin et n'avais encore interrogé qui que ce fût. A la façon dont les groupes d'officiers se formaient pendant l'entr'acte, je vis qu'il s'agissait d'une chose sérieuse.

— Il est mort comme Léon, disait l'un.

— Ses gants bien tirés, et son cigare à la bouche, reprenait un autre.

— Pauvre Boria! si jeune et si courageux!

— Lui qui jouait si bien de la guitare!

— Oser afficher la Mathilde Saavedra un pareil jour!

— Nous ne le permettrons pas!

— Mort à la direction!

— Brisons les banquettes!

— Silence, voici du monde dans la loge de l'*ayuntamiento*.

Je commençais à nouer le fil de tous ces discours épars, lorsque la toile se leva... La Mathilde Saavedra parut pâle comme une morte, elle salua le public, voulut parler et

tomba évanouie... On n'avait pas attendu qu'on l'emportât, les cris du parterre étaient furieux; l'autorité intervint sous l'uniforme de plusieurs *milicianos.* Je montai sur le théâtre, et vis bientôt la Mathilde Saavedra entre les bras de plusieurs jeunes gens de Madrid qui lui faisaient respirer des sels, agitaient des éventails autour d'elle, ou passaient sur ses tempes un mouchoir imbibé d'eau. La pauvre jeune fille ouvrait de grands yeux hagards, elle regardait tout ce monde et riait parfois d'un rire convulsif, de ce rire affreux que mademoiselle de Sombreuil conserva, dit-on, une heure entière après avoir bu ce verre de sang que lui présentèrent ses juges. On me donna bientôt tous les détails de cette cruelle histoire, je vous les livre parce qu'à mon gré ils résument mieux que tous les romans possibles le caractère espagnol.

Boria était lieutenant au régiment de la *princesa;* il venait d'être fusillé avec un autre officier de ses amis comme ayant trempé

dans l'affaire de Léon. Boria laissait derrière lui d'autres captifs non moins braves, les deux frères Borso, Quiroga le brigadier, et Fulgosio un lieutenant-colonel. Il était jeune et bien fait quoique moins beau et moins imposant que Léon ; il mourut avec autant de sang-froid et de courage. Avant de marcher au supplice, il se gantait, et, comme les gants étaient étroits, il dit en souriant ce vers d'une comédie de Breton de los Herreros :

« Guante estrecho es de rigor. »
« Un gant étroit est de rigueur. »

Embrassant alors un à un les miliciens qui devaient le fusiller, il leur montra les croix qui ornaient sa poitrine, leur citant les batailles où il les avait gagnées et demandant au fiscal la permission de commander lui-même le feu. Il est mort ce matin aux cris *de vive la Reine et la Constitution!* en donnant la main à son ami Gobernado.

Durant tout le temps qu'il était en cha-

pelle, sa grande préoccupation était sa maîtresse, Mathilde Saavedra.

La pauvre fille, en se rendant au cuartel, le soir qu'il pleuvait si fort, était loin de prévoir ce qui allait s'y passer. Boria lui avait écrit le billet suivant :

« Ma chère Mathilde, je t'attends ce soir « au cuartel de los nacionales. Sois gaie, « sois bien belle, belle surtout, tu entends. « Cela t'est facile, et ce qui ne l'est pas « moins, c'est d'apporter avec toi tes casta- « gnettes et ma guitare. Viens vite, je t'at- « tends ; voici un permis, accours après le « *bayle* du théâtre.

« Ton ami fidèle,

« Boria. »

Cette lettre avait rendu l'espoir à Mathilde, elle avait cru à la grâce, à une commutation de peine, à tout ce que rêve si ardemment une femme séparée par des verroux de l'homme qu'elle aime. Boria l'idolâtrait, elle était fière de lui, on lui répétait qu'il ne mourrait pas, que cela était impossible,

elle croyait obéir à un caprice du lieutenant, voilà tout. On l'introduisit dans la *capilla*, et ce fut là un coup terrible, une vision inouie pour la danseuse sortant à l'instant même du théâtre del Principe, que cette chambre avec deux cierges, cette chambre avec un autel de mort. — Ces tentures noires avaient servi déjà à Léon, et devaient servir encore à d'autres. Elle qui arrivait pleine d'espérance, avec ses souliers à paillettes et sa guitare, elle se heurta à ces planches recouvertes d'un crêpe, elle entra dans cette pièce où Boria l'attendait pourtant avec un sourire sur les lèvres. Boria, après l'avoir embrassée, lui montra une collation servie, elle se composait de quelques mets andaloux entre lesquels une sorte de salade qu'aimait singulièrement Boria, et pour laquelle il avait écrit la veille à la femme d'un orfèvre de Madrid, la priant de lui faire une dernière fois ce plat épicé qu'il mettait bien au dessus du *puchero* et de *l'olla podrida*. Cette lettre était charmante, pleine de grâce et de

finesse andalouse, elle courut de main en main dans tout Madrid. Boria y parlait de sa mort comme un étudiant de Séville parle de son dernier examen, il espérait fort bien le passer.

En voyant cette table servie près de la capilla, et l'air assuré de Boria qui roulait entre ses doigts son papier à cigarettes, la Mathilde Saavedra ouvrit de grands yeux tout étonnés, cela ressemblait au repas libre des anciens gladiateurs; elle croyait que Gobernado ou tout autre captif allait peut-être venir.

Boria prit une outre placée près de lui, et se versa un verre de Jerez; mais, par une attention délicate, il ne donna point à sa maîtresse de ce vin huileux qui sentait la peau de bouc, formant son étui; il garda pour lui cette *bota*, et la Mathilde vit un joli flacon de Val de Penas qui l'attendait dans son cristal transparent. Boria, lui présentant alors un *papelito* qu'il avait tourné lui-même, la supplia de fumer comme une vraie *manola*.

La danseuse obéit, elle fuma, et se mit ensuite à table; elle osait à peine toucher les viandes du bout de ses lèvres, elle eut un instant l'idée que Boria voulait peut-être l'empoisonner, et s'empoisonner aussi. Boria lui montra son médaillon qu'il portait au cou; il lui dit qu'il l'avait fait venir pour lui tenir compagnie, qu'il avait voulu passer cette nuit dans l'étourdissement de la danse et des castagnettes, que cette nuit était sa dernière, parce qu'on devait le fusiller le lendemain.

A ces paroles, les genoux de la Mathilde tremblèrent sous elle, son verre de Val de Penas roula sur le parquet; elle regarda le lieutenant, il était aussi calme qu'un jour de revue, et considérait les cordes de sa guitare, ce meuble du soldat espagnol qui ne le quitte jamais.

— Boria, por Dios! s'écria-t-elle en joignant les mains, tu veux que je danse, et c'est demain que tu meurs! demain, demain,

continua-t-elle en se promenant dans sa chambre d'un air égaré.

— Oui, c'est demain, reprit froidement Boria. On m'a lu ma sentence, le fiscal a conclu à la peine de mort, je m'y attendais.

Elle se jeta à son cou et le tint longtemps embrassé… Boria était calme, et peignait de temps à autre sa moustache avec un petit peigne d'écaille. Il demanda à la Mathilde ce qu'on avait donné le soir au théâtre, et si la salade de la femme de l'orfèvre lui avait paru aussi bonne que dans le pays andaloux. Boria était de ce pays.

Comme il vit qu'elle pleurait :

— Voici, reprit-il en courant à une petite armoire, un flacon d'alicante que m'a donné mon confesseur, nous allons le vider à la santé de la reine, n'est-ce pas?

— A la santé de la reine! reprit tristement la Mathilde.

Que vous dirais-je enfin? Boria la pressa tant, elle l'aimait si fort, et lui, il était si fou de sa danse, que la malheureuse dansa, et

dansa toute la nuit dans cette capilla morne et froide comme la tombe. Boria faisait le rôle du public, il regardait. Le son des castagnettes et le fredon de sa guitare avaient plongé ses sens dans une torpeur indéfinissable ; il ne voyait plus la mort, il voyait la Mathilde à travers les nuages bleuâtres de sa cigarette. Épuisée de fatigue, la danseuse tomba ; elle avait dansé, de son aveu, vingt-quatre pas différents. Ces *boleros*, ce vin, cette table et cette capilla, ce contraste de la folie et de la mort sont autant d'idées espagnoles qui n'appartiennent qu'à ce peuple ; un Allemand eût lu Verther et proposé en pareil cas à sa maîtresse de lui faire sauter le crâne, celui-ci a fait danser la sienne comme une Willis, et s'est donné le bal à lui-même dans sa prison, d'où l'on fut obligé d'enlever la pauvre Mathilde.

Avant de découvrir sa poitrine et de commander le feu, Boria avait dit à un des *milicianos* qu'il connaissait :

« — Vous allez me fusiller, mon cher José ;

une grâce seulement, une grâce que j'attends de vous, c'est de prendre à mon cou le médaillon de ma maîtresse ; qu'il soit criblé de balles ou intact, rendez-le-lui, mais après l'avoir trempé dans mon sang et *dans la blessure qui sera le plus près du cœur.* »

Le lieutenant fut scrupuleusement obéi, Mathilde reçut ce legs sanglant, et elle le tenait encore de ses mains convulsives quand l'affiche du soir la contraignait de jouer...

XXI.

A M. ERNEST LEGOUVÉ.

L'Armeria de Madrid. — La calle de l'Almudena. — Histoire d'Escovedo. — Meurtre d'Escovedo par Perès.

Dans cette Espagne valeureuse où il est question tant de fois de l'épée du Cid, c'est bien le moins qu'on aille visiter ces magnifiques armures sous lesquelles palpitaient autrefois de nobles cœurs, et qui leur servaient de parade ou de défense. Sans compter les batailles où Charles-Quint, don Juan d'Autriche, Fernand Cortès et tant d'autres capi-

taines ont revêtu ces brillantes cuirasses, n'y avait-il pas les *parejas*, cette danse à cheval imitée des jeux troyens décrits dans le cinquième livre de l'*Enéide*, ou des tournois copiés sur le temps de la chevalerie mauresque? La trempe des lames d'épée n'y était-elle pas fabuleuse, au point que les cavaliers pouvaient les ployer et s'en faire une ceinture. Si Tolède, à cette heure, a perdu l'art de tremper l'acier, si le Tage se repose épuisé de ce qu'il a fait jadis, n'est-ce donc pas un but de curieux pèlerinage que cet antique arsenal regardant le palais des maîtres de Madrid, et le surveillant comme un archer prêt à le défendre? Suivez-moi donc dans la salle de l'Armeria Real, où je vous conduis, salle auguste qui honore plus les annales castillanes que bien des livres, immense panoplie rappelant la taille d'illustres morts, et dont notre musée d'artillerie peut seul approcher.

Placée vis à vis le palais, cette galerie (car, à proprement parler, l'Armeria n'est qu'une

longue galerie) semble peu digne d'abord de Philippe II, son fondateur; c'est un édifice fort ordinaire. Gaspar de la Vega en est l'architecte, elle provient en partie de la translation de l'*Armeria* de Vallalodid, opérée en 1565. Ce qui distingue avant tout cette collection unique, c'est l'ordre et le classement; par malheur et comme partout en Espagne, elle n'a aucun catalogue. Ainsi le veut l'usage espagnol, ce pays s'inquiétant peu de l'admiration des étrangers, et aimant, comme Figaro, sa paresse avec délices. Heureusement pour moi j'avais un guide sûr dans l'aimable et spirituel M. Roca de Togeres, grand d'Espagne et président du lyceo.

Représentez-vous une galerie semée, dès l'abord, d'armures en pied, exquises de finesse, au plafond de laquelle sont suspendus les rouges étendards qu'avait Charles-Quint à la bataille de Lépante, des arcs américains rapportés par Fernand Cortès, des trophées turcs, des lances gigantesques. Au milieu sont des chevaux avec leur cavalier bardés de

fer comme lui, des coches, des selles arabes brodées en or, en argent et en velours. Ici, rien du prestige qui colore les belles collections de l'Angleterre, nul vitrail à blason dont le prisme se joue sur le fer ou sur l'acier ; nulle poutrelle gothique, aux caissons armoriés qui servent de dais à la galerie, et complète l'illusion des temps passés avec sa boiserie de chêne, ses bancs et ses fauteuils en forme de stalles ouvragées. L'Armeria Real n'a pour tenture que la chaux vive, cette tapisserie économique commune à beaucoup de palais d'Espagne ; mais elle peut se passer du charlatanisme des cuirs de Cordoue, elle n'a pas besoin de mise en scène.

Le premier objet qui vous frappe est la litière même (*litera*) de Charles-Quint. Elle est en cuir noir, sa seule forme indique assez qu'elle était traînée par un seul mulet de devant, un autre suivait par derrière. Pour les voyages dans les montagnes, Charles-Quint se servait de cette espèce de chaise à porteur d'où il observait les batailles ; c'est dans

celle-ci qu'il a fait, assure-t-on, ses campagnes d'Italie.

Non loin de là est un carrosse d'un tout autre genre, qui servait à la reine Jeanne la folle, la mère de Charles-Quint. Il est en bois noir, et dans le goût de la renaissance; on prétend qu'il fut fait d'après les dessins du Berruguete, et que ce fut le premier *coche* qu'on vit à Madrid en 1546. Le dessin m'en a paru charmant, les roues sont à fuseaux et d'une délicatesse toute grâcieuse; il y a un ange qui figure sur les panneaux du milieu.

Je vous mentionne encore ici, seulement pour la forme, un autre équipage beaucoup plus moderne, mais que les bourgeois de Madrid admirent beaucoup; c'est une voiture en fer, travaillée en Biscaye et donnée au roi d'Espagne en 1828. Ce compte réglé avec les litières de l'Armeria Real, passons aux armures.

Celles de Charles-Quint captivent immédiatement l'attention. Il y en a ici dix-sept

qui lui ont appartenu, sans compter les assiettes de fer dont il se servait pour sa vaisselle de guerre. L'armure qu'il portait à l'expédition de Tunis, et celle dont les Romains lui firent présent lors de son couronnement, y figurent, vous le pensez bien, en première ligne; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est le casque de celle qui lui servit en dernier. Ce casque est doré, et la barbe de la mentonnière est en or. Regardez la forme de ce casque ouvert, c'est celle du profil de Charles-Quint, on vous la fait remarquer. Ses oreillères sont en fer, la calotte du casque a une couronne de lauriers. Dans une autre armure de Charles-Quint à cheval, il y a d'immenses cornes recourbées à la têtière du cheval, ce qui produit l'effet de je ne sais quel ornement fabuleux que l'imagination rêverait pour l'hippogriffe de Roland. Charles-Quint est placé là à côté du cardinal Ximènes, dont l'armure porte une vierge en cuivre du côté du cœur sur sa cuirasse d'acier.

Un peu plus loin c'est Philippe II et Phi-

lippe III, Ferdinand-le-Catholique et Isabelle sa femme, dans leurs véritables *armaduras*, celles qu'ils portaient dans les guerres; il y en a une que Louis XIV envoya à Philippe V. Dans cet innombrable amas d'épées vous touchez celle du roi Pélage et du roi *Chico* de Grenade, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille ; celle du Cid, celles de Bernardo del Carpio, de Garcia de Paredes, de Fernand Cortès et de vingt autres. Le Tage a rejeté plusieurs de ces glaives trempés dans ses eaux, diverses fouilles en ont amené par centaines à l'Armeria. Mais tout cela est dépassé par l'épée royale de Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. Cette dernière, conservée à l'Armeria dans une armoire vitrée, est enrichie d'amethistes, d'agathes, de saphirs. C'est le duc de Frias qui la portait sur un coussin dans les jours de cérémonie. A côté d'elle rayonnent des boucliers ornés de camées et de médaillons ; mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, ce sont les boucliers de cuir de Philippe II qui servaient

pour ces joûtes ou *parejas* dont je vous dois ici quelques mots d'explication d'après un ancien auteur :

« Les quatres princes qui se constituaient les guides souverains de ces *parejas* conduisaient chacun un escadron de douze jeunes gentilshommes, parés d'après l'ancien costume espagnol; les divisions de chaque camp étaient marquées par la couleur particulière de leurs habits, des plumes et des harnais des chevaux. Ils se promenaient en pompe au bruit des instruments qui les précédaient dans un lieu disposé en champ clos près du palais; puis ils se formaient en détachements, et exécutaient plusieurs évolutions embrouillées et difficiles, ressemblant beaucoup aux danses de théâtre. La docilité et l'élégance des chevaux, les habillements splendides des cavaliers formaient un des spectacles favoris de la noblesse; la conservation des races de chevaux tenait d'ailleurs à ces sortes de divertissements. »

Si vous aimez les armures marocaines et

persanes, en voici à souhait ainsi que des fusils de chasse délicieusement travaillés pour Charles IV et Maria Luisa, quand ils devaient chasser le sanglier à Aranjuez; voici encore des garnitures de bride en fin acier, différentes armes d'argent et d'or bruni près de six canons, présent des provinces Basques, dont le train en bois est ouvragé admirablement. Mais vous préférez avec raison vous arrêter devant l'armure de don Juan d'Autriche et une série d'*armaduras completas* de petits princes de la maison d'Autriche. Ces armures d'un petit modèle vous font rêver, en effet, à ces enfants devenus des hommes; ils rappellent l'infant don Balthazar, ce marmot si fier, peint tant de fois par Velasquez.

Près de l'épée de Gonzalve de Cordoue figurait jadis celle de François Ier, l'illustre prisonnier de Madrid, devant la tour duquel je viens de passer pour me rendre à l'Armeria; la ville de Madrid en a fait cadeau à Napo-

léon. C'était celle de Pavie, elle avait les armes du Roi, la fameuse salamandre.

Au fond d'une niche ornée comme une chapelle, figure saint Ferdinand ou Ferdinand V en armure complète, ce Ferdinand qu'on retrouve à Séville et qui la remplit de son nom. Vous savez si c'était là un rude guerrier! Un jour qu'il se trouvait à Bénévent, au moment de se mettre à table, on lui apprend la nouvelle d'une victoire de ses Espagnols sur les Mahométans andaloux. Il ne s'arrêta que le temps nécessaire *pour manger debout un morceau*, dit son historien. « *Chevaliers*, cria-t-il à ceux qui l'entouraient, *que celui-là qui est mon ami et sujet fidèle me suive!* Aussitôt il monte à cheval, arrive devant Cordoue et bat les Maures.

Ce même prince, devenu le maître de toutes les principales places du royaume de Séville, depuis le Guadalquivir jusqu'au détroit, mourut comme un véritable pénitent sur un lit de cendres, avec une corde au cou. L'Espagne n'en a fait qu'un Roi, l'Italie l'a

mis par l'organe de Clement X, au nombre des Saints.

Trois armures que portait Isabelle la Catholique donnent idée de sa taille, elle devait être petite. Le casque d'un roi de Grenade ressemble à une cuirasse, la visière seule est une fenêtre, je n'ai jamais vu de casque si géant. Une vieille cotte de maille d'Alphonse V d'Aragon, des épées dont les fourreaux ont des armes brodées sur velours, des casques de tournois, des arbalètes et des mousquetons de muraille complètent cette Armeria où l'on vous montre enfermé révérencieusement dans une cassette le *Livre de la bataille de Lépante* qui n'est autre que le Koran pris sur le navire amiral par Juan d'Autriche.

Un trait distinctif de cette admirable collection, c'est sa pureté et son élégance excessive. Outre que rien n'y est adultéré, elle n'a rien de massif, chaque pièce d'armure y semble faite pour une cour dont les membres sont doués d'une souplesse presque

arabe. En quittant l'Armeria si voisine du palais, j'ai remarqué les traces de plusieurs balles égarées dans ses murs dans la nuit du 7 octobre; la fraîcheur de ces vestiges contrastait singulièrement avec l'antiquité paisible du lieu. Une de ces balles avait troué la pierre au dessus de ce casque, de Charles-Quint, qui reproduit si exactement sa figure et son profil, l'armure impériale a dû tressaillir, si, comme le pense Swedenborg, les morts reprennent chaque nuit leurs allures et leur visage.

En passant dans la *calle chica de l'Almudena*, où brûle une veilleuse devant la Vierge peinte de l'église *Santa Maria*, on voit l'endroit où Perez fit tuer Escovedo. L'endroit est admirablement choisi pour le meurtre, c'est une ruelle où deux hommes en manteau ne peuvent passer sans se coudoyer, elle a deux issues, l'une sur la rue, l'autre sur la place qui mène à l'Armeria. Cette mort d'Escovedo et l'arrestation de son meurtrier, le celèbre secrétaire d'État Antonio Perez, sont

un des mille évènements problématiques du règne de Philippe II. Un auteur moderne, Ascargorta, cherche à disculper le royal amant de la princesse d'Eboli de ce crime odieux et lâche; mais, à en croire les mémoires de Perez, l'acharnement de Philippe II prouvait assez chez lui un esprit de passion et de vengeance implacable.

Antonio Perez appartenant à une grande famille de Montreal de Ariza, petit-fils d'un secrétaire de l'inquisition, fils de Gonzalo Perez secrétaire d'état de Charles-Quint, fut présenté à Philippe II, roi d'Espagne, par Ruy Gomez de Sylva, mari de cette belle et célèbre principe d'Eboli (Anne de Mendoza), qui, bien qu'elle fût borgne, inspirait, dit-on, les passions les plus violentes. Philippe II, *el Prudente*, ainsi que les théologiens du temps le qualifiaient, conciliait l'usage et l'abus de toutes les voluptés, la pratique des affaires les plus compliquées, les desseins les plus cachés et les plus ambitieux, l'emploi de tous les crimes utiles, et la dévotion la plus

superstitieuse. A peine Antonio eut-il mis le pied à la cour, que les faveurs du roi l'accablèrent. Sécrétaire d'État à vingt-cinq ans, protonotaire de Sicile, recevant en outre de la caisse royale une pension de 12,000 et une autre de 4,000 ducats, il n'explique pas dans ses mémoires la cause de cette étrange et rapide élévation; mais il est facile de suppléer à son silence. La princesse d'Eboli avait inspiré au roi une passion très vive, et Ruy Gomez, son mari, était trop habile courtisan pour n'être pas aveugle. Protectrice d'Antonio Perez, dont la jeunesse, le talent et l'amour avaient touché son cœur, elle dominait à la fois Philippe II par son ascendant personnel, par son mari, homme adroit et complaisant, et par le sécrétaire du monarque devoué à ses intérêts et épris de sa beauté. Elle était ainsi l'épouse nominale de Ruy Gomez, la maîtresse aimée d'Antonio, et la favorite intéressée de Philippe. Au milieu de ses desseins tragiques et de ses intrigues gigantesques, ce roi terrible était triplement

dupe. D'une part, une femme belle et qu'il aimait; d'une autre, cet époux courtisan qui fermait les yeux sur l'adultère ; enfin, Antonio Perez, confident de l'amour du roi, et amant heureux de la princesse, formaient autour de Philippe II, trois fois trompé, le voile le plus épais et le plus dramatiquement tissu que l'on puisse imaginer.

Philippe II ne se doutait pas qu'on le jouait ; il portait ses soupçons ailleurs. Don Juan d'Autriche, son frère bâtard, l'effrayait beaucoup. Il suivait d'un œil ombrageux l'ambition guerrière de ce jeune homme, qui n'avait voulu subir ni l'obscurité du monastère, ni la vie efféminée de la cour. Chacune des victoires de don Juan ajoutait à son épouvante qui augmentait sans cesse le nombre des espions autour de don Juan. Ces derniers, dont les dépêches sont conservées, s'adressaient directement au jeune secrétaire d'État, qui se contentait de tromper son maître dans une intrigue amoureuse, et compensait par une fidélité et un zèle à toute

épreuve sa trahison domestique; leurs lettres chiffrées, qu'un ecclésiastique transcrivait en caractères ordinaires, étaient commentées par Antonio et le roi : cet ecclésiastique se nommait Escobar. Il est curieux de voir l'Escobar de Pascal engagé dans toutes ces affaires tortueuses, et chargé par Philippe II de déchiffrer les dépêches de ses espions. Groupez donc ces cinq figures : Escobar, Philippe II, la princesse, Ruy Gomez, et le secrétaire amoureux, vous composerez un drame sans pareil, auquel il ne manque rien que le poète.

Tandis que don Juan remportait au loin des victoires, les hommes placés auprès de lui par Philippe II, à titre de conseillers intimes, étaient pour le monarque (on le pense bien) l'objet d'un choix spécial et d'une attention inquiète. La moindre préférence de leur part, apparente ou réelle, en faveur de don Juan, déterminait leur rappel. Ainsi don Juan de Soto fut remplacé par Escovèdo, son ennemi. Celui-ci, homme délié, ayant

de grands appuis à la cour, avait dénoncé Soto, comme trop fidèle au héros de Lépante. Sous cette apparence de dévouement envers Philippe II, Escovedo espérait faire marcher rapidement sa fortune, tromper les ombrages éternels du frère couronné et servir activement les intérêts du frère bâtard. Il présuma trop. Pendant qu'il jouait auprès de Philippe le rôle d'espion de son frère, et auprès de don Juan celui de conseiller loyal, Philippe, aidé du révérend Escobar et de Perez, lisait, dans son cabinet de l'Aranjuez, les messages secrets d'Escovedo à la cour de Rome et au duc de Guise, sollicités l'un et l'autre en faveur de don Juan contre Philippe.

On n'éclata point en reproches; on ne prévint pas Escovedo. Seulement on le fit venir à Madrid, où on le retint sous divers prétextes et où le roi l'accueillit bien, sans lui permettre de retourner près de don Juan. Escovedo s'étonna d'abord; puis il comprit le sort qui lui était réservé; se mettant à

observer de près la cour et les hommes qui l'environnaient, il découvrit sans peine l'intimité du secrétaire d'État et de la favorite. Cette découverte le rassura. Il y vit une chance de salut et une arme puissante : il espéra enchaîner à lui par la terreur le secrétaire particulier, l'homme le plus influent du royaume; mais, dans ce même instant, Perez recevait deux confidences contraires, et se trouvait chargé de deux affaires singulièrement opposées.

Escovedo lui disait d'une part : « Vous trompez le roi, je le sais. La princesse vous aime et vous l'aimez ; j'en ai les preuves. Ainsi je vous tiens à ma merci. Ménagez-moi, et je vous épargnerai. Défendez-moi contre mes ennemis, je serai votre ami. » D'autre part, Philippe II, décidé à se défaire d'Escovedo sans bruit et sans éclat, *sin juycio, y sin preceder prison*, disait à Perez : « Vous ferez tuer cet homme, par qui et quand vous voudrez, pourvu que ce soit en secret. Et je vous l'ordonne.

En effet, au coin d'une rue, le soir, Escovedo fut frappé de coups de poignard et périt. Les assassins, gagés par Perez, soldés par Philippe, l'avaient frappé à mort. Action atroce, « dont le code absolu de l'obéissance envers le roi me faisait un devoir, » dit Perez, mais que Dieu vengea et qu'Antonio paya des calamités de toute sa vie! Celui-ci, dans ses mémoires imprimés, convenant du meurtre, mais sans repentir et sans scrupules, l'impute tout entier à son maître, « qui seul y avait intérêt. » Cela n'est pas exact; Escovedo tué débarrassait Perez d'un observateur trop clairvoyant et d'un ennemi trop dangereux; l'instrument, prétendu aveugle, des vengeances royales était aussi l'artisan de sa propre sécurité. Mais, pour juger avec une équité entière cette obéissance sanglante de Perez, il faut envisager la situation qu'il s'était créée : les menaces d'Escovedo, son habileté et son audace, la connaissance que le jeune secrétaire avait acquise du caractère de Philippe, les bruits qui

s'étaient déjà répandus sur la liaison de la favorite et du secrétaire d'État, enfin toutes les terreurs et tout le danger du moment, l'autorité de l'ordre royal auquel nul ne résistait, et la ruine menaçante et prochaine de la princesse d'Eboli et d'Antonio.

Le meurtre d'Escovedo, qui semblait mettre Perez à l'abri de tout danger, précipita sa ruine. La famille du mort s'émut, et la curiosité publique chercha quels étaient ceux à qui la mort de l'homme assassiné pouvait être de quelque avantage. On se rappela les railleries dont Escovedo ne s'était pas fait faute sur les amours du secrétaire et de la favorite. L'opinion accusa ces deux personnes. Les espions du roi lui rapportèrent ces bruits. Alors la situation de Perez changea tout à coup ; les soupçons de Philippe s'allumant au témoignage des espions et du bruit public, il reconnut la triple fraude dont sa maîtresse, son courtisan et son confident l'avaient investi. Ces trois personnes qu'il fallait perdre, possédaient tant de secrets

royaux, qu'on ne pouvait les perdre à la fois tout à coup. Philippe attendit, et, de tous ces personnages si passionnés, si fourbes, si ardents, si redoutables, il n'était pas le moins embarrassé.

Le fils et la veuve du mort lui demandaient vengeance; Perez lui demandait protection contre ses accusateurs, la princesse calomniée exigeait satisfaction. Les Escovedo voulaient qu'on leur permît de traîner le meurtrier en justice; Antonio Perez, accusé, rappelait à Philippe que le meurtrier, c'était le roi, et la favorite ne comprenait pas la froideur et la haine qui succédaient à tant d'amour. Aux lettres suppliantes de Perez Philippe répondait par des lettres équivoques, qui témoignaient de son embarras : « J'espère que cela n'ira pas plus loin... J'espère que tout finira bien... *En attendant, prenez garde à vous...* Toutes ces lettres originales de Philippe le caractérisent profondément, et l'on doit les ranger parmi les plus curieux monuments de l'histoire moderne.

Il faut voir avec quelle patience infinie le roi prépare sa vengeance, n'opposant rien à la princesse que la froideur, ni à Antonio que des paroles énigmatiques et l'embarras, engageant l'un et l'autre à se taire, paraissant vouloir les concilier avec leurs ennemis se tirant à force de ruse du pas difficile dans lequel il était engagé; employant, pour la conduite de toute cette intrigue, son confesseur Fray Diégo de Chaves, celui-là même qui mena don Carlos à la mort, et finissant par jeter l'altière favorite qui l'avait trompé dans une forteresse, et Antonio Perez en prison. Mais la prison de Perez ne fut pas cruelle; Philippe avait trop de prudence pour irriter le maître d'un secret si redoutable. Le roi semblait céder aux obsessions des Escovedo. Tout laissait croire au secrétaire d'État que le roi satisfaisait aux nécessités d'une situation malheureuse, et voulait détourner, en la servant à demi, la colère d'une famille offensée. La charge d'Antonio lui était conservée, ses amis lui rendaient visite, on le

gardait seulement à vue dans sa maison. Pendant huit mois les choses se passèrent ainsi. Au milieu de cette mansuétude apparente, on instruisait sans bruit un procès contre Perez, tout à fait étranger à l'accusation de meurtre, et relatif à d'autres faits de nature fort légère, détournés de leur vrai sens, transformés en crimes d'État, et frappés de condamnations pécuniaires et corporelles sans aucun rapport avec le peu de gravité des charges. Philippe II tuait son adversaire avec la plus grande douceur; il le saignait à blanc, sans paraître seulement le toucher, en lui ouvrant la plus petite veine du monde. Antonio s'en apercevait; il éleva la voix, on resserra sa prison; il s'enfuit, prit asile dans une église, on l'en arracha. Sa femme, alors enceinte, fut jetée dans un cachot. Pour achever de le vaincre, on lui fit subir la torture. Dans ce même instant, le roi, par un petit billet, lui *mandait encore d'avoir courage, qu'on ne l'abandonnait pas, que tout irait mieux, et que surtout il se*

gardât d'avouer qu'Escovedo eût été tué par son ordre. Mais le plus aveugle eût ouvert les yeux sur les intentions de Philippe. Antonio déclara aux gens qui le torturaient qu'il avait commandé le meurtre, mais cela par ordre exprès du roi, qu'il en possédait encore les preuves, que plus de cent lettres du roi à lui et de lui au roi, toutes apostillées et commentées par ce dernier, étaient demeurées en sa possession, que le vénérable Escobar, qui avait déchiffré leslettres d'Escovedo, le savait aussi, et qu'il invoquait en faveur de sa véracité, en faveur d'une confession involontaire enfin arrachée par tant de douleurs, le jugement de Dieu et des hommes.

Il eût été absurde d'attendre les résultats de la vengeance royale. Dona Juana Coëllo, sa femme, qui montra pendant toutes les persécutions de son mari une constance héroïque, le fait évader de sa prison. Un ami, Gil de Mesa, lui fraie une route. A neuf heures du soir, il rencontre les alguazils dans la

rue, cause avec eux et n'est pas reconnu. Enfin il atteint les frontières d'Aragon, pays libre encore sous l'autorité monarchique, et dont le premier privilège soumet le roi lui-même à l'autorité des lois locales. Pendant que les portes de Saragosse s'ouvraient à lui et lui offraient un asile, on précipitait dans un cachot sa fille, ses enfants en bas-âge, et sa femme grosse de huit mois. Malgré sa dissimulation habituelle, Philippe II laissait voir une inquiétude farouche. Il n'avait pu tuer ni le secret, ni le maître du secret. Son fou en titre d'office s'écria comme il se mettait à table : « Pourquoi êtes-vous si triste, père ? Antonio Perez s'est sauvé ; tout le monde s'en réjouit, réjouissez-vous. »

Le roi essaya tour à tour de l'indulgence et de la cruauté ; il fit relâcher pendant quelques jours dona Juana et dona Gregoria, femme et fille de Perez. Celui-ci décrit avec grande éloquence les scènes héroïques, d'une profondeur et d'une énergie plus que tragique, qui se passèrent entre ces femmes et

les persécuteurs d'Antonio. Dona Juana avait quelques parentes religieuses dans le couvent des Dominicaines de Madrid. Elle savait que le confesseur du roi, l'un des principaux instigateurs de la persécution, fray Diego de Chaves, devait s'y rendre un certain jour, et elle l'y attendit; comme il passait devant le maître-autel de l'église, elle l'arrêta, lui rappelant la parole qu'il avait si souvent donnée de sauver Perez, lui demandant justice à grands cris, et lui représentant l'atrocité et l'injustice dont son mari était victime. « Mais il restait sourd, dit Antonio, car son âme était sourde. » Alors, voyant le Saint-Sacrement sur l'autel, elle se tourna vers lui : « Dieu, dit-elle, qui entends tout et qui vois tout, je te demande justice de cet homme, justice de cette iniquité, justice, justice et témoignage en ma faveur. » Le prêtre resta pâle, muet, comme frappé de la foudre, et, après quelques moments de stupeur, il s'écria : « Qu'on fasse venir la mère-prieure et les principales personnes du couvent, qu'elles

viennent toutes et qu'on les appelle. » Quand elles furent venues, on s'approcha de la grille du chœur, et le prêtre protesta devant elles des efforts qu'il avait tentés auprès du roi, de ses bons sentiments pour Perez, et de l'impuissance où il était de contraindre la volonté royale. Joana répondit au confesseur : « Ce que vous pouvez? je vais vous le dire : lui refuser l'absolution et rentrer dans votre cellule jusqu'à ce qu'il fasse justice. Vous serez là plus grand que vous n'êtes ici. Vous êtes confesseur, le roi coupable, moi offensée; et, bien qu'il ait la couronne sur la tête, je vous dis que vous êtes plus puissant que lui! « *Le confesseur se tut, la vérité frappe à mort*(1).

Perez avait deviné que le peuple aragonais, jaloux de sa liberté, mécontent de Philippe, défendrait au prix de son sang la vie de l'homme qui venait lui demander protection. Philippe et ses ministres ourdirent plusieurs intrigues pour détacher Perez de ses nouveaux protecteurs, et ce fut en vain;

(1) *Mémoires de Perez.*

témoins subornés, argent répandu, diplomates mis en campagne, ne firent qu'aigrir les esprits; bientôt Antonio Perez devint le véritable chef de toute la population soulevée. L'inquisition, pour servir les intérêts du roi, voulut s'emparer de lui et le transféra dans le vieux palais des rois maures, l'Aljuféra, qui était devenu son palais. On plaça des monceaux de laine autour de l'Aljuféra, que le peuple menaça de brûler si on ne lui rendait Antonio Perez. Il fut ramené en triomphe dans la maison qu'il occupait, et tous les citoyens s'armèrent en faveur de la justice et de l'exilé. On avait confisqué ses domaines et ses revenus; il fut nourri par le peuple. « Une fruitière dont la robe avait, dit-il, plus de reprises que de trames, et qui avait plus d'enfants que sa robe n'avait de reprises, vendait ses pommes et ses oranges à deux pas de ma maison; elle m'apportait régulièrement tous les jours un panier de fruits; et je fus étonné de trouver un matin sous les fruits dix réaux, les

seuls sans doute qu'elle possédât. » Les alcades mis en fuite ou tués, le vice-roi forcé de subir la loi populaire, les portes et les remparts gardés par les jeunes gens, ne laissaient plus au roi d'autre moyen d'étouffer la révolte que de faire marcher une armée. Perez monta à cheval avec son fidèle ami Gil de Nera, et se retira, comme disent les Espagnols, « sur la montagne. » Il reparut ensuite à Saragosse; mais bientôt l'armée de Philippe s'approchant, il fallut qu'une seconde fois Perez et son ami allassent vivre à l'abri des rochers voisins. De là, il passa en France, séjourna quelque temps à Pau, où Catherine de Bourbon l'accueillit fort bien, et alla trouver Henri IV qui goûta sa conversation, son esprit et son expérience, et lui assura une pension. Il voyagea ensuite en Angleterre, obtint la protection d'Élisabeth et l'amitié du comte d'Essex, et passa le reste de sa vie à Paris, occupé à rédiger et à publier les mémoires, qui obtinrent un succès populaire.

On trouve dans le journal de l'*Etoile* : « Le vendredi 19 janvier 1596, fut roué un Espagnol en la place de Grève de Paris, atteint et convaincu d'avoir voulu tuer D. Antonio Perez, secrétaire du roi d'Espagne, qui dès longtemps suivait la cour, étant bien venu de Sa Majesté pour lui avoir découvert plusieurs conseils et menées du roi d'Hespagne contre sa personne et son Estat. » — Lorsqu'on lui donna la gehenne, on lui trouva cent doublons dans un coin de ses chausses, dont il y eut procès entre M. Rappin et le bourreau, à qui les aurait, soutenant l'un et l'autre que ledit argent leur appartenait. — L'assassin avait nom de Mur y Pinilla, gentilhomme.

Deux autres furent roués à Londres pendant le séjour de Perez dans cette ville, 1594—95.

Nous ne pouvons mieux terminer cette lettre sur la *Armeria real de Madrid* que par le prospectus, la collection *in-folio*, composée de quatre-vingts planches gravées,

dont le texte explicatif est dû à M. Jubinal :

« Le Musée d'artillerie espagnol est un des plus remarquables et des plus vastes d'Europe. Ni le *Musæum Britannicum*, ni la fameuse galerie de Dresde, ni même la belle collection de Paris que nous faisons exécuter en ce moment et que nous donnerons ensuite, ne peuvent lutter avec lui d'intérêt et de richesse. Il renferme une collection précieuse d'armures de différents siècles.

« Nous ajouterons que la plupart de ces armes sont de la plus grande authenticité ; elles portent le chiffre ou le nom de leurs possesseurs ; mais les richesses du Musée d'artillerie espagnol ne se bornent pas aux objets cités par M. Delaborde. Nous donnerons d'admirables boucliers dont plusieurs ont appartenu à Charles-Quint et ont été ciselés, à ce qu'on croit, par Benvenuto Cellini. Nous reproduirons les épées de Gonzalve de Cordoue, de Guzman-le-Bon, de Cortès, de Pizarre, de Ferdinand-le-Catholique, le bâton du roi don Pierre-le-Cruel

ou le Justicier, arme étrange, inconnue chez nous, ainsi que celle que les Espagnols appellent *una adarga;* plusieurs de nos planches contiendront des costumes propres à être endossés par dessus l'armure, des panaches de diverses époques, des selles, parmi lesquelles celle du cheval du roi don Jacques-le-Conquérant, des éperons, des étriers riches ou bizarres; enfin le grand drapeau d'Espagne, avec les armes de tous les royaumes de ce pays, et celui de saint Jacques de Compostelle, qui représente ce saint à cheval, une épée à la main, taillant en pièces les infidèles. Nous y joindrons également quelques objets mauresques et indiens. »

L'ouvrage de M. Jubinal dont j'ai vu plus d'une fois les planches à Paris, est, en effet, un ouvrage consciencieusement exécuté.

XXII.

LA VIE A MADRID.

A M. LE COMTE ALFRED D'AUFFAY.

La grandesse. — Visite à quelques palais de Madrid. — Le palais d'Osuna. — Les fusils d'un bibliothécaire. — Le palais San Carlos. L'incendie au palais Berwick. — Le Casino. — Les taureaux. — Montès et Sevilla. — Le jeu. — La vierge du joueur. — La loterie. — Les bals masqués. — Les étudiants au carnaval. — Un souper à la pointe d'une pique.

Madrid... 1841.

Vous me demandez quelle est à Madrid la vie actuelle des nobles, je ne puis mieux faire que de vous tendre, comme Asmodée, le pan de ma cape, et de vous transporter à ma suite dans quelques palais.

Il n'est pas sans intérêt de visiter quelques-unes de ces demeures castillanes où s'abritent à la fois les seigneurs déchus et les par-

venus d'hier, où le luxe est compris autrement qu'en France, où la vie des nobles ne ressemble en rien à celle de notre faubourg parisien.

Commençons par constater la morne déchéance de la grandesse.

Sa représentation devait s'éteindre avec le dernier souffle de la monarchie, elle ne fut magnifique, libérale et vraiment forte qu'à la condition d'une lutte active avec le prince lui-même. Après la famille royale la grandesse ne formait-elle pas le premier ordre d'Espagne, et l'altier duc d'Arcos ne fut-il pas envoyé à l'armée de Flandres par Philippe V pour avoir osé combattre devant lui l'arrangement concerté entre les cours de Madrid et de Versailles, par lequel les grands d'Espagne étaient assimilés aux ducs et pairs?

— Notre dignité de grand d'Espagne, avait-il dit, correspond à celle de prince du sang en France; que nous parle-t-on de celle de pair?

Ainsi s'exprimait devant le petit-fils de

Louis XIV la grandesse de Madrid plus orgueilleuse que le sénat de Caciques parlant à Pizarre. Elle était souveraine, et ce même duc d'Arcos, qui mourut en 1780, n'entretenait pas moins de trois mille personnes à son service. Aujourd'hui plus d'un grand d'Espagne serait heureux de trouver un marchand de Paris qui pût lui acheter les meubles et les tableaux de son hôtel. Les serviteurs ont ruiné le maître, et la vieille comédie des intendants se joue régulièrement à Madrid. Un intendant, un administrateur espagnol est une sorte d'*escribano* fainéant, créé pour la ruine des maisons nobles ; or vous allez frémir quand vous saurez qu'un grand de Madrid n'en a pas un, mais trente, mais soixante mais cent. — Ce fléau se nomme la *contaduria*, et mérite que vous en examiniez les progrès.

Le palais d'un grand de Madrid a sa chancellerie organisée à l'égal d'un ministère. La partie basse, celle qui correspond au vestibule, — contient une véritable armée de

commis. C'est par la filière de ces bureaux que passent les revenus des grands seigneurs, c'est là qu'ils rencontrent les griffes de l'intendant, le contrôle des trésoriers, et le pillage d'agents subdivisés à l'infini. Un duc, un marquis commence sa journée par donner des signatures à tous ces gens-là, c'est un vrai détail de bureaucratie officielle.

Le duc d'Osuna, dont je viens de visiter le palais, est soumis à ce travail quotidien, il conserve à sa solde un grand nombre de commis. La duchesse de Berwick et la sœur du duc de San Carlos n'ont pas un moindre entretien de secrétaires. De là sans nul doute une vigilance sérieuse, ou le plus affreux gaspillage; il faut avoir l'œil incessamment ouvert sur ces gens-là. Si vous ajoutez au poids de cette administration considérable l'usage établi dans ces hautes et généreuses maisons, celui de garder non-seulement les domestiques vieillis au service et blanchis sous le harnais, mais encore ceux des pères et des maisons dont les grands d'Espagne héritent,

vous comprenez vite de quel surcroît de finance ces maisons se trouvent accablées. La noblesse espagnole ne ressemble en rien à celle d'Italie; elle n'affiche point ces somptuosités extérieures, cette vie de la rue que Véronèse fit tant de fois resplendir sur ses toiles ivres de richesse et de soleil.

Sans admettre ici l'éternelle épithète de la *gravité castillane*, on peut avancer que la grandesse, victime de l'étiquette obséquieuse de sa cour, ennuyée de sa rigidité mélancolique, n'a guère mené une vie moins assombrie que sous les princes et princesses de la maison de France, qui se souvenaient au moins de Versailles et des pompes du Louvre. Habillée de noir, et souvent sujette à des terreurs monacales, au despotisme amer des confesseurs ou des favoris, elle a refoulé dans l'intérieur de ses palais son amour inné pour le plaisir, la richesse et les magnificences de toute sorte. Il lui a fallu une princesse française comme Isabelle de Bourbon, ou une Italienne comme Christine, pour mettre le

pied dehors et sortir de chez elle en habits de fête. Le prince de la Paix, cet officier de la garde qui a fait fortune par sa bonne mine et sa guitare, et dont les vieilles femmes de Badajoz, sa ville natale vous racontent, de si beaux traits de galanterie, fut, à proprement parler, le maître de cérémonie de la grandesse ; il la tira de sa torpeur et de son ennui splendide, lui inventa des fêtes et donna à la cour un reste de vie et d'éclat, mais la constitution a refermé les verroux sur elle, et maintenant la grandesse vit de son isolement rancuneux.

Le palais d'Osuna, habité par le descendant d'une famille si puissante et dont le nom se retrouve partout à côté des Medina Cœli, du duc d'Albe, du comte d'Altamira et de tant d'autres, n'offre rien du style antique et monumental que vous chercheriez au palais Strozzi, de Florence ; c'est une villa toute moderne, située dans le quartier le moins couru de Madrid, mais où le propriétaire a rassemblé tout le *comfort* de la vie anglaise.

Un beau vestibule, des statues, quelques tableaux de famille peints par Goya, de riches tentures, des meubles de France, un air de Chaussée-d'Antin corrigé çà et là par quelques nuances des mœurs du pays, tel est l'hôtel d'Osuna.

L'*armeria* du jeune duc offre une belle collection de pièces; ce sont des trophées dont le classement plaît à l'œil, et qui indiquent chez M. d'Osuna un amour intelligent de l'art; sa bibliothèque se compose de manuscrits espagnols fort intéressants. Ceux de Calderon et de Lopez de Vega présentent des différences curieuses: Calderon *effaçait* beaucoup plus que Lopez de Vega le fécond auteur; il composa sa première pièce de théâtre avant l'âge de quatorze ans, fut tour à tour soldat et chanoine de Tolède, peignit sa nation comme si elle n'eût été composée que de fous et de chevaliers errants, et fournit beaucoup à Molière. Sur ces manuscrits de Calderon comme sur ceux de Lopez figurent en tête de la comédie les initiales J. M. J.

(Jesus Maria Joseph); était-ce la marque bibliographique d'un couvent, ou bien une dédicace réelle que ces deux poètes comiques, prêtres tous les deux, faisaient à Dieu de leur œuvre commencée? Lopez de Vega, chapelain et docteur en théologie, a le pas sur Calderon comme quantité; Calderon n'a fait, en effet, que quinze cents comédies. Les œuvres de Calderon se composent de quinze volumes in-quarto, celles de Lopez de trente-six.

Mon étonnement fut profond, en entrant dans cette bibliothèque avec le duc, de voir deux fusils près son bibliothécaire. Presque en même temps et au bruit d'une porte qui s'ouvrit, j'entendis les aboiements de deux chiens.

Ces deux fusils et ces chiens sont là pour la sûreté de la bibliothèque.

A Madrid où rien n'est sûr, pas même le palais d'un grand, il faut employer vis à vis les voleurs ces sortes de précautions oratoires. Le bibliothécaire, un abbé fort instruit,

couche au milieu de ses livres ou s'y fait remplacer par une sentinelle qu'il pose le soir : voilà Calderon et Lopez de Vega protégés par un *trabucco* chargé !

Quelques jours après le mouvement du 7 à Madrid, je revins dîner chez M. le duc d'Osuna, et cet hôtel, que j'avais vu la semaine d'auparavant revêtu des plus magnifiques tapis, meublé de laques de Chine et de porcelaines charmantes, je l'ai retrouvé en désordre ; tout y sentait la peur de l'émeute et l'emménagement forcé. Un piquet de hussards avait dormi sur ces parquets et troué les tapis avec le feu de leurs cigarettes mal éteintes ; les rideaux de soie étaient repliés, les lustres enveloppés, les chinoiseries renfermées dans leurs armoires. Au premier *ruido* (bruit), il en arrive ainsi dans cette capitale inquiète : on envoie des détachements dans les palais, et cette protection effraie les propriétaires. Les espions sont sur pied, le duc craignait d'en avoir parmi ses propres domestiques. Désirant me conduire à l'*Ala-*

meda, maison de plaisance qu'il possède près Madrid, et que le génie bizarre de Goya a semée de curieuses peintures, il n'a pu satisfaire à ce désir, tant l'absence d'un noble peut amener de graves désordres dans sa maison même, au milieu des circonstances présentes, tant la délation est subtile et veille à sa porte ! Singulière destinée que celle des puissants d'Espagne soumis à l'inquisition de la rue après avoir subi celle du catholicisme !

Dans la visite que je rendis au palais San Carlos, avec le frère du duc arrêté par suite des affaires de Léon, nous ne rencontrâmes pas moins de sept espions échelonnés dans la *calle del Perro* (la rue du chien), qui forme un des angles de cette belle résidence. Ici vous avez devant les yeux tout l'ensemble d'un véritable palais castillan ; l'escalier à deux rampes est magnifique, les appartements vastes et innombrables ; il y a des tableaux de Snyders qui occupent en hauteur la salle à man-

ger depuis le parquet jusqu'à la corniche. Cet hôtel, commencé par le grand-père du duc et inachevé malheureusement dans plusieurs parties, eût peut-être été le plus beau palais de Madrid, avec celui de la comtesse d'On.... dans la *calle Mayor*. Tous ces tableaux flamands représentent des natures mortes, d'un éclat et d'un relief surprenant. Les plafonds sont élevés, les portes royales, les dégagements nombreux.

L'hôtel Berwick, plus seigneurial encore, a été construit sous Charles IV ; il a sa chapelle, son musée et sa salle de spectacle. Le musée est rempli de vases étrusques et de marbres d'Italie ; j'y remarquai deux portraits fort différents à coup sûr, l'un celui du duc d'Albe par le Titien, l'autre celui de cette charmante duchesse d'Albe, la merveille de Madrid, sous la reine Maria Luisa, et dont Goya fit tant de portraits. Ce portrait me fit songer que, par un oubli inconcevable, les classificateurs du musée espagnol à Paris ont niché le pareil au dessus d'une

porte; est-ce irrévérence ou distraction? C'est à M. Taylor qu'il appartient de connaître et de réparer le délit que je signale.

On m'a raconté que l'incendie avait menace dernièrement ce beau palais de Berwick, dont la duchesse fait les honneurs avec toute la grâce qu'elle a déjà mise à protéger mademoiselle Rachel, et que l'impassible duchesse avait regardé ce commencement d'incendie assise avec quelques amis sur les chaises de son jardin. Heureusement le feu fut bien vite étouffé.

La vie des jeunes gens nobles de Madrid, dans une ville privée des mille délicatesses du luxe parisien, doit offrir un certain mélange d'habitudes nationales et étrangères; aussi ces mêmes gentilshommes qui ont des tailleurs à Paris en ont aussi à Séville; s'ils portent le frac de Blin, d'Humann ou de Sentis pour courir les rues et les bals de l'Oriente, ils ont aussi chacun leur *maestro sastre* (maître tailleur), auquel ils commandent un habit complet de *matador* pour les

courses de taureaux, ou un équipement de *majo* pour leurs travestissements de carnaval. Le tailleur de Madrid, qui s'intitule *sastre de Paris* (tailleur de Paris), vient pour l'ordinaire de Pau ou de Bayonne : et à coup sûr il est loin d'être bon marché ! Le manteau ne coûte pas moins de deux cent cinquante francs, la redingote arrive à deux cents. Les gants des dandys de Castille viennent de nos magasins les plus à la mode, les cravates les plus chères de nos modistes sont pour eux. Vous les rencontrez sur le vert boulevard de la rue d'Alcala avec des bottes d'un vernis irréprochable. Leur canne à pomme d'or et leurs épingles ne le cèdent pas à celles des membres les plus influents du jockey-club.

Leur jockey-club à eux, c'est le *Casino*, hôtel assez vaste que le régent a fait fermer depuis quelques jours sous prétexte qu'il s'y perdait des sommes trop considérables. Cette mesure rigide contre le jeu a beaucoup surpris de la part d'un homme qui passe son

temps à jouer aux cartes avec Linage; on l'attribue ici à des causes politiques. La *jeunesse dorée* de Madrid a deux passions, le jeu et les taureaux, passions à coup sûr fort innocentes et qui ne peuvent alarmer la constitution, à moins que la grandesse se refuse aux impôts, ou qu'elle ne veuille faire un roi, de Montès, le roi de la course.

Le Casino n'offre aucune ressemblance avec Frascati; c'est un club où va tout ce qu'il y a dans Madrid de jeune et de distingué. Un *Madrileno* s'habille, va voir danser la *jota* au théâtre del Principe, et prend ensuite le chemin du Casino. Il y a en ce lieu salle de réception, de jeu, de lecture; on y prend du chocolat et des sorbets, on y fronde, on y lit tous nos journaux. Le matin s'est passé dans quelques visites, un tour de promenade, un long courir à écrire; mais, à tout prendre, la vie de Madrid ne commence que le soir. Peu de chevaux anglais dans les écuries, la race *isabelle*, celle d'Espagne, est elle-même perdue. Et puis, quel plaisir vulgaire

que celui du cheval lorsque l'on a le taureau!

C'est aux *toros* qu'il faut aller chercher à cette heure le Castillan noble et riche; la protection de la cour manquant à ce jeu de prédilection, la jeunesse la plus brillante de Madrid est venue en aide à l'art de la *tauromaquia*. Voyez-la, dès la veille, examiner ces fiers animaux dans le dortoir en plein air qui leur est réservé près l'amphithéâtre, causer familièrement avec Montès ou Miranda, lutter entre elle et faire assaut de paris! Le lendemain, c'est elle encore qui occupe la première loge près celle de l'alcade; les *lions* agitent leurs mouchoirs tout des premiers et déchaînent le brouhaha. Ils savent que la classe des *toreros* est à cette heure déchue, et ils veulent la relever; l'aristocratie lui tend la main.

Autrefois, chaque grand d'Espagne croyait de sa dignité de devenir le parrain d'un *torero;* la duchesse d'Albe en avait plusieurs à ses gages, et les faisait richement habiller à ses couleurs. L'écharpe de Romero, brodée

par ses mains, annonçait sa présence à la course mieux que toutes les causeries officielles.

Aujourd'hui, le combattant de l'arène ne vit que par son adresse, sa force en cet art sanglant ; il n'a plus pour lui que son sang-froid et sa *propreté* dans la tuerie (*mete limpio*), comme disent les spectateurs ; il lui faut se borner aux belles passes du manteau et ne plus compter sur les regards de la cour. Les pièces d'argent et d'or pleuvaient jadis dans le cirque autour de lui, il les ramassait et saluait ; aujourd'hui Madrid se contente de l'applaudir. Les gens du peuple, émerveillés de son talent, lui lancent leur bonnet ou leur chapeau, et le voilà forcé de les leur rejeter. Ruiné par les manolas et les tavernes, il arrive à la misère, et, après avoir perdu en débauche ou au jeu du *monte* le prix de ses sueurs et de ses assauts, il finit par l'hôpital.

C'est à cet abaissement moral que certains nobles de Madrid, — et j'en pourrais citer ici plusieurs, si ce n'était la crainte d'affliger

leur modestie, — ont voulu remédier. Ils ne pouvaient honorer un meilleur maître que *Montès*, dont la conduite et les habitudes forment tache avec la vie habituellement déréglée des toreros. Montès, le *matador* à la mode, n'a rien du fameux Sevilla le *picador*, lequel entrait rarement dans la place sans avoir préalablement fêté Bacchus. Doué d'une force herculéenne, Sevilla, dont la figure avait la couleur de celle d'un mulâtre, opposait au taureau la seule raideur de son poignet; on ne pouvait dire qui, de lui ou de l'animal, était le plus féroce en ce moment de lutte solennelle; plus d'une fois il lutta corps à corps avec le taureaau et le força à ployer sous sa pression d'athlète.

Montès (Francisco), le premier matador d'Espagne à l'heure où j'écris, et qui a eu Romero pour maître, est aujourd'hui, grâce à sa vie régulière, possesseur d'une assez belle fortune; il a sa maison à Chiclana, près Cadiz, échange des poignées de main et des cigares avec la grandesse, a écrit un gros

volume sur l'art de tuer le taureau, et dîne quelquefois avec les jeunes gens, ses élèves les plus nobles.

Le plaisir des *novillos* est une des passions favorites des Espagnols; Montès leur apprend cet art difficile dans lequel brille, dit-on, l'infant don Francisco, qui vise à marcher en ceci sur les traces du Cid (*el Campeador*). Vous représentez-vous maintenant un jeune homme de Madrid, la lance ou l'épée à la main, en 1841, s'exerçant au jeu de la *toro-maquia?* Il a *sas cuadrillas* (corps composé de quelques *banderillos*) pour le relever s'il tombe. Il est vrai que les tauraux ont des cornes enveloppées de boules de bois, ce qu'ils nomment ici *embolados*.

La promenade du Retiro, celle du Prado, le théâtre, le bal et le jeu, composent toutes les joies de la jeunesse castillane; mais le goût du jeu est certainement le plus fort. Pour jouer, l'Espagnol engage tout, son cheval, son écrin de bagues, la signature de son intendant ou la sienne. Vous rencontrez un

valet avec une boîte et une vieille épée : il porte les deux au Rastro ou dans la rue de la Montera, et il va chercher à les monnayer pour son maître. La parole du perdant est sacrée, il manque rarement à ses engagements; rebuté par son intendant, il trouve encore moyen de tenir sa promesse. Superstitieux à l'excès, il est presque enfant dans cette superstition : témoin le fameux marquis de C..., à demi-ruiné au jeu sous Ferdinand VII, et qui jouait à la poupée avec sa vierge.

C'était une vierge de demi-grandeur naturelle qu'il plaçait sous verre, habillait et faisait coiffer les jours qu'il gagnait; il n'était alors sorte de sucreries, de perles, d'habillements de soie et de velours qu'il ne lui donnât; entre autres folies, il avait fait mouler un cierge énorme qui brûlait en l'honneur de sa protectrice chaque fois que la chance lui était propice.

Cela était connu dans Madrid, et l'on se disait :

— Allons ce soir dîner chez cet excellent marquis de C...; son cierge brûle aux pieds de la vierge.

En revanche, et lorsque le marquis perdait, il se vengeait de sa vierge à l'aide du moyen suivant :

Il la faisait dépouiller de tous ses ornements, colliers, dentelles, broderies, par son domestique, un Leporello tremblant devant le sacrilège de ce nouveau don Juan; puis, en cet état, il lui faisait passer la nuit sur sa fenêtre, laissant la reine du ciel exposée aux intempéries de l'air.

Ses amis se disaient alors :

— N'allons pas dîner chez ce pauvre C... son cierge est éteint, et sa vierge est au balcon.

Si la loterie constitue une branche d'industrie officielle, elle a de plus aux yeux de l'Espagnol le mérite de le tenir incessamment en haleine, elle donne carrière à son imagination. Là, un tout chacun rêve et se construit de véritables châteaux en Espagne;

ceux qui ne voient pas en dormant s'entr'ouvrir complaisamment pour eux les mines d'or ou de fer, s'accrochent à la roue de la fortune et se croient banquiers, corrégidors ou souverains. La loterie en Espagne n'est pas l'amusement du bas peuple, elle a ses prosélytes beaucoup plus haut. Cependant on n'y gagne pas encore des châteaux et des palais comme en Allemagne.

La fureur de la danse éclate surtout dans le temps du carnaval, le temps le plus réel de l'égalité d'un pays où tout le monde se dit égal. Les bals masqués de l'Oriente, de la Cruz, de Villa Hermosa et du Principe sont fort courus. Au café de Neptune, au Prado, il y a bal de modistes et de grisettes ; bal public encore chez Venzani et au café Cervantès. Les mascarades de Madrid sont loin de valoir celles de nos théâtres pendant cette saison dont la fièvre monte au cerveau, ce sont de vieilles friperies pour les femmes, et pour les hommes l'éternel habit noir. Les costumes de femmes les plus à la mode sont ceux de

nonnes (*monjas*); elles ont toutes le chapelet au côté. On arrive à neuf heures du soir à l'Oriente, théâtre vaste et neuf qui réunit dans sa salle la fleur de la noblesse madrilène et la fleur des manolas. Le jour venu, on y danse encore, et l'on n'en sort que sur les dix heures du matin. Le bal se passe sans tumulte, sans sergents de ville, sans effervescence criarde; les Espagnols en sont à la danse de 1807, et les commis-voyageurs n'ont point encore implanté le *cancan* dans la métropole. L'orchestre joue des airs nationaux. Le rigodon français et la gigue anglaise (*el britano*) sont en honneur. Les plus riches d'entre les manolas y déploient un certain luxe de linge; celles qui sont peu à l'aise y paraissent avec des masques qu'elles se sont souvent fabriqués elles-mêmes. Les bouquets sont inconnus, car à Madrid il n'y a point de fleurs. En revanche, on trouve au théâtre même un coiffeur pour accommoder les cavaliers et les dames. Cet artiste indispen-

sable se tient dans un *tocador* (cabinet de toilette), où sont les gants, la pommade et les souliers. A Villa Hermosa, c'est un poste qui rapporte singulièrement.

Le carnaval de la rue se compose de quelques étudiants à pied promenant leurs guenilles et leurs devises caractéristiques, inscrites en lettres de cuivre sur leur tricorne. Ces devises étalent pour l'ordinaire au regard les mots de *pobreza* (pauvreté) et de *hambre*, qui veut dire faim; par malheur, elles ne sont pas allégoriques. Ces enfants d'université remplissent alors à la lettre le rôle que Marquis, avec sa perruque de filasse et son frac à paillettes usé jusqu'au coude, remplit chez nous; ils chantent des *matracas*, sortes de bouffonneries et de compliments moqueurs dans le style andaloux, et faisant tourner lentement sur le doigt un tambour de basque (*panderete*); ils le tendent sous les balcons, attendant la pluie des sons. Un petit bonhomme de bois, baptisé par eux du

nom d'*estudiantillo*, forme entre leurs mains un joujou qui s'alonge ou se retire ; il est habillé de noir, porte la soutane et le tricorne ; c'est lui qui se charge de la collecte et monte comme un singe aux fenêtres et aux balcons. N'allez pas croire que ces jeunes gens ne soient pas de noble famille, parce qu'ils font ainsi la quête ; ils ne postulent ainsi que pour s'acheter des billets de bal, ou souper à l'Oriente. La recette est de trente à quarante francs par jour.

Si j'ai parlé du souper de l'Oriente, c'est qu'il y a, en effet, à ce théâtre une espèce d'ambigu à l'époque des bals masqués. Hors ce temps-là, un citoyen honnête ou un consommateur affamé chercherait en vain à Madrid, dans les maisons ou les auberges, des vestiges de cet usage. Le souper est à l'index sous la régence espagnole comme le restaurant de nuit. L'autre soir, il nous a fallu faire à la lettre le siège d'un boulanger. Arrivés fort tard d'Aranjuez

avec le plus féroce des appétits, nous trouvions de tout dans notre hôtel, excepté du pain. Un *sereno* complaisant s'est offert à nous, et nous avons suivi les rayons de sa lanterne par les rues noires. Quand il s'est vu à la porte d'un *panadero*, il a frappé à cette porte avec sa pique. Le boulanger était son cousin ; il a mis le nez à la fenêtre grillée de sa boutique, le pauvre homme croyait avoir affaire à la justice.

— Ce sont deux Français qui n'ont pas dîné, mon cher Elias, a dit le sereno à son cousin. Ouvre-moi.

—Je n'ouvre jamais à minuit passé, a repris le boulanger Elias.

— Je vais enfoncer ta porte, mon cher cousin, a objecté le sereno d'un air tranquille. (Nous venions de lui donner quelques réuxa.)

— C'est ce que nous allons voir.

— Et c'est ce que tu vois, a dit le sereno qui a jeté bravement la porte à bas.

Malgré la mauvaise humeur du *panadero*, nous avons réussi à lui acheter une couronne de pain. La force est restée à l'autorité, et nous avons soupé de par la loi.

XXIII.

L'amour a Madrid.

Les *tertullias*. — Un mari dans un amant. — Illusions françaises. — Histoire d'un anglais. — Le billet doux en Espagne. — Un titre à vendre. — La cousine de Louis-Philippe.

A M. ALPHONSE ROYER.

Je suis allé hier à la *tertullia* de la marquise d'A... on jouait, on dansait, puis, à minuit, lorsque tout fut éteint, je rentrai chez moi, récapitulant ce que j'avais vu.

La grande occupation des Espagnols, c'est l'amour.

Vous comprenez à merveille que ces *tertullias*, qui se passent l'été, au Prado et en plein

air, au milieu d'un cercle fermé par des chaises, et l'hiver, dans des salons ornés de vieux meubles sacramentels, intéresseraient médiocrement sans cela. La société s'y compose, comme partout, de vieilles et de jeunes femmes; un étranger y est une véritable nouveauté, un accident. Les conversations s'établissent à la sourdine, les vieilles dames se mettent au jeu, les fumeurs allument leurs cigarettes, les jeunes filles causent entre elles.

Si vous êtes admis en tiers dans ces conversations, et comme ami, ce qui vous frappe, c'est tout à la fois la naïveté et la décision du langage ; les Espagnoles ne prétendent point aux vertus du cloître, elles ne s'avouent pas exemptes de certains désirs, mais avant tout elles rêvent le mariage.

—*Una salida que es el casamiento!* (une seule issue, le mariage!) voilà la phrase lancée si vous faites un siège en règle. A cela que répondraient don Juan, le séducteur; Lovelace, l'amant de Clarisse: Richelieu,

l'amant de toutes les femmes; Casanova, qui avait si peur de n'être qu'un mari? A Rome, les chansons des filles du Transtevere expriment toutes cette volonté ferme de ne céder jamais qu'à un époux; si vous oubliez cette charte solennelle des belles Romaines, cette digue mise par elles aux volontés et aux caprices, ce mot de mariage qui s'élève entre elles et vous comme une sévère pensée, elles vous frapperont de l'aiguille de fer arrachée à leur coiffure, à votre première tentative : vous voilà prévenu, et vous marchez sur vos gardes. A Madrid, l'aveu n'est pas moins clair et l'expression moins nette; mais il y a chez l'Espagnole ce qui n'existe pas chez la Romaine, un désir bizarre, insatiable, de voyager; il lui tarde de savoir si elle sera belle ailleurs, si Paris vaut Madrid, et si elle y fera plus d'effet à l'Opéra qu'au Prado. La curiosité est le faible des Espagnoles. Élevées comme autant de plantes sous les vitres de leurs *miradores*, hasardant rarement le pied dans la rue pour conserver la

blancheur et le velouté de leur peau, elles ont vu de bonne heure comprimer en elles les instincts les plus libres et les plus fièrs ; aussi le voyageur est-il pour elles une planche de salut, il ressemble au vaisseau de l'Européen pour la fille d'Afrique; elle n'aime ce vaisseau que parce qu'il l'emmène ou la ramène dans sa patrie.

Un Espagnol marié a donc fort peu de chances près d'une *senorita*, il lui semble un meuble de luxe, mais ce n'est pas là un meuble utile; il ne sera jamais son *cortejo*, croyez-le bien. A Madrid, l'amour est castillan comme les vers du Cid, il commande, il est absolu, il n'a rien des poses coquettes et fanfaronnes de l'Andalousie, il va même jusqu'à rire de ce dont Séville ne rit jamais, de la guitare, cette voix des amoureux. Dernièrement un pauvre musicien du théâtre de la Cruz demeura deux heures à la pluie sous une fenêtre en donnant la sérénade à sa belle ; il tomba malade trois jours après : elle refusa de l'aller voir, disant qu'elle voulait bien

voir son amant aux grilles de sa fenêtre, mais qu'elle n'irait dans la chambre d'un homme que pour y trouver son mari. Le musicien de la Cruz a guéri, et il épouse cette femme dans une semaine. Le mariage a lieu dans l'église San-Isidro.

Nous autres Français, quand nous abordons un sol étranger, nous croyons toujours que les femmes doivent nous céder plus encore qu'aux indigènes ; l'Espagne des romans a faussé toutes nos idées. Nos pères, à cet égard, ont surpassé le roman ; comme ils sont entrés en Espagne et en Italie à la suite d'une invasion, ils supposent que, d'après le droit du sabre, on doit leur céder ; aussi ne manquent-ils pas de vous étourdir de vos bonnes fortunes futures.

— Vous allez trouver, disent-ils à l'infortuné touriste, qui compte étudier l'amour dans la Péninsule, un climat comme vous n'en avez jamais vu ! Les femmes y sont aussi belles que le ciel, les vins excellents et les cigares exquis. Dans ce pays, que l'on ne

saurait comparer qu'à l'Eldorado, les femmes ne veulent pas être choisies, ce sont elles qui vous choisissent. Vous réussirez donc par la force même des choses, dussiez-vous être timide. Quand nous étions en Espagne, notre colonel tenait la liste des villes et des femmes que nous prenions; maintenant que les villes sont prises, songez à prendre les femmes. *Nous autres vainqueurs*, nous n'étions pas longtemps à former ces sortes de sièges au temps de Suchet et du maréchal Soult. Partez donc, et quand vous nous reviendrez, nous verrons, jeune homme, si le siècle est progressif!

Sur ce prospectus engageant d'un capitaine de la vieille armée, le Parisien s'embarque, le cœur gonflé d'espérance; il s'attend à voir fumer les femmes à leur balcon, il rêve les poignards à la jarretière, le climat d'azur, et le vin de Val de Penas, bu tant de fois dans des coupes d'or en carton par le dramatique M. Bocage. A nous les taureaux, les maris jaloux, les senoras au pied

fin! à nous la danse et les chants du muletier! Au lieu de taureaux, on ne lui montre souvent que de vieilles vaches; au lieu de maris jaloux, des hommes complaisants; pour les femmes, elles ne fument point, si ce n'est dans le bas peuple. Le muletier ne chante plus depuis la constitution, le vin de Val de Penas est loin de valoir le Bourgogne, les lames de Tolède ont disparu devant celles de M. Harel, l'illustre directeur. Au lieu de mantilles, voici venir l'invasion des modes et des chapeaux de France; au lieu d'une température si vantée, des froids subits, perçants, et des variations d'atmosphère, suivant chaque ville. Le malheureux touriste, qui se souvient de Figaro, donnerait tout, hélas! pour rencontrer une résille; elle n'existe plus depuis Charles IV. La race des genets d'Espagne a disparu comme celle des nains de cour; les balcons moresques sont de simples balcons de fer bien inférieurs à ceux de Venise, sur le grand canal. Le tabac est cher; le tabac haché qu'on

vend à Paris coûte ici vingt francs la livre. Pour le théâtre, il y a cela de neuf que le souffleur y parle aussi haut que l'acteur. Quant aux Espagnoles *au teint bruni*, la plupart ont la peau lisse et blanche d'une Anglaise, une fleur de santé sans égale, mais aussi nulle échelle et nulle écharpe ne pendent au balcon, et l'habitude des sérénades se perd.

Pour un esprit morose qui ne veut que le positif, cette carte du pays de Tendre est à coup sûr bien changée. Il n'en faut pas conclure que l'Espagne ne soit point une terre d'amour et de poésie ; elle est amoureuse et poétique autrement que les aligneurs de phrases ne l'ont faite.

Tout est exagéré sur elle, à l'exception de cette beauté fière, immuable, typique, qui fait le charme des femmes espagnoles, cette beauté réelle, sœur de la finesse et de la grâce.

L'Espagnole vous plaît par un air agaçant et doux à la fois, par un ensemble de con-

trastes qui ne laisse jamais la passion au repos ; il y a une provocation si directe dans le moindre ruban de sa coiffure, le pli de sa mantille, les broderies noires de sa robe, que vous pensez vraiment que tout cela s'adresse à vous ; et ces ondulations de la taille, et ce bruit de l'éventail, et ce regard, cette voix! Il n'en est rien pourtant, et c'est simplement une Espagnole qui sort ; elle va au Retiro ou à la messe. Seulement elle sait qu'elle sera vue, et la haute idée qu'elle a d'elle-même l'oblige à ce soin extrême dans sa toilette , et puis ce pays est le pays du culte et de l'adoration par excellence ; elle va voir ses fidèles et ses esclaves. Un jeune Anglais m'avait daigné prendre pour confident dans une intrigue ; enchaîné au bras de sa belle, il fallait qu'il la suivît partout comme son ombre. Il eût moins été surveillé par la police de Madrid que par cette *querida*.

— Veuillez me mettre au courant de votre intimité avec la senora M..., lui dis-je un

jour ; j'imagine que l'amour est le même dans tous les pays, on trompe ou l'on est trompé !

— Vous auriez tort, me répondit-il en souriant, de croire l'Espagnole inconstante ou infidèle. L'énergie de son caractère la préserve de légèreté, et son orgueil de bassesse. Si elle vous trompe, c'est qu'en même temps elle vous quitte. Tenez, reprit-il en allumant sa cigarette à la mienne, vous me prenez ici devant la demeure de la senora, elle est partie d'hier pour Saragosse, comme vous le pouvez voir d'après ces volets fermés et ce mirador, dont tous les stores sont abaissés maintenant ; je ne la reverrai peut-être jamais, mais vous soulagez mon isolement en me priant de vous parler d'elle. Je vous ai connu à Londres, et ne me doutais guère que vous seriez un jour mon confident à Madrid ! Écoutez-moi.

« Pour nous autres mangeurs d'opium, qui nous bourrons en outre de spleen et de thé, l'Espagne est un pays que nos médecins nous

proposent comme remède. Êtes-vous ennuyé, maladif ou ruiné, vite une bonne chaise de pose, une carte de voyage, ou les planches cirées d'un bateau à vapeur sur l'Océan! Je pris cette dernière voie et vins par Cadix à Madrid, c'est-à-dire que je commençai par boire à la coupe mielleuse et dorée de l'Andalousie, pour arriver ensuite à ce vrai calice d'absinthe nommé la Castille. Ici l'on ne rencontre que des cloîtres et des musées, des campagnes arides et des paysans sur leurs bourriques, là-bas j'avais ma belle mer, courant, dès le matin, de la baie aux mille barques jusqu'à Santa-Maria et l'île de San-Fernando. J'arrivais de Gibraltar, un rocher horrible dont nous avons fait un square colossal, nous autres transformateurs, lorsqu'après une semaine passée à Cadix une lettre m'appela à Madrid.

Un soir que j'écoutais à l'ambassade d'Angleterre la belle madame Scott, ma compatriote, chanter une cavatine de la *Norma*, je fus distrait de mon admiration pour la

chanteuse par l'entrée de la senora M... dans le salon ; je ne me rappelais pas l'avoir jamais rencontrée, et cependant sa vue produisit en moi l'effet d'un vague souvenir. C'est qu'en effet j'avais admiré, quelques jours auparavant, au musée de Madrid, la sainte Élisabeth, reine de Hongrie, par Murillo. L'ineffable enchantement de cette toile se trouvait reproduit pour moi par la seule apparition de la senora, accompagnée alors du vieux marquis de G..., son cousin. C'était bien l'Espagnole la plus fière, au premier abord, que j'aie jamais rencontrée ; son œil noir et voilé de fort longs cils, sa taille svelte, sa démarche et la vivacité de ses gestes, en faisaient une ravissante personne ; elle portait une robe d'étoffe légère, car nous étions alors en été, et, dans cette robe, elle avait la désinvolture d'une créole du Cap.

Le parent qui accompagnait la senora M...était en revanche la plus horrible con-

trefaçon de grand d'Espagne que j'aie jamais vue. Goya n'eût pas manqué de le faire figurer dans ses *Caprices*, avec sa bouche fendue, ses petits yeux noirs et renfoncés, ses joues de bistre, et sa taille de nain d'Afrique. Il s'était fait banquier à la mort de Ferdinand VII ; ce qui donnait prise sur lui à tous ses anciens amis, mangeait des *dulces* et des pastilles tout le temps du concert, et battait la mesure sur le dos d'un fauteuil, pendant que madame Scott daignait chanter. En voulant présenter à la senora son flacon qu'il tenait enveloppé dans son mouchoir, il le laissa tomber si lourdement, que le fragile cristal en fut brisé · ce n'en fut pas moins de sa part, durant tout le reste de la soirée, une série non interrompue d'attentions et de soins minutieux. Bref, ce solennel cousin m'ennuya tant, et la senora me plut si fort, que je me jurai le soir-même de lui faire la cour.

En Italie, vous le savez sans doute, il y a des complaisants pour ces premiers pas si

difficiles; en Espagne et en Castille surtout, on est obligé de faire soi-même ses affaires. J'intriguai la dame en lui renvoyant un flacon, sans me déclarer l'auteur du cadeau, puis je lui écrivis, en sollicitant la faveur de lui être présenté.

Le premier billet que l'on écrit à une étrangère fait toujours trembler la main et le cœur : le mien était écrit en assez passable castillan, grâce à mon dictionnaire de poche; je l'avais mis une heure entière au creuset, regrettant fort, je vous jure, le temps somptueux de votre roi Louis XIV, où le maréchal de Grammont, par une galanterie ingénieuse, peut-être aussi par un amour inné de la langue, fit composer à Madrid plusieurs manuels de poche à l'usage des Français qui l'avaient suivi quand il s'en vint demander l'infante. Ces beaux gentilshommes trouvaient là des phrases toutes faites. Il y avait des modèles de déclarations, des modèles d'invitation pour les maris, et jusqu'à des modèles de rupture. Ma lettre fit

bon effet, et la senora me répondit le jour même.

Savez-vous, mon cher, ce que c'est qu'un billet doux espagnol? J'ai honte à vous le dire, mais c'est presque toujours une armée de pattes de mouches et une écriture de cuisinière qui est bien capable de désillusionner la passion. Ce fait résulte-t-il du manque d'instruction réelle? je ne sais, mais il contrarie l'amoureux au premier coup d'œil; les mots sont disjoints entre eux, et il y en a qui forment toute une ligne. Le papier à lettre est d'un goût douteux, il est semé de pots de fleurs ou de gaufrures venues de France; il ressemble à un billet de vraie grisette.

En revanche, et même dans la classe la moins élevée, vous retrouvez ici toutes les allures du beau vieux style espagnol, des phrases pompeuses, sonores, qui semblent empruntées aux comédies de Calderon ou de Lopez de Vega.

La senora m'engageait dans sa lettre à

visiter les curiosités de Madrid, et cela avec des expressions si pittoresques et si colorées, qu'elle m'en donnait l'envie. Pour lui plaire, je courus donc les palais, les couvents et les musées ; puis je fus le soir à sa *tertullia*, elle m'y reçut en tenant son flacon, quand toutes les autres dames tenaient à la main leur éventail.

Les commencements d'une intimité sont courts et faciles lorsque deux volontés s'entendent ; la musique, le bal, les promenades, la rue même, tout ce qui raproche, en un mot, vient à votre aide ; mais en revanche, en Espagne, à dater du moment de la conclusion, il y a isolement complet ; mieux que cela, rupture avec la société. Deux personnes unies se choisissent une vie à part ; telle fut bientôt celle de la senora et la mienne, car, vous le dirai-je, je lui avais plu, et savez-vous pourquoi? par une raison de contraste, ce qui s'accorde merveilleusement ici avec l'étrangeté du caractère féminin : la

senora me dit que je lui plaisais parce que j'avais les cheveux blonds !

L'habitude des figures brunes me valait ce beau triomphe. Le type des visages à la Velasquez est maintenant un type de peu de défaite, ils ont fait leur temps, et les Castillanes aiment les gens du Nord par forme de contradiction amoureuse. Une fois adopté, on marche vite dans le cœur d'une Espagnole ; son goût, sa passion même sont choses sincères. J'aimais la senora, mais je savais aussi qu'elle regardait la moindre prise au soupçon comme une faute impardonnable. Je m'appliquai donc à ne pas la quitter, et, comme elle était veuve, je pouvais raisonnablement passer pour son prétendant. Un jour, je ne sais plus à quel propos, j'eus dispute avec elle, et je sortis, craignant de la blesser et de me mettre dans mon tort. Je rencontrai par hasard une de ses amies à qui je contai le sujet de notre querelle, — Séra-fina a raison ! — me répondit-elle, et elle me

laissa très étonné, car cette fois je croyais être dans mon droit.

C'est cet esprit de corps qui soutient la vanité espagnole au cœur des femmes dans un commerce amoureux. Le code de leurs prétentions est réglé, elles le commentent et le discutent comme des avocats. La moindre atteinte contre les conventions communes est repoussée bien vite, elle semble une injure faite à la majorité, une tentative insolite et qui exige répression.

Vous voyez cette maison : c'est là que j'ai connu Sérafina, et je dois vous dire maintenant quelle était ma vie avec elle.

Le matin, en arrivant, je la trouvais sur la fin d'une assez longue toilette, tenant en main ses longs cheveux qu'elle venait de peigner pendant deux heures ; elle déjeûnait alors avec son chocolat, et, après avoir étalé devant moi toutes ses mantilles pour me montrer qu'elle était bien riche, elle m'envoyait chercher une grenade au bout de la ville, dans un jardin nommé le jardin de Va-

lence, le seul jardin de Madrid. Je revenais avec ma fleur, et elle me la faisait poser coquettement sur son oreille ; puis elle inondait d'ambre pur son mouchoir brodé, prenait son éventail et me disait de tenir le pavé à côté d'elle. Vous savez que l'on donne ici rarement le bras à une femme, elle marche en reine et vous en sujet. Familiarisée avec le voile dès son enfance, ce voile qui ne cache point le corset, elle enveloppe son sein et ses bras de la *mantilla*; puis la voilà bondissant joyeuse comme une jeune biche et vous précédant à la promenade. Je tombais en extase devant les moindres mots sortis de sa bouche. et donnnais au vieux marquis son consin une telle jalousie qu'il partit un beau soir pour Saragosse. Devenu plus libre, je coutinuai mes visites chez la senora. En sortant de chez elle, le soir, je prenais deux *serenos* pour ne pas être assassiné dans sa rue, qui, vous le voyez, est peu suivie; ils me conduisaient jusqu'à mon hôtel, et j'y

rentrais toujours plus épris et plus amoureux que jamais.

Un matin, je la trouvai devant un livre de blason sur beau velin à tranches dorées : la première page était cantonnée des armes de diverses familles; elle me fit voir ce manuscrit avec un sourire de satisfaction et d'orgueil.

C'était un titre à vendre, un titre de *marques (marquis)*, pas moins que cela ; les blasons m'en parurent admirablement colorés et émaillés ; dans l'un d'eux, je reconnus les fleurs de lis, cet écartèlement ordinaire des armes royales en Espagne.

— Que pensez-vous de ceci ? demanda-t-elle.

— Que c'est un fort beau titre, senora ; il est aussi criblé de signatures qu'un de vos drapeaux l'est de balles.

— Vous ne connaissez personne qui voudrait l'acheter ?

— Personne, à moins que ce ne soit moi.

— Et pourquoi ne serait-ce pas vous ?

— Pour deux raisons, senora : la première parce que nous autres Anglais nous tenons fort peu aux titres, la seconde, parce que l'authenticité de celui-ci pourrait peut-être fournir matière à discussion.

— Elle me regarda avec un air d'orgueil et d'autorité si écrasant, que je vis bien la profondeur du trait lancé ; moi qui croyais à peine effleurer l'épiderme national, je venais d'enfoncer mon fer aussi avant que Montès quand il attaque le taureau avec l'épée.

— Vous ne savez donc pas lire, reprit-elle alors, les lèvres pâles de colère ; tenez, voici la signature du roi Charles IV, EL REY ! Ces cinq lettres sont de sa main, et ces fleurs de lis font partie des armes de ma famille !

— De votre famille ? balbutiai-je, confondu de cette assurance héraldique.

— Je suis noble, dit-elle, noble par ma mère ; et ce n'est pas ma faute si j'ai épousé un homme qui ne l'était pas.

— Mais ces armes royales ?

— Senor, vous parlez ici à une personne alliée à la royale famille de France ; je suis la cousine de Louis-Philippe !...

J'avoue que je fus pris alors d'un rire tellement fou, tellement inextinguible, que, malgré son respect pour dona Serafina, je fus me rouler sur un des canapés d'osier de sa chambre, croyant assister à quelque scène de Gil Blas ou de Gusman d'Alfarache.

Le titre sur parchemin était blasonné comme il suit :

Sur le premier canton d'armoiries en partant de gauche :

Champ d'azur *à la tour d'or*, donjonnée de même, surmontée d'une colombe d'argent, portant pour légende : *Vigilate*, et à la bordure d'azur portant à destre et à senestre deux clefs d'or, aux quatre angles, quatre briquets d'argent et une fleur de lis d'or à la partie inférieure.

Le second était écartelé au premier et au

quatrième de Calatrava, au deuxième et au troisième de Castille.

Le troisième portait : au champ d'argent à l'arbre émaillé au naturel à deux renards passant de sable, lampassés de gueules, brochant sur le tout et à la bordure d'or, cantonnés de cinq lions, passant de gueules, trois en tête, deux en flancs et une en pointe.

Le quatrième enfin : au champ d'or, au chef abaissé d'or et aux cinq cœurs de gueule, deux en tête, deux en bas, et un en abîme; et à l'arbre émaillé au naturel.

Tel était le titre de famille, en vertu duquel la senora prétendait être cousine de Louis-Philippe...

En me voyant douter vis à vis du parchemin :

— Voilà bien les Anglais! s'écria-t-elle en me jetant un sourire amer de mépris ; ils ne croient à rien, pas même au blason!

— Senora, répondis-je alors avec un grand flegme ; je ne vous conteste pas votre parenté

avec tous les Mendoza, les Medina et les Alvarez du globe espagnol ; je veux bien croire même, si cela vous fait plaisir, que l'une de vos aïeules a pu épouser un gentilhomme français au beau temps de la race bourbonnienne sur le trône des Castilles ; mais votre parenté ne saurait revendiquer celle du roi des Français... Croyez-moi, laissez ce titre, qui sort peut-être d'une chancellerie suspecte, et courons au Retiro où il fait à cette heure un beau soleil.

— J'avais compté sur vous, senor... c'est-à-dire sir Georges... me dit-elle froidement, pour porter ce titre à l'ambassade de France ou le placer peut-être à quelque Français de vos amis... Je vois que j'ai trop présumé de votre obligeance ; vous m'avez piquée, mais je saurai me venger !... Adieu.

Et, prenant sa mantille, elle referma brusquement sur elle la porte de son boudoir, pendant que je lui tendais les bras, et maudissais de bon cœur l'alliance des fleurs de lis avec la couronne d'Espagne !...

— *Por dios! hombre!* me dit le soir même un jeune secrétaire d'ambassade; qu'avez-vous fait? L'amour est ici un problème insoluble comme partout; mais ce dont il faut se garder plus que du feu, c'est de froisser l'orgueil d'une Espagnole! Je sais de bonne part que dona Serafina M... est furieuse, et qu'elle négocie à cette heure ce titre à un Français qui nous tombe des nues; un commis voyageur qu'elle aura pris sans doute pour un prince! C'est un *casus belli* que votre affaire, et je ne sais trop comment vous apaiserez cet incendie...

Il fallait être diplomate, je sentais ma faute; je me tins donc à l'écart, et ne retournai que trois jours après chez la senora.

— Cependant, me disais-je chemin faisant, voilà une étrange fantaisie de femme! Celle-ci n'est ni marquise ni comtesse, chose assurément fort rare en ce pays-ci, et elle défend son blason de demoiselle avec une tenacité digne de Chérin ou d'Hozier! Vou-

oir à toute force être cousine de Louis-Philippe!

En arrivant chez la senora, je trouvai la porte fermée comme après une saisie ou un décès; *le portero* m'apprit qu'elle était partie pour Saragosse... »

A quelques jours de là, je rencontrai mon jeune gentleman; il me dit avec une *humour* charmante:

— Partez-vous pour Séville? Je crois qu'il faut s'en tenir aux Andalouses... En Castille, voyez-vous, l'amour ressemble trop à l'ancienne tragédie comme on la faisait chez vous en 1807; le moindre commerce y sent la pompe et la métaphore du vers. En Andalousie, mon cher Français, c'est vraiment le marivaudage de l'amour; c'est ce théâtre de second ordre qui vous charme, vous autres, depuis Beaumarchais. Je me suis brouillé ici avec ma belle pour un blason; prenez garde de vous brouiller la-bas avec une Andalouse pour un voile, une boucle de cheveux, ou un peigne! Critiquer cette par-

tie de leur toilette, c'est s'exposer à leurs griffes, et elles en ont!

— Dona Serafina M..., ajouta-t-il, épouse son cousin le vieux marquis. Mais, comme par contre-coup il est banquier, voilà une chance assurée de plus pour son titre; si elle va en France, elle ira sans doute à la cour, où tous les banquiers ont accès, et présentera ses papiers au roi dans une audience particulière... Vous voyez donc bien que j'ai eu tort de lui dire qu'elle ne serait jamais la cousine de Louis-Philippe!

— A Séville! dis-je à sir Georges, qui semblait rêveur; car il regardait une dernière fois les fenêtres de Serafina.

— A Séville! le *calesero* part dans trois jours; là je prendrai peut-être ma revanche!

FIN DU TOME SECOND.

